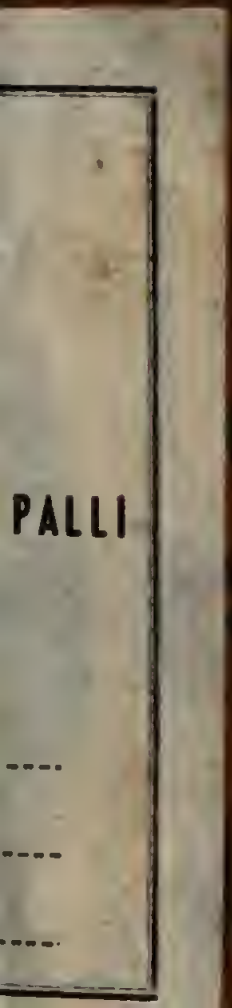
PALLI

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

B. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO

N.° CATENA 4

Digitized by Google

THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

TOME QUATRIÉME.

TOME QUATRIÉME.

PAR M. DE BRUEYS.

LA FORCE DU SANG, Comédie.

LES QUIPROQUO, Comédie.

LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE, Comédie.

PARAPHRASE de l'Art Poëtique d'Horace.

PAR M. DE PALAPRAT.

LE CONCERT RIDICULE, Comédie.

)EUVRES

DE

THEATRE

DE MESSIEURS

D E BRUEYS,

ET

E PALAPRAT.

VOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTE'E.

TOME QUATRIÉME.

A PARIS,

ez BRIASSON, ruë Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

29604

LA FORCE DU SANG,

OU

LE SOT TOUJOURS SOT,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

préſentée pour la premiere fois aux Théatres François & Italien, le 22 Avril 1721.

EMARQUES HISTORIQUES

Sur la Force du Sang.

Ette piéce fut compoſée par M. de Brueys depuis ſa retraite à Montpelr, & il l'intitula : *Le Sot toujours Sot*, ou *Baron Payſan*. Dès qu'il l'eut finie, il l'enya à ſon ami Palaprat, afin qu'il l'examinât qu'il la préſentât aux Comédiens ; mais, it négligence de la part de M. Palaprat, t que la piéce ne lui parût pas en état d'êdonnée au Théatre, il la garda dans ſon binet ſans en faire uſage. M. de Brueys, i a conſervé juſqu'à la fin un feu & une vicité peu ordinaires aux gens de ſon âge, ivit à ſon ami pluſieurs fois à ce ſujet ; & oique la vieilleſſe & les infirmités de M. laprat ne lui permiſſent pas d'agir ſuivant intentions de M. de Brueys, il ſe prépat néanmoins à faire tous ſes efforts pour isfaire à ce que ſon ami exigeoit de lui ſque la mort l'enleva. M. de Brueys, après oir pleuré la perte qu'il venoit de faire, ıſa aux intérêts de ſa Muſe, & craignant e la copie du Sot toujours Sot, qu'il avoit oyé à M. Palaprat, ne fût perdue, ou elle ne paſſât en mains étrangéres, il en oya une autre à M. B.... avec qui il oit fait connoiſſance à Montpellier. Cet

ami imaginant, ſans doute, que cette piéce auroit un ſuccès plus favorable chez les Italiens par la nouveauté de leur théatre, que chez les François, ſe détermina en faveur des premiers; il la leur préſenta, on la lut, & elle ne fut reçûe qu'à condition d'y faire quelques changemens. M. B..... qui ſentit qu'avec un Auteur de 78 ans il n'y avoit point de temps à perdre, & que c'étoit riſquer de ne plus revoir la piéce, que de la renvoyer à M. de Brueys, pria les Comédiens d'y faire eux-mêmes les corrections qu'ils jugeroient néceſſaires, en les aſſurant de l'aveu de l'Auteur à cet égard. Comme elles étoient de peu de conſéquence, la piéce fut bien-tôt en état d'être repréſentée, & lorſque l'on fut, ſuivant l'uſage, en demander la permiſſion à M. le Lieutenant de Police, on apprit que les Comédiens François avoient reçu la même piéce ſous le titre de la Force du Sang, ou de la Belle-Mere, & qu'ils avoient même la permiſſion de la jouer. On confronta les deux piéces, & l'on connut qu'elles étoient la même. M. B..... prouvoit ſes pouvoirs par des Lettres de M. de Brueys, & Madame Palaprat qui avoit fait donner cette piéce au Théatre François, ſous le nom de ſon mari, avoit auſſi des titres pour ſoutenir ſes droits. Chacun des deux partis cependant ne vouloit point

le Concurrent, le cas étoit nouveau, & il alloit pour les mettre d'accord rendre un ugement convenable à la ſingularité du fait. M. *** alors Lieutenant de Police, trouva moyen de décider cette affaire d'une maiére qui ne mécontentoit perſonne, en ordonnant que les deux piéces ſeroient jouées e même jour ſur les deux Théatres, & que elle des deux qui auroit le plus de repréentations, reſteroit au Théatre qui l'auroit epréſentée, & que l'autre ſeroit ſupprinée. Le jugement fut exécuté le 21 Avril 721, & le Théatre des Italiens eut l'avanage ſur celui des François. C'eſt cet avanage qui a déterminé à la donner au Public elle qu'elle a été repréſentée par les Conédiens Italiens; car il n'a pas été poſſible le la recouvrer telle que M. Brueys l'aoit faite, celle des François ayant pareilement ſouffert des changemens preſque auſſi onſidérables. Il eſt à préſumer que ſi l'Auteur avoit eu le temps de la corriger, il eût miſe dans un meilleur état que celui ù elle eſt aujourd'hui; ainſi c'eſt plus pour ıtisfaire la curioſité du Public, qui eſt bien iſe de tout voir, que par prévention pour Auteur, que l'on a inſéré ici cette piéce.

ACTEURS.

ALMEDOR, Pere de Clitandre, & crû Pere d'Arlequin, ou du Vicomte.

ACCURSE, Pere d'Angélique.

CLITANDRE, Amant d'Angélique, fils d'Almedor, & crû fils de Thibaut.

THIBAUT, Fermier d'Almedor, Pere d'Arlequin, crû Pere de Clitandre.

Madame THIBAUT.

ANGELIQUE, fille de M. Accurſe.

LISETTE, ſuivante d'Angélique.

ARLEQUIN, ou M. LE VICOMTE, fils de Thibaut, crû fils d'Almédor.

JUSTINE, Femme d'Intrigue.

FRONTIN, DU LAURIER, } Fourbes, ou Chevaliers de l'Induſtrie.

UN LAQUAIS.

Pluſieurs Domeſtiques qui ne parlent point.

La Scéne eſt à Paris, dans la maiſon de M. Almédor.

LA FORCE DU SANG, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THIBAUT, Me. THIBAUT.

THIBAUT.

O H! çà, ma femme, ſi tu m'étourdis encore de tes ſottes frayeurs, je te renvoye ſur le champ à notre Ferme, & tu ne ſeras point aux noces de notre fils Arlequin.

Me. THIBAUT.

Je ne te dis rien que pour notre profit.

THIBAUT.

Et moi, je te dis que je défie le Diable avec ſes cornes, de découvrir la ſuppoſition que nous avons faite à Monſieur Almédor. Çà, une bonne fois pour toutes, pendant que nous ſommes ici ſeuls chez Monſieur Almédor, & avant qu'il ſoit de retour de chez Monſieur Accurſe, récapitulons notre manigance, depuis ſon commencement juſqu'à ce moment, fais bien toutes tes réflexions ſur chaque circonſtance; écoute-moi bien, & ſois quelque temps ſans parler, ſi tu le peux.

Me. THIBAUT.

Je le veux bien; mais je te repréſenterai toujours....

THIBAUT.

Ne voilà-t-il pas! Tu veux m'interrompre, & je n'ai pas encore commencé de parler. Tais-toi donc, de par tous les Diables, & m'écoute.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi t'écouterois-je moi, puiſque je ſçai mieux que toi tout ce que tu peux me dire? Il vaut mieux que ce ſoit moi qui parle; écoute toi-même, & remarque bien ſi je retrancherai la moindre choſe de toute l'hiſtoire.

THIBAUT.

Ah! tu n'as garde, tu ajouterois plutôt: patience, il faut qu'une femme parle, ou qu'elle créve; & dans le courant des ménages, c'eſt la femme qui a la parole, & le mari la plume, c'eſt l'ordre; voyons donc.

Me. THIBAUT.

Quand Monſieur Géronte...

THIBAUT.

Au premier mot une ſottiſe. Où diable vas-tu chercher le nom de Géronte, que Monſieur Al-

lor n'a jamais porté qu'à Bordeaux ? Peux-tu ir oublié combien il nous a recommandé de l'appeller jamais Géronte, mais Almédor ; nédor, qui eſt le nom de ſa famille.

Me THIBAUT.

Eh ! bien, ſoit, quand Monſieur Géronte, nſieur Almedor, dis-je, s'en alla aux Indes il plus de vingt ans, nous étions ſes Fermiers, ıme nous le ſommes encore.

THIBAUT.

Dont bien nous prend, Dieu merci.

Me. THIBAUT.

Il avoit un fils âgé de ſix mois, il nous le ſa en garde, & nous recommanda de le faire ſer pour notre fils.

THIBAUT.

l eſt vrai.

Me. THIBAUT.

'arce qu'il l'avoit eû d'un mariage ſecret, & l n'avoit pas alors aſſez de bien pour.....

THIBAUT.

Ce *parce que* ne fait rien à notre affaire.

Me. THIBAUT.

Notre fils Arlequin étoit tout droitement de mê- âge que cet enfant de Monſieur Géronte, non, ı, Almédor ; ils ont paſſé toujours depuis l'un 'autre pour être à nous.

THIBAUT.

Tout le monde l'a crû, & le croiroit encore ; Monſieur Almédor ne l'avoit reconnu pour ſon

Me. THIBAUT.

Toute notre affection a été pour notre Arlequin.

THIBAUT.

Homme de raiſon.

Me. THIBAUT.

Nous l'avons toujours aux champs auprès de nous ; car quoiqu'il ne ſoit pas bien ſémillant, nous aurions été bien fâchés de le perdre de vûe.

THIBAUT.

Cela eſt naturel.

Me. THIBAUT.

Pour l'enfant de Monſieur Almédor, tu vois bien que je ne dis plus Géronte, nous l'avons laiſſé vivre comme il lui a plû. Il ſe ſauva du logis à l'âge de quinze ans, & s'enrôla. On lui donna le nom de Clitandre ; nous ne courûmes pas après lui.

THIBAUT.

Nous aurions été de grands ſots.

Me. THIBAUT.

Cependant, il fit ſi bien, qu'il devint Capitaine de fort bonne heure, & que quand il nous vint voir à la Ferme, il y a environ deux ans, pendant que Monſieur Accurſe y étoit encore avec ſa famille, il étoit déja Major ; dame, on dit que c'eſt lui qui tient la bourſe.

THIBAUT.

S'il ne la tient pas mieux que le porte-feuille qu'il ſe laiſſa voler, il aura bien-tôt ruiné ſon Régiment.

Me. THIBAUT.

Enfin donc, tant y a, Monſieur Almédor eſt revenu des Indes depuis un mois avec de grandes richeſſes ; en arrivant il nous demanda ſon fils, & lui avons amené le nôtre au lieu du ſien.

THIBAUT.

Et trouves-tu que j'aye fait là le coup d'un niais?

Me. THIBAUT.

Non, s'il ne ſe rencontroit pas par malheur

le Diable avoit ramené Clitandre peu de
auparavant.

THIBAUT.

u'importe ? il étoit abſent de la Ferme, quand
en partîmes, nous ne dîmes à perſonne où
venions, comment veux-tu qu'il le devine ?

Me. THIBAUT.

ne ſçai ; mais ſi par malheur il le devinoit
...

THIBAUT.

h ! ſi.... ſi.... Tu me romps la tête.

Me. THIBAUT.

la foi, le cœur ne me dit rien de bon de tout

THIBAUT.

u t'épouvantes de rien ; mais tu me fais venir
autre martel en tête. Il me ſouvient que Cli-
re ne ceſſa de lorgner Mademoiſelle Angéli-
, tant qu'ils furent enſemble à notre Ferme,
e remarquois pluſieurs fois que la ſournoiſe
aiſoit des petites mines.

Me. THIBAUT.

h ! pardienne, tu as raiſon, je ne m'étonne
s'ils s'échappoient ſi ſouvent de nous, pour
r ſeuls derriere l'allée des noiſetiers.

THIBAUT.

l eſt, mardi, à craindre, ſi notre fils épouſe
élique, que ce gaillard de Major, quelque
r ne ſe foure un peu trop avant dans leur mé-
e ; mais à la bonne heure, nous enléverons
litandre tous ſes biens pour les donner à no-
fils, Clitandre ſe fera peut-être reſtitution lui-
me.

Me. THIBAUT.

la bonne heure, comme tu dis ; il travaillera

à l'acquit de notre conſcience. Mais voici notre Arlequin : quel plaiſir de le voir vétu comme un Seigneur, & l'appeller Monſieur le Vicomte ! Laiſſe-moi lui parler, & va-t-en chercher Monſieur Dulaurier, dont je t'ai parlé ; c'eſt un homme d'induſtrie que j'ai adreſſé à Monſieur Alméador, pour être gouverneur de notre innocent de fils, juſqu'à la concluſion de ſon mariage avec la fille de Monſieur Accurſe, & peut-être pourra-t-il nous ſervir dans nos deſſeins. Va vîte, & ſur-tout, *motus*.

SCENE II.

LE VICOMTE, *ou* ARLEQUIN, THIBAUT.

LE VICOMTE.

TAtigué, que de ſarcinonies à la ville, ils ne ſont jamais las de complimenter.

THIBAUT.

Eh ! bien, mon cher Arlequin, te voilà Monſieur le Vicomte ?

LE VICOMTE.

Pargué, oui.

THIBAUT.

Je t'en ai averti ; quoique nous ſoyons ſeuls, accoutume-toi à dire toujours, oui Monſieur, & gardes-toi, ſur-tout, de m'appeller jamais mon pere ; car peres, fils, freres, neveux, couſins ſe donnent aujourd'hui du Monſieur entr'eux, parmi

Bourgeois, comme entre les gens de qualité : ns-donc bien celà en paſſant, dis toujours, Monſieur.

LE VICOMTE.

ui, Monſieur.

THIBAUT.

ous tes beaux habits, on ne te prendra ja- ; pour le fils de Madame Thibaut.

LE VICOMTE.

argué, non.

THIBAUT.

faut dire, non, Monſieur.

LE VICOMTE.

Ion, Monſieur.

THIBAUT.

Mr. Almédor commence-t-il à être un peu con- : de toi?

LE VICOMTE.

Ion, Monſieur.

THIBAUT.

e veux dire, ſi quand tu es ſeul avec lui, il paroît qu'il croit bien être véritablement ton e?

LE VICOMTE.

Eh pargué oui.

THIBAUT.

Et laiſſe-là ton pargué, veux-tu toujours être ſot.

LE VICOMTE.

Qui, Monſieur.

THIBAUT.

Puiſque celà dépendoit de moi & de ta mere, nous es-tu pas bien obligé de t'avoir donné ui pour faire ta fortune.

LE VICOMTE.

Tatigué que cela a été bien aviſé.

THIBAUT.

Encore ton tatigué.

LE VICOMTE.

Morgué c'eſt que je n'y aviſe pas.

THIBAUT.

Oh ! aviſez-y donc. Dis-moi, quand tu es ſeul avec Mr. Almedor, t'apperçois-tu qu'il te veuille du bien ?

LE VICOMTE.

Oui.

THIBAUT.

Eh que te dit-il encore ?

LE VICOMTE.

Il me dit ſouvent que je ſuis un ſot.

THIBAUT.

Ce ſont là les marques d'amitié qu'il te donne ?

LE VICOMTE.

Ce n'eſt pas qu'il m'en veuille plus de mal, tout le monde me le dit comme lui.

THIBAUT.

Et ne te dit-il jamais autre choſe ?

LE VICOMTE.

Oh que ſi fait. Quelquefois après m'avoir dit que je ſuis un ſot, il dit auſſi que je vous reſſemble ; eſt-il vrai mon pere ? il faut bien que nonobſtant qu'il croye que je ſuis ſon fils, il me fait bien élever, & m'a déjà fait apprendre des choſes, comme vous voyez, pour me façonner, ce dit-il ; & demain, ce dit-on, il veut me marier, ce dit-il, avec la fille de Mr. Accurſe, ce dit-on.

THIBAUT.

Ne voila-t'il pas ton ce dit-il, & ton ce dit-on revenu, dont je t'avois corrigé. Un Vicomte doit

er comme cela ? Mais à propos de la fille de
ccurſe tu dois être vraiment bien aiſe de te
r avec une ſi belle Damoiſelle.

LE VICOMTE.

ué pas tant que vous croyez ; j'aimerois mieux
rante ; fatigué m'eſt avis que nous nous con-
rions mieux Liſette & moi ; elle eſt toute
ante, & nous nous l'étions promis, dà, ſous
bon plaiſir quand vous êtes mon pere ; puiſ-
ous ne l'êtes plus, ne pourrai-je pas faire ce
me plaira ?

THIBAUT.

n, tu dois ſuivre à préſent la volonté de Mr.
dor.

LE VICOMTE.

ademoiſelle Angélique fait trop la ſevére, &
, je ſçavons bien ce que je ſçavons.

THIBAUT.

que ſçais-tu donc ?

LE VICOMTE.

u'elle aime mieux cet autre, qui étoit le véri-
: fils de M. Almédor, avant que vous vous
ſſiez que c'étoit moi qui devoit l'être.

THIBAUT.

: d'où le ſçais-tu ?

LE VICOMTE.

argué de deux bons endroits.

THIBAUT.

t d'où encore ?

LE VICOMTE.

le cette oreille-là & de celle-ci.

THIBAUT.

omment ?

LE VICOMTE.

entendis hier au ſoir, entre chien & Loup Li-

ſette qui eſt une fine mouche, comme vous ſçavez, qui jaſoit ſous ſes fenêtres avec ce Mr. le Major, ce Clitandre....

THIBAUT.

Clitandre eſt ici, tu l'y as vû?

LE VICOMTE.

Pargué oui.

THIBAUT.

Ah! tout eſt perdu!

LE VICOMTE.

Oui... oh je me raviſe.

THIBAUT.

Eh non acheve, eh bien.

LE VICOMTE.

Eh ben, je les écoutis de cette fenêtre, & j'entendis que Liſette lui diſoit que ſa Maîtreſſe l'aimoit bien, qu'elle ne conſentira jamais de ſe laiſſer marier à un ſot. Fatigué, je me douti d'abord qu'ils parlions de moi. Je ne ſuis pas ſi ſot qu'ils croyont, & je ſerois ſorti, dà, ſi vous ne m'aviez pas tant défendu de me montrer; j'accoûti plus fort, &...

THIBAUT.

Tais-toi, voici Mr. Almédor.

SCENE III.

ALMEDOR, THIBAUT, LE VICOMTE.

THIBAUT.

luez Mr. votre pere, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

viteur, mon pere; non, à propos, vous n'êtes non pere.

ALMEDOR.

rougis de l'être.

LE VICONTE.

ous êtes, Monſieur (*à Thibaut*) n'eſt-ce pas pere?

THIBAUT.

m'appelle toujours ainſi par amitié.

LE VICOMTE.

h bien, mon pere m'a échappé; n'ais-je pas uſſi, Monſieur; je ſçais bien que je ſuis Vi- te une fois, & que je dois parler comme le monde; tatigué, on ne fait ici que me ta- iſter ſur-tout; je n'ai jamais eu tant de peine notre ferme.

ALMEDOR.

h! Madame Thibaut, Me. Thibaut, vous avez lus de ſoin de cette ferme, que de ce malheureux.

THIBAUT.

ous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il votre fils, que je ne pouvois mieux m'y pren-

dre. Il eſt encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je vous lui donnerai tant de façons....

LE VICOMTE.

Ah mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je ſuis ici, j'aimerois mieux être cheux vous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations baſſes! Mais que cherche ici ce jeune cavalier? qu'il a bonne mine!

THIBAUT.

C'eſt Clitandre, la peſte le créve.

SCENE IV.

CLITANDRE, ALMEDOR, THIBAUT, LE VICOMTE.

CLITANDRE.

AH mon pere, que je ſuis heureux de vous trouver!

ALMEDOR.

C'eſt Mr. votre fils Mr. Thibaut, que vous êtes heureux!

CLITANDRE *à Almedor.*

Monſieur l'empreſſement que j'avois de ſaluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il avoit l'honneur d'être avec vous; je ne ſerois pas entré comme j'ai fait, & je ſçais trop le reſpect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace!

LE VICOMTE.

ıs parlez de moi, pas vrai? tout le monde
ɔuve bien avec ce bel habit.

THIBAUT.

'il eſt venu à la malheure.

CLITANDRE.

'ois à parler à mon pere d'une affaire preſ-
& dans laquelle il s'agit de mon établiſſe-
; mais j'attendrai, Monſieur, qu'il ait reçu
rdres, je me retire.

THIBAUT.

i, vous ferez bien, ne revenez qu'après le
ge de Mr. le Vicomte.

LE VICOMTE.

:ſt moi voyez-vous qui ſuis Mr. le Vicomte.

CLITANDRE.

m'en réjouis, Monſieur. (*Il fait une révé-
rence & veut ſe retirer.*)

ALMEDOR.

tendez, s'il vous plaît, Monſieur, vous pou-
lire à votre pere ce que vous ſouhaitez, je
bien aiſe d'y être préſent, j'ai toujours eu de
ıtié pour lui; il eſt bien heureux d'avoir un
le votre mérite.

THIBAUT (*au Vicomte.*)

etire-toi donc, miſérable, tu paroîtras encore
ſot auprès de Clitandre.

SCENE V.

ALMEDOR, CLITANDRE, THIBAUT.

ALMEDOR.

QUelle différence entre ces deux jeunes gens ! allons, Monſieur, ouvrez-vous à Monſieur votre pere. Ne vous contraignez pas, & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puiſque vous me l'ordonnez, Monſieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & ſi vous avez quelque choſe à lui demander, je me ſervirai de l'autorité que j'ai ſur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſi je manquois une occaſion ſi favorable à mon avancement, je ſerois long-tems à la retrouver.

THIBAUT.

Monſieur a bien affaire de cela ; parce qu'il eſt bon, faut-il que vous ſoyez indiſcret? Allez, allez, quoiqu'il vous diſe, prenez mieux votre temps.

ALMEDOR (*à Thibaut.*)

Non, vous dis-je, mon cœur me parle en ſecret pour lui. Vous ne devriez pas traiter ſi durement un auſſi galant homme. Ah ! que mon fils ne lui reſſemble-t-il (*à Clitandre,*) Courage, Monſieur ; parlez hardiment ; je me doute à peu près

de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des beſoins, ſur-tout ceux qui ſont dans le ſervice.

CLITANDRE.

C'eſt la vérité, Monſieur, & je viens dire à mon pere que j'ai un beſoin preſſant de deux cens piſtoles.

THIBAUT.

Deux cens piſtoles ! & d'où diantre veut-il que je les tire ?

CLITANDRE.

Hélas ! mon pere, je ne vous ai rien coûté depuis mon enfance ; ce que je vous demande eſt non-ſeulement pour mon établiſſement préſent, mais encore un degré pour me faire monter peut-être à la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le ſervice, je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je ſuis Major de mon Régiment ; le Lieutenant-Colonel eſt vieux & caſſé ; il conſent de ſe retirer moyennant quatre cens piſtoles que je lui donnerai, & c'eſt un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi : tous mes camarades le ſouhaitent, ils m'aiment & ...

THIBAUT.

Vous vous êtes pourtant laiſſé voler leurs papiers.

CLITANDRE.

Hélas ! ce fut un malheur que j'ai payé bien cher ; l'amour fut cauſe que j'oubliai mon portefeuille ſur la table d'un fripon ; & ſi cette perte m'avoit fait un tort conſidérable, je ne ſerois pas aujourd'hui contraint de vous importuner.

THIBAUT.

Vous ennuyez Monſieur.

ALMEDOR.

Bien loin de m'ennuyer, Monſieur, je ſuis

charmé de vous entendre. Continuez, de grace.

CLITANDRE.

Enfin il s'agit de ma fortune : à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous, mon Pere ? Tant que j'ai crû avoir un frere, je ne vous ai point été à charge ; mais à préſent que vous n'avez d'autres enfans que moi, qui (j'oſe m'en flatter,) ne vous fais point deshonneur, faites un petit effort, de grace ; & ne me refuſez pas les deux cens piſtoles que je vous demande.

THIBAUT (*à part.*)

Comme il parle de deux cens piſtoles ! [*à Clitandre.*] Sçais-tu qu'après avoir payé la taille, on ne les trouveroit pas dans toute la Paroiſſe ?

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t-il un pere comme moi!

CLITANDRE.

Je vous en conjure, mon pere ; de quatre cens piſtoles dont j'ai beſoin je ne vous en demande que la moitié ; je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle diſcrétion pour un homme de ſon âge!

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plaît où cela me mene. J'ai de l'ambition, j'aime le ſervice, & quand je n'eſpérerois pas parvenir à quelque dégré plus élevé, je n'en ſervirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude ; mais ce ne ſeroit pas, je l'avoue, avec le même plaiſir.

ALMEDOR.

Se peut-il que ces beaux ſentimens ſoient dans le fils d'un payſan, & que le mien en ait de ſi bas?

CLITANDRE.

Puiſque Monſieur me le permet, ſouffrez que

je vous attendriſſe : mon pere, deux cens piſtoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

THIBAUT.

Je ne ſerois pas en état de t'en donner vingt, quand ce ſeroit pour te faire Connêtable.

CLITANDRE.

Monſieur, vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus, Monſieur. Oh ça Thibaut, vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens piſtoles à votre fils ?

THIBAUT.

Je n'ai été que votre fermier en honnête homme, & vous me parlez comme ſi j'avois été votre Intendant.

ALMEDOR.

Je veux croire que vous n'avez pas cet argent : mais ne ſerez-vous pas bien aiſe que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT.

Non, ma foi ; ce ſeroit, comme dit l'autre : j'avions emprunté, faillit rendre.

ALMEDOR.

En vérité vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on ſoit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ſes raiſons, vous ne connoiſſez pas garniment comme moi.

ALMEDOR.

Eh ! bien, je ſçai quelqu'un qui vous prêtera l'argent, ſans billet, & même, ſans exiger de vous que vous le rendiez, ſi vous ne voulez,

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit, au ſuppliant de faire le fat à ſes dépens.

ALMEDOR.

Monſieur pour vous témoigner l'eſtime que j'ai conçûe pour vous, je vous prie de conſentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je ſuis prêt, Monſieur, à vous obéir aveuglément.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicateſſe de recevoir cet argent de ma main; trouvez bon que j'en faſſe préſent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera ſur le champ en ma préſence: j'ai heureuſement ſur moi dans cette bourſe quatre cens piſtoles, je vous les donne; Thibaut, donnez-les tout-à-l'heure à votre fils. Allez, Monſieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-colonelle, & gardez le ſurplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monſieur, quel excès de généroſité! un ſentiment ſecret que je ne puis démêler, quelque choſe de plus fort que la fierté & la délicateſſe, que j'ai éprouvé toute ma vie, m'empêche de me refuſer à vos bontés. Je les accepte donc, Monſieur, mais avec des tranſports infiniment au-deſſus de ceux de la reconnoiſſance ordinaire: permettez-moi ſeulement, je vous en ſupplie, d'y mettre une condition. Je me flate, Monſieur, de me conduire de façon à être bien-tôt en état de vous rendre cette ſomme; & quoique j'eſpere m'acquitter inceſſamment avec vous, cela ne m'empêchera pas d'être ſi pénétré de votre procédé, que j'en conſerverai une reconnoiſſance éternelle.

SCENE

SCENE VI.

ALMEDOR, THIBAUT.

ALMEDOR.

IL a bien fait de ſortir, j'étois trop attendri ; & il me ſemble qu'il entraîne mon cœur avec lui. Ah l'honnête-homme ! l'aimable homme ! quelles maniéres ! vous n'êtes guéres bon pere au moins, Thibaut, de le traiter comme vous faites, & vous méritez auſſi peu de l'avoir pour fils, que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous le connoiſſiez, Monſieur, vous verriez bien que je ne ſuis pas un ſi mauvais pere que vous croyez.

ALMEDOR.

Dites-lui toujours de me venir voir ſouvent, je me ſens de l'inclination pour lui, je veux prendre ſoin de ſa fortune. Mais parlons de notre affaire, avez-vous des nouvelles de cet habile homme qui doit donner des leçons à mon fils, & le faire paſſer pour raiſonnable, juſqu'à ce que Mr. Accurſe l'ait accepté pour ſon gendre.

THIBAUT.

Ma femme l'eſt allé chercher, & l'amenera avec elle.

ALMEDOR.

Eh bien ! laiſſez-moi ſeul ici ; en attendant approchez-moi cette table : tirez de ce cabinet un grand livre dans lequel j'écris, & qu'on diſe que

je ſuis ſorti à quiconque me demandera, hors au Clerc de Notaire de Mr. Accurſe, ou à tous ceux qui viendront de ſa maiſon.

SCENE VII.

LISETTE, ALMEDOR, UN LAQUAIS.

ALMEDOR (*ſans voir Liſette.*)

PArcourons un peu les mémoires des armemens de la mer du Sud (*il feuillette & marmotte.*)

LISETTE (*ſans voir Almédor.*

Le coup que je viens de faire de ma tête eſt bien hardi, il faut être auſſi ruſée que je le ſuis pour l'entreprendre; mais auſſi ſi je puis rompre ce mariage, je ſuis bien ſûre qu'il n'y aura jamais que notre Mr. Accurſe, qu'un auſſi ſot homme; enfin qu'un Docteur qui veuille donner ſa fille au fils de Mr. Almédor. Et que ſçai-je moi ſi je n'en profiterai point? ce nigaut m'aimoit bien avant qu'il fût Vicomte; ne ſuis-je pas du bois dont on fait les Vicomteſſes? pourquoi ne ſonge-rai-je pas à l'épouſer? on a bien vû des diſproportions plus grandes: embrouillons les affaires, & commençons par Mr. Almédor: bon, le voilà fort appliqué ſur ſon livre; comment l'aborderai-je?

ALMEDOR (*ſans voir Liſette.*)

Noms des vaiſſeaux ſur leſquels j'ai eu du profit: ſur l'Exterminateur, ſix cens mille livres, plus cent-ſoixante-dix-huit mille piaſtres pour ma part ſur le Poliphême.

LISETTE *à part.*

Il a commerce avec de terribles gens.

ALMEDOR.

Un million moins neuf cent quatre-vingt-ſeize livres ſur le Neptune.

LISETTE *à part.*

Je ne ſuis pas en peine de lui faire voir cette lettre que j'ai ſuppoſée & que j'ai écrite moi-même ; j'en ai des moyens de reſte ; mais je dois me dépêcher, de peur que quelqu'un ne me ſurprenne.

ALMEDOR.

Cette année n'a pas été mauvaiſe.

LISETTE.

Le voilà de bonne humeur, je puis l'aborder ; (*à Almedor,*) Monſieur, je prens la liberté de venir vous faire la révérence, j'appartiens à Mademoiſelle Angélique.

ALMEDOR.

Serois-je aſſez heureux pour lui être bon à quelque choſe ?

LISETTE.

Je ne viens pas de ſa part, mais je me ſuis flattée, Monſieur, qu'ayant l'honneur de la ſervir, vous trouveriez bon que je vous fiſſe une priére en faveur d'une de mes proches parentes.

ALMEDOR.

Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Comme tout Paris ſçait le mariage de Mr. votre fils avec ma Maîtreſſe, ma parente m'a prié de vous offrir ſes ſervices, c'eſt une marchande de bijoux très-accommodante & des mieux aſſorties.

ALMEDOR *à part.*

La bonne occaſion pour mettre cette fille dans

mes intérêts ! (*à Liſette*,) je préférerai toujours tout ce qui viendra de votre part, & vous me donnerez lieu de vous faire à mon tour une priére.

LISETTE.

A moi, Monſieur, en quoi vous pourrois-je vous être utile ?

ALMEDOR.

A rendre de bons offices à mon fils auprès de votre Maîtreſſe; je ſuis un homme moi, qui ne me contente pas de reconnoître les ſervices après qu'on me les a rendus, je commence par bien payer ceux que je déſire qu'on me rende.

LISETTE.

Je n'entends point ce que vous me dites, vous me parlez hébreu.

ALMEDOR.

Je vais donc vous parler bon françois ; je vous prie, en attendant mieux, de recevoir cette montre.

LISETTE.

Je ne puis rien refuſer de votre main à la veille du mariage de ma Maîtreſſe avec Mr. votre Fils, & je regarde cela comme un préſent de noces.

ALMEDOR.

Je n'en demeurerai pas là : çà parlons franchement, quels ſont les ſentimens de Mademoiſelle Angélique ſur le Mariage de mon fils ; car pour Mr. Accurſe, je ne crains rien de ſa part.

UN LAQUAIS.

Monſieur, vos chevaux ſont au carroſſe, & le Clerc de ce Notaire que vous ſçavez vient vous chercher.

ALMEDOR *au Laquais.*

Je m'en vais. (*à Liſette*) Je ſuis bien fâché d'être obligé de ſortir.

LISETTE *à part.*

Et moi bien-aiſe, mon prétendu quiproquo paroîtra plus naturel, quand je ſerai preſſée.

ALMEDOR *à Liſette.*

Mais il faut, Mademoiſelle, que nous nous revoyions bien-tôt.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me donner votre heure, Monſieur; j'aurois tort ſi je n'y étois pas exacte.

ALMEDOR.

Je vous la ferai ſçavoir dès que je ſerai de retour.

LISETTE.

A propos, Monſieur, j'ai heureuſement ſur moi une enſeigne de ma couſine.

ALMEDOR.

Donnez, je la lirai dans mon carroſſe, car je ne veux pas faire attendre le Notaire de Monſieur Accurſe. Au revoir.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule.*

VA, va, bon homme, lire à ton aiſe mon papier dans ton carroſſe, tu ſeras bien payé de ta montre, & tu auras ta petite caboche bien ferme, ſi de cette lecture elle n'eſt pas violemment dérangée, & ſi... Mais voici le pauvre Clitandre, je me garderai bien de lui dire ce que je viens de faire, il ne pourroit jamais le cacher à ma Maîtreſſe.

SCENE IX.

CLITANDRE, LISETTE.

CLITANDRE.

AH Liſette ! pourquoi faut-il que je ſois ſi traverſé dans mon amour, & que je trouve tant de facilité dans ma fortune ? Je viens de conclure l'affaire de la Lieutenance-colonelle, & je me vois prêt à perdre Angélique.

LISETTE.

Il eſt vrai que Mr. Almédor vient de ſortir pour aller chez le Notaire de Mr. Accurſe ; çà penſons ſérieuſement aux moyens que l'on peut employer pour rompre le mariage qu'ils projettent : voyons un peu de votre côté ce que vous prétendez faire ?

CLITANDRE.

Me déſeſpérer.

LISETTE.

Bel expédient ! Quoi, votre violente paſſion ne vous en inſpire point d'autre ?

CLITANDRE.

Et que puis-je faire, Liſette, les choſes étant ſi avancées ? Si j'avois recours à des remédes violens, j'offenſerois Angélique, je donnerois un coup de poignard à Mr. Almédor, à qui j'ai obligation, que je reſpecte, & que j'aime...

LISETTE.

Plus que ma Maîtreſſe.

CLITANDRE.

Qu'oſes-tu dire, injuſte Liſette, toi qui ſçais à quel point je l'adore ? Ah ! je ne verrai jamais cet odieux mariage.

LISETTE.

Que ferez-vous donc, pour ne le point voir? Ce que je vois moi, c'eſt qu'il faut que je me charge ſeule de toute la conduite de cette affaire.

CLITANDRE.

Ah Liſette! tu connois l'excès de ma paſſion, ſois ſûre que ta récompenſe....

LISETTE.

Ma récompenſe : arrêtez-là, Clitandre, & connoiſſez Liſette, apprenez que l'idée de ce que vous appellez récompenſe, me révolteroit, plutôt que de me faire faire un pas.

CLITANDRE.

Eh! ma chere Liſette, je n'ai pas eu deſſein de t'offenſer

LISETTE.

Voici une montre que je viens d'accepter de Mr. Almédor, mais je ne l'ai fait que pour qu'il me crût vraiment dans ſes intérêts ; ſoyez ſûr que j'ai mes vûes en vous ſervant, & que vos récompenſes n'en ſont point du tout le but.

CLITANDRE.

Je ſuis charmé que la fierté ſoit ta vertu dominante, & j'oſe eſpérer que tu me ſerviras par ſympathie.

LISETTE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi: j'ai toutes les facilités du monde pour nos deſſeins, & j'ai dans l'idée quelques déguiſemens qui pourroient nous être utiles. La femme de notre portier

eſt heureuſement une des plus fameuſes revendeuſes à la toilette de tout Paris : elle a ſon magaſin ſur la porte de la rue, & il n'eſt ſorte de nippe que je ne trouve chez elle. Pour vous, cependant, ne ſortez pas d'ici : emparez-vous de ma chambre, en voilà la clef : elle eſt voiſine de celle de Mademoiſelle Angélique, profitez de tous les momens pour l'encourager, & ſoyez prêt à mes ordres, ſous peine d'être caſſé.

CLITANDRE.

Je t'obéirai aveuglément.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACCURSE, ALMEDOR.

ACCURSE.

JE n'ai jamais eu tant d'occupations ; cependant j'ai quitté tous mes apprentifs Magiſtrats, pour aller ſigner après vous notre dédit, & cela étoit juſte.

ALMEDOR.

C'eſt l'amitié ſeule qui fait votre empreſſement; la juſtice n'y a point de part.

ACCURSE.

Pardonnez-moi. *Juſtitia eſt conſtans*.... à propos je ne crois pas que vous euſſiez appris le Latin aux Indes.

ALMEDOR.

Non aſſûrément.

ACCURSE.

Vous êtes un bon gentilhomme, mon ancien ami, moi, un bon & honnête Docteur en Droit. Vous n'avez qu'un fils, je n'ai qu'une fille : puiſque nous voici rapprochés ſur nos vieux jours, nous ne pouvons mieux faire que de nous unir

par cette alliance ; vous m'avez dit tantôt que votre fils n'étoit pas arrivé, l'eſt-il préſentement ?

ALMEDOR.

Je l'attends d'un moment à l'autre.

ACCURSE.

Hâtons-nous de conclure ce mariage dès qu'il ſera ici ; car je n'ai pas d'ami dans la Robe qui ne veuille m'en détourner.

ALMEDOR.

Vous avez la réputation d'être fort riche, vous êtes connu ſur ce pié par les familles de ces jeunes gens à qui vous enſeignez le Droit, vous étonnez-vous que leurs parens condamnent ce mariage ? la plûpart des gens n'achétent & ne regardent leurs charges que comme des trébuchets à prendre de riches héritieres.

ACCURSE.

Je les connois mieux que vous : ma fille n'eſt pas pour eux. Je préfére le fils de mon ami, qui ne me fera pas de chicanne, qui ne dévorera pas des yeux ma ſucceſſion ; à la condition néanmoins portée par notre dédit, que votre fils ſera ce que nous appellons en droit propre, apte & idoine pour la ſociété matrimoniale & civile ; autrement je ſerois relevé par la loi *Matrimonium*, *Cod. de fatuis*, *paragrapho*, *filius tuus*.

ALMEDOR.

Je ſouſcris à tout ce qu'il vous plaira, quoique je n'entende pas le latin.

ACCURSE.

Adieu, je ne ſuis venu que pour vous dire que j'avois ſigné après vous, ſouffrez que je vous quitte, & faites-moi avertir quand votre fils ſera arrivé.

SCENE II.

THIBAUT, Me. THIBAUT, ALMEDOR.

ALMEDOR.

AH! Madame Thibaut, je vous attendois.

THIBAUT.

Ma femme a trouvé ce Monſieur du Laurier, que vous aviez envoyé chercher.

ALMEDOR.

Eh bien, eſt-il venu?

THIBAUT.

Non, mais il ſera ici dans un quart d'heure, avec un habile homme de ſes amis.

ALMEDOR.

Eh! pourquoi ne vient-il pas ſeul?

THIBAUT.

C'eſt, diſent-ils, que ce n'eſt pas trop de deux gens d'eſprit pour façonner un nigaut.

ALMEDOR.

Je ſouhaite qu'ils en viennent à bout; attendez-les ici, je vais cependant donner des ordres preſſants à cet homme, qui doit partir demain pour Breſt, & que j'ai laiſſé dans mon cabinet, je n'en ſortirai pas; avertiſſez-moi dès qu'ils ſeront ici.

SCENE III.

Me. THIBAUT, THIBAUT.

THIBAUT.

THibaut.

THIBAUT.

Nicolle.

Me. THIBAUT.

Mon mari.

THIBAUT.

Ma femme.

Me. THIBAUT.

Eh ! bien.

THIBAUT.

Eh ! bien, qu'as-tu en dire ?

Me. THIBAUT.

Que les plus courtes folies ſont les meilleures.

THIBAUT.

Qu'entends-tu par-là ?

Me. THIBAUT.

Ce que j'entends ?

THIBAUT.

Oui.

Me. THIBAUT.

Que je ſuis fort tentée de m'aller jetter au pieds de Monſieur Almédor, de lui tout avouer, & de lui demander pardon.

THIBAUT.

Tu as bien fait tes réfléxions ſur cela ?

Me. THIBAUT.

Je n'ai autre choſe en tête.

THIBAUT.

Et tu y es donc réſolument déterminée ?

Me. THIBAUT.

Oui, en vérité.

THIBAUT.

Ah ! tu ne le feras jamais, ma petite femme.

Me. THIBAUT.

Si fait, ma fy, & tout-à-l'heure.

THIBAUT.

Non, tu n'en auras pas la force, ma chere poulette.

Me. THIBAUT.

La force ? Tu te mocques de moi.

THIBAUT.

Non, je ſçais bien que tu ne l'auras point.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi ne l'aurai je pas ?

THIBAUT.

Pourquoi ? m'amour, parce qu'auparavant je t'aurai aſſommée, roüée de coups. Si tu faiſois cette ſottiſe-là, tiens, tu ſçais de quel bois je me chauffe, je t'étranglerois, &...

Me. THIBAUT (*à part.*)

Il le feroit, comme il le dit, le vieux chenapan.

THIBAUT.

Hé ?

Me. THIBAUT.

Mais ſi nous continuons à ſoutenir notre ſuppoſition, on dit que c'eſt un cas pendable.

THIBAUT.

En ce cas-là, nous ſerions pendus enſemble.

N'eſt-ce pas une grande conſolation pour une femme qu'on pend, de voir pendre ſon mari avec elle?

Me. THIBAUT.

Quelle obligation nous aura-t-il de ce que nous faiſons pour lui, s'il reſte fils de Monſieur Almédor, & quel avantage tirerons-nous de ma ſuppoſition? Nous ſerons trop heureux, ſi dans ſa fortune il ſe ſouvient encore que nous ſommes ſes pere & mere.

THIBAUT.

Je l'entends parler, j'y cours, j'ai toujours peur qu'il ne me faſſe quelque ſottiſe.

Me. THIBAUT *ſeule.*

Je ſçavois bien que Thibaut en avoit fait de bonnes dans ſa jeuneſſe; mais je ne le croyois pas ſi déterminé: c'eſt un diable; ſi je parle il me tuera; & ſi je ne parle pas, & que notre ſuppoſition vienne à être découverte, je ſuis perdue; comment faire?

SCENE IV.

Me. THIBAUT, FRONTIN, DU LAURIER.

DU LAURIER.

BOn jour, Madame Thibaut.

Me. THIBAUT.

Soyez le bien venu, Monſieur du Laurier.

FRONTIN.

Eh, bien! Monſieur Almedor eſt-il ici?

Me. THIBAUT.

Je vais le chercher, attendez un moment.

FRONTIN.

Franchement nous venons ici pour une choſe aſſez difficile.

DU LAURIER.

Difficile, tu n'y penſe pas, eſt-il quelque choſe au-deſſus de la portée de notre génie?

FRONTIN.

S'il ne s'agiſſoit que d'être Plénipotentiaire d'un Traité de paix entre les braves de Paris, de conſoler un fils de famille de la dureté de ſon Pere, par les manieres généreuſes d'un uſurier, de faire aboucher deux Amans en dépit d'une vieille tante, Paſſe encore; mais il s'agit de rendre un ſot habile homme.

DU LAURIER.

Habile homme? tu te mocques, je ne me ſuis chargé que de cacher ſa ſottiſe pendant vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Appelles-tu cela une bagatelle?

DU LAURIER.

Nous en viendrons à bout; mais j'entens quelqu'un.

SCENE V.

ALMEDOR, FRONTIN, DU LAURIER.

ALMEDOR (*à Frontin.*)

EST-ce-là cet illuſtre, dont on m'a parlé?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même.

ALMEDOR (*à du Laurier.*)

Je ſuis charmé, Monſieur, que vous vouliez bien vous charger de l'éducation de mon fils.

DU LAURIER.

Monſieur, tréve de complimens; quoique je faſſe profeſſion de ſçavoir vivre, & que ce ſoit-là ce que j'enſeigne aux autres, j'ai toujours travaillé à détruire l'abus de ces panégyriques ſuperflus, avec leſquels on a coutume de s'aborder.

FRONTIN.

Oui, Monſieur, çà toujours été l'intention de Monſieur Macrobe de....

ALMEDOR.

Qu'eſt-ce que ce Monſieur Macrobe?

DU LAURIER.

C'eſt moi, Monſieur, mon nom eſt Macrobe de Richeſource, modérateur de l'éloquence & de la civilité Françoiſe; je n'enſeigne ni le Grec, ni le Latin, qui ne font ſouvent que des Sots; mais je montre le grand art de ſçavoir vivre, qui manque à beaucoup

à beaucoup de Sçavans ; & dans quelques leçons je prétends rendre Monſieur votre fils un fort joli Cavalier.

ALMEDOR.

Je vous aurai bien de l'obligation, ſi vous en pouvez venir à bout.

DU LAURIER (*à Frontin.*)

Mon Secretaire.

FRONTIN.

Monſieur.

DU LAURIER.

Mon Diſciple va-t-il venir ?

ALMEDOR.

Je viens d'ordonner qu'on l'amenât ; Mais le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE VI.

LE VICOMTE, FRONTIN, DULAURIER, Mé. THIBAUT,

LE VICOMTE.

IL faut donc que j'apprenne tout ce qu'ils me diront ?

DU LAURIER (*au Vicomte.*)

Approchez, Monſieur, approchez-donc. Un fauteuil ; ôtez-vous de-là, s'il vous plait, cette place m'appartient.

LE VICOMTE.

Avec votre permiſſion, je me placerai donc ici, car je ſuis las.

FRONTIN.

De bout, Monſieur, de bout; c'eſt-à-dire, levez-vous.

Me. THIBAUT.

Tenez, plaquez-vous là, & écoutez bien Monſieur.

FRONTIN.

Ce chapeau, Monſieur, ce chapeau, vous dis-je, voilà ſa place.

DU LAURIER.

Attendez, Monſieur, il eſt encore mieux-là.

LE VICOMTE.

Quels diables de gens ſont ceci?

Me. THIBAUT.

Paix, & ſoyez bien attentif.

DU LAURIER.

Vous a-t-on dit qui je ſuis?

LE VICOMTE.

Jarnigué, on m'a dit que vous êtiez un fin merle, tatigué.

FRONTIN.

Fi, comment parlez-vous, jarnigué, tatigué.

DU LAURIER.

Attendez, ceci me regarde.

FRONTIN.

Songez bien à ce que vous va dire Monſieur.

DU LAURIER.

Monſieur, un Gentilhomme ne doit jamais ſe ſervir de ces façons de parler; mais ſi vous ne pouvez pas vous paſſer de quelque broderie dans le diſcours, au lieu de pargué, tatigué & les autres, vous pouvez dire, morbleu, parſanbleu, tête-bleu.

eſt encore aſſez bon. Cependant vous feriez beaucoup mieux, comme je vous ai dit, de vous en abſtenir, quoiqu'il y ait de jeunes gens aſſez ſots, pour croire qu'ils ont de la grace à les prononcer, & que cela leur donne un air de qualité.

LE VICOMTE.

Morbleu, tête-bleu, parſambleu, bon, bon, je le dirai.

DU LAURIER.

Oh! çà; écoutez-moi bien à cette heure.

LE VICOMTE.

Je vous écoute, fatigué; non, tête-bleu.

FRONTIN.

La premiére choſe qu'il faut ſçavoir, c'eſt la maniére de ſaluer les gens; & c'eſt ce que vous aurez a faire lors de la viſite de Monſieur Accurſe, & de Mademoiſelle ſa fille.

LE VICOMTE.

Oh! que je vais bien retenir ceci.

DU LAURIER.

On rencontre dans les compagnies quatre ſortes de gens: nos inférieurs, nos égaux, ceux qui ont au-deſſus de nous, & les Dames. Pour le bien comprendre comptez par vos doigts après moi; allons, *Primo*, nos inférieurs.

LE VICOMTE.

Primò, nos inférieurs.

DU LAURIER.

Secundò, nos égaux.

LE VICOMTE.

Secundò, nos égaux.

DU LAURIER.

Tertiò, ceux qui ſont au-deſſus de nous.

LE VICOMTE.

Tertiò, ceux qui ſont au-deſſus de nous.

DU LAURIER.

Et *Quartò*, les Dames.

LE VICOMTE.

Et *Quartò*, les Dames.

DU LAURIER.

Il y a donc quatre différentes maniéres de ſaluer les gens.

Me. THIBAUT.

Vous ſçaurez bien connoître ces quatre ſortes de gens?

LE VICOMTE.

Oh! qu'oui, le *primo*, le *ſecundo*, le *tertio*, & le *quarto*.

DU LAURIER.

Pour vous les faire bien comprendre, paſſons à l'application, levez-vous: prenez bien garde à ce que je vais faire, pour le faire comme moi. Voici comment il faut ſaluer nos inférieurs; un petit ſigne de la tête, & un coup de main ſur l'épaule, en diſant: Bon jour mon garçon, ou bon jour ma fille.

LE VICOMTE.

Et c'eſt le *primo*.

FRONTIN.

Oui, le *primo* pour vos inférieurs; retenez bien cela, pour vos inférieurs.

Me THIBAUT.

Allons, ſaluez Monſieur, comme s'il étoit votre inférieur.

FRONTIN.

Courage, le ſigne de tête. Bon, le coup de

main ſur l'épaule hardiment ; plus fort ; pas ſi fort. Voilà qui n'eſt pas mal.

LE VICOMTE.

Bon jour mon garçon, ou bon jour la fille.

DU LAURIER.

Voici pour nos égaux.

LE VICOMTE.

Et c'eſt le... il ne m'en ſouvient pas.

FRONTIN.

Le *ſecundò*.

DU LAURIER.

Oui, *ſecundò*, voyez, remarquez bien une inclination de tête, en préſentant ainſi la main, & en diſant auſſi, je ſuis votre ſerviteur.

Me. THIBAUT.

Çà, ſaluez Monſieur, comme s'il étoit votre égal.

FRONTIN.

L'inclination de tête. Oui, dea, préſentez la main baſſe, dites ce qu'on vous a enſeigné : Monſieur, je ſuis.....

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre valet.

DU LAURIER.

Serviteur, ſerviteur, eſt mieux.

LE VICOMTE.

Eh ! bien, ſerviteur, & voilà le *ſecundò*.

FRONTIN.

Oui, pour vos égaux.

DU LAURIER.

Voici comment il faut ſaluer ceux qui ſont au-deſſus de nous. Tenez, il faut faire une profonde révérence, comme ceci.

LE VICOMTE.

En disant...

DU LAURIER.

Non, on doit attendre par respect, qu'ils daignent vous parler, il ne faut rien dire.

LE VICOMTE.

Je dirai bien cela.

FRONTIN.

Allons, saluez Monsieur, comme s'il étoit au-dessus de vous.

DU LAURIER.

Bon, courage, fort bien.

LE VICOMTE.

Et voilà le *tertiò*.

DU LAURIER.

Oui: voici le dernier, le *quartó* pour les Dames. Une révérence de cette maniere, en disant galamment, si vous voulez: Ah! Madame, que je suis heureux de vous voir!

Me. THIBAUT.

Voyons, saluez-moi comme si j'etois une Dame. Fort bien.

LE VICOMTE.

Ah! Madame, que je suis heureux de vous voir.

DU LAURIER.

Pas mal, pas mal; qu'en dis-tu, mon Secretaire, toi qui es Ecuyer banal des Marquises & des Comtesses qui viennent à Paris par le Coche?

FRONTIN.

J'espére que nous en ferons quelque chose.

DU LAURIER.

Il n'y auroit qu'à le livrer à quelqu'une de tes

Comteſſes, elle l'auroit bien-tôt déniaiſé ; cependant qu'il ne faſſe que ce que nous lui dirons.

FRONTIN.

Monſieur a raiſon, ne faites & ne dites, ſurtout, que ce que nous vous aurons appris.

Me. THIBAUT.

Oui, oui, après que Monſieur Accurſe vous aura accepté pour gendre, paſſe, vous jaſerez tant qu'il vous plaira.

LE VICOMTE.

Quand il m'aura donc une fois pris pour gendre, je pourrai faire & dire ce que je voudrai.

FRONTIN.

Oh ! alors, faites à votre fantaiſie, notre affaire à nous ſera faite. Le reſte ne nous importe guére.

LE VICOMTE.

Oui, dea. Oh ! tatigué, nous verrons.

DU LAURIER.

Il ſeroit bon néanmoins de vous abſtenir de ces vilains pargué & tatigué.

LE VICOMTE.

Oui, oui, morbleu, tête-bleu, parſambleu. Laiſſez venir Monſieur Accurſe, je ne ferai que ce que vous m'avez enſeigné ; mais auſſi, d'abord qu'il m'aura claqué dans la main, tatigué, je ne me contraindrai pas pour un diable.

Me. THIBAUT.

A la bonne heure, en attendant recommençons.

LISETTE (*derriere le théatre.*)

Je ſuis à vous, Mademoiſelle, j'ai auparavant quelque choſe à voir dans cette ſalle.

DU LAURIER.

Sortons d'ici, voilà quelqu'un qui vient.

LE VICOMTE.

C'eſt la voix de Liſette. Laiſſez-la venir, tatigué, je l'aimerois mieux que ſa Maîtreſſe.

Me. THIBAUT.

Evitons-la, c'eſt une petite pigriéche, je la connois.

DU LAURIER.

Pouvons-nous aller continuer nos leçons quelqu'autre part?

LE VICOMTE.

Oui, oui, allons dans l'office, auſſi bien nous y boirons bouteille.

Me. THIBAUT.

Sortons promptement.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

OUais, d'où vient cette déſertion? J'ai entendu du monde, on s'eſt enfui dès que j'ai paru, que diantre y machinoit-on? ils y reviendront, & je tâcherai de les y ſurprendre. Je ſuis curieuſe de ſçavoir ce que c'eſt, & d'en avertir nos amans.

SCENE

SCENE VIII.

ALMEDOR, LISETTE.

ALMEDOR.

VOyons un peu les progrès que fait notre habile homme. Ho, ho, que ſont-ils devenus? vous êtes ſeule ici, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Oui, Monſieur.

ALMEDOR.

Y a-t-il long-temps que vous y êtes?

LISETTE.

Non, Monſieur.

ALMEDOR.

Aviez-vous quelque choſe à me dire? que veniez-vous faire ici?

LISETTE.

J'y croyois trouver Monſieur le Vicomte.

ALMEDOR.

Eh bien, avancez-vous quelque choſe ſur l'eſprit de votre Maîtreſſe?

LISETTE.

Je travaille toujours bien pour vous, Monſieur, & je vais encore de ce pas....

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, diſons auparavant un mot de cette Marchande, dont vous m'avez donné tantôt l'enſeigne. Hé! elle eſt embarraſſée.

LISETTE (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Il eſt vrai que j'ai pris une liberté...

ALMEDOR.

Aviez-vous bien vû l'enſeigne que vous m'avez donnée ; je la garde pour l'amour de vous, & je l'ai encore ſur moi.

LISETTE.

Vous avez donc eû la bonté d'y aller, Monſieur; êtes-vous content de ma couſine ?

ALMEDOR.

Comment le ſerai-je, ſi...

LISETTE.

C'eſt la plus accommodante femme...

ALMEDOR.

Elle ne m'accommodera jamais tant que...

LISETTE.

Ah ! Monſieur, elle vend en conſcience.

ALMEDOR.

Mais, je ne puis, vous dis je....

LISETTE.

Et je lui ai bien recommandé de ne point gagner ſur vous, trop heureuſe de vous ſervir, cela ſe retrouvera en d'autres occaſions.

ALMEDOR.

Mais ſi vous ne voulez pas m'entendre...

LISETTE.

Ce ſont de jeunes gens nouvellement établis, & vous pourrez leur faire des plaiſirs...

ALMEDOR.

Mais vous ne ſçavez pas qu'au lieu d'une enſeigne, vous m'avez donné une lettre...

LISETTE.

Ah ! Ciel, qu'on va me gronder, je ſuis ſûre que Mademoiſelle m'attend.

ALMEDOR.

Un moment plus ou moins n'eſt pas un affaire, il faut que nous ayons une petite converſation enſemble, vous reverrai-je bien tôt?

LISETTE.

Dès que je le pourrai, fiez-vous y.

SCENE IX.

ALMEDOR, CLITANDRE.

ALMEDOR.

LA lettre que Liſette m'a donnée au lieu d'une enſeigne, m'inquiette beaucoup. Si Mademoiſelle Angelique a un Amant à qui elle écrive en de pareils termes, je ne dois point marier mon fils avec elle, il faut que je m'éclairciſſe de tout ceci. Cependant, de peur que Monſieur Accurſe ne s'apperçoive de mes ſoupçons, je feindrai toujours de vouloir terminer ce mariage, que dans le fond je me garderai bien de conclure, ſi je ne ſuis déſabuſé ſur le chapitre de ſa fille. Mais j'apperçois Clitandre; qu'il eſt triſte! On m'a dit qu'il aime Angélique? je le plains, j'ai envie de lui apprendre qu'elle le trompe il s'en détachera, & je pourrai réuſſir dans les vûes que j'ai pour lui.

CLITANDRE (*à part.*)

Je veux réſolument parler à Monſieur Almédor, me jetter à ſes pieds; il a tant de bonté pour moi... Le voilà, ſa préſence me déconcerte, & malgré le poignard qu'il me plonge dans le cœur, je crains de le fâcher.

ALMEDOR.

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir, vous avez fait l'affaire que vous ſouhaitiez, d'où vient que vous me paroiſſez ſi affligé?

CLITANDRE.

Ah! Monſieur, j'en ai bien du ſujet!

ALMEDOR.

Eſt-ce le Mariage du Vicomte qui vous cauſe cette douleur?

CLITANDRE.

Helas!

ALMEDOR.

Monſieur, ſi je croyois que cela pût vous être utile, je le romprois; mais vous ſçavez que Monſieur Accurſe ne conſentiroit point à vous donner ſa fille: Voulez-vous vous en rapporter à moi pour vous conſoler de cette perte.

CLITANDRE.

Votre amitié ſeule pourroit me conſoler, Monſieur, ſi quelque choſe en étoit capable.

ALMEDOR.

Trouverez-vous bon que je vous préſente une femme de ma main; dans cette vûe j'ai déjà écrit à Bordeaux, & ſi je puis avoir la fille que je demande, je l'adopterai, & je vous la donnerai avec tant de richeſſes, qu'elles avanceront fort votre fortune.

CLITANDRE.

Hélas! Et que me propoſez-vous?

ALMEDOR.

Vous avez de l'ambition, j'ai pour vous une vive tendreſſe, & je ſerai ravi de me faire de vous une maniere de gendre, que je puiſſe regarder comme mon fils.

CLITANDRE.

Que je ſuis éloigné de pouvoir profiter de tous les biens que vous m'offrez !

ALMEDOR.

Eh ! pourquoi ?

CLITANDRE.

J'adore Angélique, je n'aimerai jamais qu'elle, tout ce que je fais n'eſt que pour me rendre digne de l'obtenir de ſon pere ; la fortune commence à m'en ouvrir le chemin, & dans ces momens-là vous me l'enlevez.

ALMEDOR.

Vous me faites pitié, mon cher Clitandre, & vous me forcez à vous apprendre que ce n'eſt pas à vous à qui j'enleve Angélique ; d'ailleurs je vous crois trop de courage pour vous unir à elle, quand un autre a ſon cœur.

CLITANDRE.

Ah ! Monſieur, que me dites-vous ? vous me faites frémir ; & ſur quoi fondez-vous de pareils diſcours.

ALMEDOR.

Ce que je vous dis n'eſt que trop fondé, Angélique vous trompe, elle en aime un autre.

CLITANDRE.

Achevez de me percer le cœur, apprenez-moi tous mes malheurs, & dites-moi de grace à qui je ſuis ſacrifié.

ALMEDOR.

J'y conſens, cela ſera peut-être capable de vous guérir de votre amour, c'eſt tout ce que je ſouhaite, afin que vous profitiez enſuite des bons deſſeins que j'ai ſur vous. Mais je ne veux vous donner les preuves que j'ai de l'infidélité d'Angélique qu'en vous

quittant, je ne veux point être témoin de votre douleur.

CLITANDRE.

Et par pitié, Monſieur, ne me faites pas languir.

ALMEDOR.

Vous voyez par-là, Monſieur, combien je vous ſuis attaché, recevez cet embraſſement, mon cher fils, pour garant de mon amitié.... Je m'égare, Monſieur; mais permettez à mon imagination de jouir de ce plaiſir, puiſque le Ciel n'a pas permis que je l'euſſe en effet. Adieu. Voilà ce que je vous ai promis.

SCENE X.

CLITANDRE *ſeul.*

CE vieillard me déſeſpére, & je l'aime; mais quelle Lettre, ô ciel, m'a-t-il donc donnée! elle eſt ſignée d'Angélique!..., Liſons.

LETTRE.

Vous écrirai-je envain Lettre ſur Lettre, mon cher Gaudinot... Gaudinot, je n'ai jamais entendu parler de ce rival. Ah! je me ſouviens; c'eſt, ſans doute, ce jeune fou, qui logeoit ici il y a deux ou trois ans. *Je vous avertis qu'on va me marier malgré moi au dernier des hommes, & vous ne paroiſſez point pour vous y oppoſer; pouvez-vous avoir des droits ſur moi plus forts que ceux que vous avez, & pouvez-vous me traiter avec cette indifférence, moi, qui mourrois ſi je ne vous poſſédois point, moi, qui vous ai ſacrifié*

Clitandre, & qui ſuis prête à vous tout ſacrifier encore.

ANGELIQUE. O! Dieux quelle perfidie!

SCENE XI.

LISETTE, ANGELIQUE, CLITANDRE.

LISETTE *(ſans voir Clitandre.)*

VEnez, Mademoiſelle, nous le trouverons peut-être ici.

CLITANDRE *(ſans voir Angélique.)*

Ah! Liſette, apprends la plus noire de toutes les perfidies.

LISETTE.

Eh! de qui?

CLITANDRE.

D'Angélique.

LISETTE.

La voilà devant vous, plaignez-vous à elle-même.

CLITANDRE.

Ah! perfide!

LISETTE.

Beau début.

CLITANDRE.

Le tranſport où je ſuis me met un bandeau devant les yeux; je vous vois enfin, mais c'eſt pour la derniere fois. Et plût au Ciel, ingrate, que je ne vous euſſe vûe de ma vie!

ANGELIQUE.

Quel procédé eſt-ce là ; & qu'avez-vous, Monſieur ?

LISETTE.

Il vient de vous le dire, la fiévre chaude, il eſt dans le tranſport.

CLITANDRE.

On y ſeroit à moins, perfide ! quoi ! après toutes les eſpérances dont vous m'aviez flatté, que, dis-je, après les ſermens que vous m'aviez faits de n'écouter les vœux d'aucun autre amant, vous me trahiſſez indignement, vous commettez une action ſi lâche.

ANGELIQUE.

Moi, capable d'une action indigne ! allez, Monſieur, vous ne méritez pas que j'écoute plus longtemps vos impertinences.

CLITANDRE.

Déſavouerez-vous votre écriture ?

LISETTE *à part.*

Aurois-je innocemment cauſé tout ce brouillamini ?

ANGELIQUE.

Mon écriture, la connoiſſez-vous, Monſieur, pour en parler ? vous ai-je fait de ma vie l'honneur de vous écrire ?

CLITANDRE.

Non, je l'avoue, vous vous contentiez de me jurer un amour éternel, parce que les parjures, comme vous, comptant pour rien les ſermens, dont on ne peut les convaincre, elles ſe gardent bien d'écrire pour n'armer pas de pareils titres les amans qu'elles veulent trahir ; vous

n'étiez pas d'assez bonne-foi pour m'écrire, mais Monsieur Almedor....

LISETTE.

Justement, voici le hic.

CLITANDRE.

Ce Monsieur Almédor qui est de meilleure foi que vous, dont je ne suis connu que d'aujourd'hui, & à qui je n'ai pû cacher la violence de ma passion, a eu assez de pitié de moi pour me désabuser. Il vient tout-à-l'heure de me remettre cette lettre passionnée que vous avez écrite à un je ne sçai quel Gaudinot.

LISETTE.

Peste des vieillards, j'aimerois cent fois mieux avoir affaire à de jeunes étourdis de vingt ans.

CLITANDRE.

Vous voilà bien surprise, oui, Gaudinot, un de ces petits & fades colifichets de robe, qui a été en pension chez votre pere.

ANGELIQUE.

Quel tissu de suppositions & d'extravagances! Mr. Almédor n'a pas pû vous donner une pareille lettre, & si quelque chose pouvoit m'excuser votre emportement, c'est qu'il est fondé sur tant de visions, que je ne puis douter que vous n'extravaguiez. Adieu, je vous laisse, vous me faites peur.

LISETTE.

Attendez, il ne tiendroit qu'à moi qui suis de sang froid, de laisser aller plus loin cette scene; mais elle ne me divertit point. Donnez-moi cette lettre, qui pensez-vous qui l'ait écrite?

CLITANDRE.

Une perfide, une parjure, un monſtre d'ingratitude.

LISETTE.

Non, vous vous trompez, je ne ſuis rien moins que tout cela, car c'eſt moi qui l'ai écrite.

ANGELIQUE.

Vous, Liſette! ah ciel quelle inſolence!

LISETTE.

Il ne s'agit pas de me dire des injures, mais de me rendre des actions de grace; le temps eſt trop cher pour le perdre en éclairciſſemens; pour vous qui ſouffririez trop, ſi vous n'étiez pas détrompée, j'ai pitié de vous, tenez, liſez ce mémoire de vos pierreries que j'ai fait devant vous ce matin, il eſt écrit de ma main très-certainement.

ANGELIQUE.

Qu'ai-je affaire de cela?

LISETTE.

Et vous, confrontez-le avec cette lettre, c'eſt de la même écriture.

CLITANDRE.

Il eſt vrai, eh bien?

LISETTE.

Eh bien, c'eſt moi qui pour vous ſervir ai ſuppoſé cette lettre, & l'ai donnée à Mr. Almédor.

ANGELIQUE.

Quoi, vous avez eu l'impudence de faire cette ſuppoſition?

LISETTE.

Et mon Dieu, tout doux, j'en ferai bien d'autres avant que le jour ſe paſſe: mais avant toutes choſes, je vous déclare que je vais vous quitter.

ANGELIQUE.

Vous devez bien vous attendre après ce coup ſi hardi que je vous chaſſerai.

LISETTE.

Vous ne me chaſſerez point, & je ne vous quitterai pas non plus que le projet que j'ai en tête n'ait réuſſi : pour cela il faut qu'on croye que je ſuis ſortie de chez vous ſans congé ; mais premiérement commençons par vous rapatrier. Ça vous Monſieur ; demandez pardon à Mademoiſelle de votre emportement.

CLITANDRE.

Ah ! plût au Ciel expirer à ſes genoux, ſi je l'ai offenſée.

LISETTE.

Et vous, Mademoiſelle, pardonnez à Monſieur, ſans vous faire tirer l'oreille.

ANGELIQUE.

Quoi, vous voulez....

LISETTE.

Je ne veux rien que vous ne vouliez plus que moi.

CLITANDRE.

Adorable Angélique, ſeriez-vous aſſez injuſte pour vous offenſer de l'excès de ma paſſion ?

LISETTE.

Levez-vous, donnez-moi la main l'un & l'autre, eh allons donc ; ſerrez bien fort, voilà une maladie qui ne m'a guéres donné de peine à guérir. Préſentement que vous voilà mieux raccommodés que vous n'étiez brouillés, écoutez-moi bien, & obéiſſez-moi ſans repliquer.

ANGELIQUE.

Quelle folle !

CLITANDRE.

Nous lui avons obligation.

LISETTE.

Je vous ordonne pour toute choſe, mais n'y manquez pas au moins, je vous ordonne donc de ne vous mêler que de vous aimer, je me charge du reſte entendez-vous bien?

CLITANDRE.

Si tu t'acquittes auſſi-bien de ce que tu entreprens, que moi de t'obéir, nous ſerons trop heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALMEDOR, Me. THIBAUT.

ALMEDOR.

EH bien, comment va notre affaire?

Me. THIBAUT.

Mieux que je n'aurois eſpéré, ces Meſſieurs n'ont pas quitté Mr. votre fils depuis que je le leur ai mis entre les mains, ils ſont encore actuellement après lui, & ſans vous flatter, je ſuis contente de ce qu'ils ont fait.

ALMEDOR.

J'avois dit à Mr. Accurſe qu'il étoit à la campagne, il croira le voir à ſon arrivée dans tout ſon naturel & ſans aucune préparation.

Me. THIBAUT.

Oh que cela eſt bien imaginé! il faudroit ſe lever de bon matin pour vous en donner à garder.

ALMEDOR.

Moi, je ne ſuis pas ſi fin que tu te l'imagines.

Me. THIBAUT.

Je vous aſſûre que je ne vous crois pas plus fin que vous n'êtes.

ALMEDOR.

Voici Mr. Accurſe, il faudroit faire appeller mon fils. Va le chercher.

SCENE II.

ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE.

ACCURSE.

J'Ai oui dire chez ma ſœur, où j'étois, que Mr. le Vicomte étoit arrivé, & je viens avec ma fille au-devant de ſon prétendu.

ALMEDOR.

Vous me comblez d'amitié & de confuſion.

SCENE III.

ALMEDOR, LE VICOMTE, Me. THIBAUT, ACCURSE, ANGELIQUE.

ALMEDOR *bas.*

ON a pris bien peu de temps pour le préparer: Quels affronts je vais peut-être eſſuyer!

ANGELIQUE *bas.*

Quelle figure! il étoit moins ridicule en payſan.

ALMEDOR.

Mon fils, voilà Monſieur qui vous fait l'honneur de vous venir voir avec Mademoiſelle Angélique.

LE VICOMTE.

Bon jour ma fille.

Me. THIBAUT.

Il ne faut pas me ſaluer la premiére.

LE VICOMTE.

Si fait, ſi fait, je m'en ſouviens mieux que toi, tu es le *primo*.

ACCURSE.

Le *primo*, que veut-il dire avec ſon *primo*? Il n'a pas lû le titre *de perſonis*.

ALMEDOR *bas*.

Le malheureux! (*haut*,) mon fils, voilà Monſieur.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur: c'eſt le *ſecundo*.

ACCURSE.

Serviteur Monſieur. *Primo*, *ſecundo*, ouais.

ALMEDOR.

Vicomte, ſaluez-donc Mademoiſelle.

Me. THIBAUT.

Et baiſez-là.

ANGELIQUE.

Ah, je l'en diſpenſe.

Le Vicomte cherche.

ALMEDOR.

Allons-donc, que cherchez-vous?

LE VICOMTE,

Je cherche le *tertio*. (*à Almedor*) où le prendrai-je? çà ce ſera vous.

Me. THIBAUT.

Ah le ſot!

Le Vicomte fait pluſieurs révérences à Almédor.

ANGELIQUE.

Vous voyez mon pere.

LE VICOMTE.

Parlez-donc, ſi vous voulez, c'eſt à vous à me parler, & à moi à attendre, je vous mets à la place de ceux qui ſont au-deſſus de moi, jarni vous ne ſçavez pas le *tertio* auſſi-bien que moi qui vient de l'apprendre tout-à-l'heure.

ACCURSE.

Quel eſt donc ce galimathias?

LE VICOMTE.

Il ne me reſte plus que le *quarto*, le voici. (*à Angélique*) Ah Mademoiſelle, que je ſuis heureux de vous voir!

ANGELIQUE.

Vous vous en aviſez un peu tard.

LE VICOMTE.

Tatigué que j'ai bien fait! oh j'apprendrai tout ce qu'on voudra, pas vrai?

Me. THIBAUT.

La peſte te créve.

ALMEDOR.

Monſieur, vous ſçavez que mon fils a toujours demeuré aux champs, on n'a pas encore eu le tems de le bien inſtruire, mais le commerce du monde le polira.

ACCURSE.

Nous verrons encore tout aujourd'hui; nous diſtinguons dans le Droit ce qui vient de l'éducation & ce qui procéde de la nature, l'éducation peut être corrigée, mais *quod natura dedit, tollere nemo poteſt.*

SCENE

SCENE IV.

THIBAUT,

Et les Acteurs de la Scéne précédente.

THIBAUT.

MOnsieur, votre homme de Breſt dit comme çà, qu'il faut que vous alliez faire un tour dans votre cabinet, & qu'on nous apporte une voye de lingots & de barres d'argent, qu'on ne veut remettre qu'à vous.

ALMEDOR *bas.*

Que je ſuis fâché de quitter. (*à Accurſe.*) Monſieur, je vous demande pardon, je ne ſerai qu'un moment. (*bas à Me. Thibaut.*) Fais, toi, de ton mieux pour l'empêcher de faire plus de ſottiſes.

Me. THIBAUT.

Envoyez-moi du ſecours, au moins l'un de ces Meſſieurs ſur quelques prétextes.

ALMEDOR.

Je te l'amenerai moi-même.

SCENE V.

ACCURSE, ANGELIQUE, LE VICOMTE, Me. THIBAUT.

ACCURSE.

LA préſence de ſon pere m'embarraſſoit.

Me. THIBAUT (*bas au Vicomte.*)

Prenez garde à vous.

ANGELIQUE.

A préſent pour le bien connoître faites-le un peu parler.

LE VICOMTE.

Parler, quelque ſot, on me l'a trop bien défendu.

ANGELIQUE.

Trouvez bon que je m'en aille, mon pere, vous me faites faire ici une aſſez ſotte figure.

ACCURSE.

Attends un moment ma fille. Oh çà, Monſieur, raiſonnons un peu, je vous prie.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

Me. THIBAUT.

Paſſe pour cela.

ACCURSE.

Que faiſiez-vous à la campagne, à quoi vous occupiez-vous ?

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ACCURSE.

Oüais!

ANGELIQUE.

Eh mon pere, quelqu'un lui a appris par cœur ces quatre mots.

Me. THIBAUT.

Elle n'eſt que trop au fait.

ANGELIQUE.

Vous ne le tirerez pas de là.

LE VICOMTE.

Bon jour la fille.

Me. THIBAUT.

Tais-toi, plutôt que de dire des ſottiſes.

ANGELIQUE.

Eh bien, mon pere.

LE VICOMTE.

Ah Madame! que je ſuis heureux de vous voir.

ACCURSE.

Tu as raiſon, ma fille: mais pour l'amour de M. Almédor, tâchons encore d'en tirer quelque choſe. Monſieur, je ſuis charmé de votre civilité, vous êtes un galant homme & bien élevé, & puiſque je vous prends pour mon gendre....

LE VICOMTE.

Vous me prenez dites-vous pour votre gendre?

ACCURSE.

Oui, Monſieur, mais.

LE VICOMTE.

Cela eſt donc fait au moins ?

ANGELIQUE.

Pas tout-à-fait.

ACCURSE.

Cela eſt fait ſi. . . .

LE VICOMTE.

Ah ! courage, je puis jaſer tout mon ſaoul.

ACCURSE.

Je ſuis tout ſurpris qu'on vous ait ſi bien appris la civilité au village.

LE VICOMTE.

Jarni, morbleu, pargué, Monſieur, ce n'eſt point au village que j'ons appris ce que je ſçavons, c'eſt bien à la ville palaſambleu.

ANGELIQUE.

Quelle patience !

ACCURSE.

Et qui vous a ſi bien enſeigné ?

Le Vicomte veut parler, & Me. Thibaut ſe hâte de parler à ſa place.

Me. THIBAUT.

Quoi, Monſieur, vous ne trouvez pas en effet, que pour un homme qui n'a vû de ſes jours qu'une ferme dans la Brie, & qui n'eſt arrivé que depuis un quart d'heure, vous ne trouvez pas, dis-je, Monſieur, un très-joli garçon ? Je connois mille jeunes gens à Paris qui en ſortant du berceau, ont eu toutes ſortes de maîtres, & qui en entrant dans le monde étoient encore plus grands benêts que Monſieur.

SCENE VI.

ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, LE VICOMTE, FRONTIN, Me. THIBAUT.

ALMEDOR (*à Me. Thibaut.*)

VOilà Monſieur qui a à vous parler, j'ai crû, mon ami, que vous ne trouveriez pas mauvais que je le fiſſe entrer.

ACCURSE.

Vous vous mocquez de moi, n'êtes-vous pas le maître ?

LE VICOMTE.

Vous revenez à propos ; pargué voilà qui eſt fait & fini, Monſieur m'a pris pour ſon gendre.

ALMEDOR.

Serois-je aſſez heureux pour cela, mon ami ?

ACCURSE.

Pas encore tout-à-fait.

ANGELIQUE.

Cette folle de Liſette nous a quitté, j'ai laiſſé ma tante ſeule, trouvez bon que j'aille lui tenir compagnie.

ACCURSE.

Comme il te plaira.

SCENE VII.

ALMEDOR, ACCURSE, LE VICOMTE, Me. THIBAUT, FRONTIN.

Madame Thibaut cache Frontin afin qu'il puiſſe ſouffler le Vicomte, ſans que Mr. Accurſe le voye.

FRONTIN.

Dites à Monſieur Accurſe: Monſieur, quand j'aurai l'honneur d'être votre gendre,

LE VICOMTE.

Monſieur, quand j'aurai l'honneur d'être votre gendre.

FRONTIN.

Vous ſerez content de moi.

LE VICOMTE.

Vous ſerez content de moi.

FRONTIN.

Et Mademoiſelle votre fille auſſi.

Me. THIBAUT.

Contenter ſa femme, c'eſt trop promettre.

LE VICOMTE.

Contenter ſa femme, c'eſt trop....

Me. THIBAUT.

Paix. Cela me paroît aſſez bon.

LE VICOMTE.

Cela me paroît.... (*Me. Thibaut lui donne un coup de poing*,) aga donc a qui en a-t-elle?

FRONTIN (*à Mr. Accurſe.*)

Monſieur en vous imitant.

LE VICOMTE.

Monſieur en vous imitant.

FRONTIN.

Je me rendrai honnête homme, & je ne ſerai plus le même ſot.

LE VICOMTE.

Je me rendrai honnête homme, & je ne ſerai plus le même ſot.

ALMEDOR.

Pour moi je trouve que ce n'eſt pas trop mal.

ACCURSE.

C'eſt quelque choſe, mais répéteroit-il bien ce qu'il vient de dire?

LE VICOMTE.

Oui-dà, oui-dà, en vous imitant je deviendrai moins honnête homme.

Me. THIBAUT.

Ce n'eſt pas cela, butor.

LE VICOMTE.

Ce n'eſt pas cela, je ſerai toujours un ſot.

ACCURSE.

Voilà la premiere fois qu'il a bien parlé, ſouffrez que je me retire.

LE VICOMTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

SCENE VIII.

ALMEDOR *seul.*

LA maniere dont M. Accurſe vient de me quitter, me fait eſpérer que ce mariage ne ſe fera pas ; & après les ſoupçons que la lettre de Liſette a fait naître dans mon cœur, je ſuis ravi que la rupture vienne de ſa part plutôt que de la mienne. Mais un trouble plus conſidérable m'agite : la ſtupidité du Vicomte m'étonne, & je ne puis me perſuader que mon fils ait des ſentimens ſi groſſiers ; mais voici Thibaut qui vient fort à propos.

SCENE IX.

ALMEDOR, THIBAUT.

THIBAUT.

MOnſieur...

ALMEDOR.

J'ai à vous parler, mais voyez bien auparavant que perſonne ne puiſſe nous écouter. (*à part.*) Si les ſoupçons que j'ai ſur Thibaut pouvoient être juſtes, je vais l'éprouver par toutes ſortes d'endroits.

THIBAUT.

Perſonne ne nous peut entendre.

ALMEDOR.

ALMEDOR.

Ah Thibaut que vous m'avez mal ſervi !

THIBAUT.

Moi, Monſieur, & quand ?

ALMEDOR.

Quand vous m'avez été fidéle.

THIBAUT.

Je vous ſervirai mal ainſi toute ma vie.

ALMEDOR.

Je ne puis me conſoler de voir mourir le nom d'Almédor avec moi, & je n'ai qu'un enfant indigne de le faire revivre.

THIBAUT.

Pas ſi indigne, vous verrez quel mérite on lui trouvera, dès qu'on aura ſeulement commencé à fleurer ſa richeſſe.

ALMEDOR.

La nature ne me dit rien en ſa faveur.

THIBAUT.

La Nature ? La Nature ne ſera pas toujours muette.

ALMEDOR.

J'ai déja écrit pour trouver une fille dont je fus le parrain environ trois ou quatre ans avant de m'embarquer pour les Indes ; c'étoit bien la plus jolie enfant du monde, & je l'aurois fait élever dès-lors, ſi j'en avois eu les moyens ; mais j'étois ſi peu riche, que je n'oſois pas même porter le nom de ma maiſon, & j'avois pris un nom ſuppoſé, parce que j'étois dans de trop bas emplois.

THIBAUT.

Et que voudriez-vous faire, Monſieur, de cette fille, ſi vous la trouviez ?

ALMEDOR.

Lui donner tout mon bien, & la marier avec votre fils que j'aime, qui a un mérite infini.

THIBAUT *bas.*

Diable, ce n'eſt pas là mon compte. (*haut.*) Vous lui faites, Monſieur, trop d'honneur.

ALMEDOR.

Parlez-moi franchement, là ſeriez-vous fâché que je fiſſe la fortune de votre fils ?

THIBAUT.

Monſiuer, à vous dire la vérité, un pere eſt toujours pere ; quelque froideur que j'aye montré ce matin à Clitandre, parce que je n'en juge pas par le dehors comme vous, que je ſçai bien ce qui le tient, & que je le connois mieux que vous ne le connoiſſez, j'ai été cependant bien aiſe du préſent de quatre cens piſtoles que vous lui avez fait, & je ſerai ravi toutes les fois que vous voudrez contribuer à ſa fortune.

ALMEDOR.

Je n'aurois qu'à envoyer mon fils aux Indes, en Canada, à Miſſiſſipy, & là lui donner plus de terre qu'il n'en ſçauroit défricher en cent ans ; après tout il n'eſt bon qu'à cela, & il ne ſera jamais qu'un ruſtre & qu'un payſan : au lieu que ſi je faiſois porter mon nom au vôtre, ſçavez-vous qu'avec le mérite qu'il a, & les biens immenſes dont j'accompagnerois ſon mérite, il pourroit eſpérer une fortune brillante dans la guerre.

SCENE X.

Me. THIBAUT, ALMEDOR, THIBAUT.

Me. THIBAUT.

MOnſieur, il y a un caroſſe dans la cour qui demande à vous parler.

ALMEDOR.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Me. THIBAUT.

C'eſt un joli petit Monſieur, dans un équipage auſſi leſte & auſſi brillant que celui d'un Colonel de Dragons, blanc comme un cigne de la tête à la ceinture, & noir comme un merle de la ceinture en bas, le voici qui vient.

SCENE XI.

LISETTE *en homme de Robe*, ALMEDOR.

LISETTE.

A-T-on averti le bon-homme Almédor que Mr. de Liſſettencourt veut lui parler?

ALMEDOR.

Monſieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISETTE.

Quoi, c'eſt là ce Monſieur ſi riche? il eſt vêtu comme un hobereau ſec qui a quitté l'arriere-ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne ſe pique guére d'ajuſtement.

LISETTE.

Pour moi, j'avoue que ma fureur eſt d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaiſance pour ma famille, que tout eſt confondu, & que le Préſident & le Procureur ſont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Préſidente & la Procureuſe.

LISETTE.

Il faut voir auſſi comme je m'en dédommage; dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triſte habillement par la gayeté des pierreries; nous en ſommes farcis depuis la tête juſqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, ſans compter, montres, étuis, bijoux, boetes à portrait, tabatieres; goûtez de ce tabac, il eſt de la Havane.

ALMEDOR.

Je n'en prends jamais.

LISETTE.

Aimez-vous mieux du Seville vieux, la Floride, Portugal, celui-ci eſt mon favori, parce qu'il eſt fort; je ſuis en tabac comme en vin de Champagne; je veux que le vin ait du vin, le tabac du tabac, qu'il ſoit fort enfin, rien de foible ne m'accommode.

ALMEDOR.

Monſieur, que puis-je faire pour votre ſervice ?

LISETTE.

Attendez que je vous demande auparavant ſi vous me connoiſſez ?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monſieur.

LISETTE.

Le bon homme Accurſe vous dira ce que c'eſt en Picardie que la maiſon de Gaudinot de Liſertencourt.

ALMEDOR *bas.*

Gaudinot, c'eſt l'homme de ma Lettre.

LISETTE.

Je ſuis devenu le chef de cette maiſon par la mort de feu Monſieur mon pere, Lieutenant Général au Préſidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, juſqu'à ce que j'aye dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monſieur, voulez-vous bien que.....

LISETTE.

Patience, vous n'êtes pas ſi borné que vous ne voyiez bien que nous ne ſommes pas faits, ſans vanité, pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience, Monſieur, de ſçavoir à quoi je vous ſuis néceſſaire.

LISETTE.

Doucement ; je connois des perſonnages qui acheteroient bien cher ce tête-à-tête, qui ne vous coûte guére.

ALMEDOR.

Il me coûte du temps, Monſieur, dont les gens de mon âge connoiſſent mieux le prix que ceux du vôtre.

LISETTE.

Il eſt vrai que vous n'êtes pas d'un âge à en profiter, venons donc au fait.

ALMEDOR.

Je reſpire.

LISETTE.

Je ſçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurſe.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

J'en ſuis bien aiſe; j'ai auſſi de l'amitié pour lui, il y a long-tems qu'il connoît la maiſon de Gaudinot: Liſſettencourt eſt le nom d'une de mes terres, je ſuis en train d'acheter toutes les belles terres de Picardie.

ALMEDOR.

Voulez-vous la vendre? je l'acheterai.

LISETTE.

Non, ſi le bonhomme Accurſe connoît l'ancienneté de ma maiſon, il n'en connoît pas moins ma richeſſe, & cependant, ni moi, ni feu Mr. mon pere, ni aucuns de Meſſieurs nos ayeuls n'avons été aux Indes que ſur la Carte. Je viens de chez le bonhomme Accurſe, je ne l'y ai pas trouvé, & il vaut autant que je vous parle qu'à lui-même de l'affaire qui m'amene.

ALMEDOR.

Et parlez-en donc à la fin, Monſieur, je vous en ſupplie.

LISETTE.

On dit qu'il marie ſa fille avec votre fils.

ALMEDOR *à part.*

Je ne me ſuis pas trompé, c'eſt mon homme ; (*haut*) je l'eſpére ainſi.

LISETTE.

Cela n'eſt pas fait encore.

ALMEDOR.

Peu s'en faut.

LISETTE.

Et ne le ſera pas, je croi ?

ALMEDOR.

Pourquoi, Monſieur ?

LISETTE.

Parce que j'ai ſur lui la priorité d'hypothéque, & que je ſuis porteur d'une belle & bonne promeſſe de mariage d'Angélique.

ALMEDOR.

Angélique vous a fait une promeſſe de mariage, Monſieur ? je ne l'aurois jamais crû.

LISETTE.

Oh que ſi, ſi vous ſçaviez tout.

ALMEDOR.

Mais, Monſieur, vous qui êtes un ſage Magiſtrat, & un Magiſtrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puiſſe, ſans le conſentement de ſon pere....

LISETTE.

Je vous entends ; & croyez-vous que le bon homme Accurſe veuille tâter d'un procès contre moi ? palaſambleu je le promenerois dans toutes les Juriſdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angélique par proviſion.

ALMEDOR.

Je ſuis ſûr de votre crédit ; mais je le ſuis encore plus de la bonne juſtice.

LISETTE.

Ah ! voici qui eſt bon, juſtice entre nous autres gens de robe, & ſur-tout contre moi.

ALMEDOR.

Monſieur Accurſe a des amis ; il n'y a guére de Juges, à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

LISETTE.

Et je leur donne des préſens tous les jours moi ; tenez, c'eſt moi qui ai ſoin d'entretenir leurs buvettes de pâtés d'Amiens. Allez, allez, ſi vous êtes auſſi ami du bon homme Accurſe que vous le dites, conſeillez-lui de ne pas ſonger à ſoutenir le premier exploit que lui fera donner Mr. Gaudinot de Liſettencourt, Lieutenant Général du Préſidial d'Abbeville, & qui ne déſeſpére pas de dégré en dégré d'être un jour Chancelier de France, je ne vous en dirai pas davantage. Adieu, mon cher petit corſaire.

ALMEDOR.

Dieu vous garde, Monſieur le Chancelier en herbe.

SCENE XII.

ALMEDOR, ACCURSE, LISETTE.

LISETTE.

MAis voici le bon homme Accurſe ; je ſuis ravi de trouver enſemble les deux perſonnes à qui j'ai affaire, & je ſuis bien aiſe avant d'aller à Verſailles, de terminer le différend que j'ai avec ces deux Meſſieurs.

ACCURSE.

Je ne ſçai pas le différend que vous pouvez avoir avec Monſieur. Mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela, & ne connoiſſez-vous pas Mr. Gaudinot ?

ACCURSE.

J'ai eu autrefois en penſion chez moi un fou de ce nom.

LISETTE.

Monſieur le Docteur parlez mieux des perſonnes de qualité ; quoiqu'il ne ſoit que mon couſin aſſez éloigné, reſpectez un nom que je porte : mais je ſuis preſſé de vous quitter ; je dois être ce ſoir au ſouper du Roi. Venons au fait. J'ai entre les mains une promeſſe de mariage de Mademoiſelle Angélique.

ACCURSE.

De ma fille ?

LISETTE.

Sans doute, elle eſt faite au nom de mon couſin, & je l'ai acquiſe moi par un bon acte paſſé devant Notaire, par lequel je ſuis ſubrogé à ſes droits, actions & hipothéques.

ALMEDOR.

Ceci eſt nouveau.

ACCURSE.

Vous, Monſieur ?

LISETTE.

Oui, moi.

ACCURSE.

Comment & depuis quand eſt-ce qu'on céde, vend & tranſporte des promeſſes de mariage comme des lettres de change ?

LISETTE.

Voici le fait en deux mots. Je ſuis amoureux, fol de votre fille ; j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le couſin heureuſement pour moi n'en eſt plus amoureux, & l'eſt devenu à la fureur d'une ſœur que j'ai, jolie comme l'amour, jugez-en, elle me reſſemble, elle a un air gaillard & un petit nez retrouſſé comme moi : que fais-je, pour avoir votre fille, malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes ? je ne ſuis ni fol ni étourdi, je prends la balle au bond, & ſçachant la promeſſe que le couſin avoit, je l'ai troquée contre un bon contrat de mariage, par lequel je lui donne ma ſœur avec ma terre de Liſſettencourt, & vingt mille écus comptant.

ACCURSE.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeſte on

trouve une eſpéce pareille, & que jamais un échange de cette nature ſoit tombé dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez-là de plaiſans galopins; je prétends auſſi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en ſerez ma foi pour votre ſœur, pour votre argent, & pour votre Terre. Que dites-vous de ce fou là.

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroiſſent pas fort ſolides.

LISETTE.

Ce ne ſera pas vous qui les jugerez mon petit écumeur de mer, vous devez tout au plus mettre le nez dans les affaires de l'Amirauté.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oui, nous verrons; vous ne pouvez me rien reprocher une fois ſi ce n'eſt que je n'ai pas aſſez cherement acheté votre fille: je ſçai bien que ce n'eſt pas la moitié de ce qu'elle vaut. Mais où eſt-elle donc ma petite Maîtreſſe? faites appeller ma future, vous verrez ſi dès qu'elle me verra elle ne me ſubrogera pas d'elle-même à la paſſion qu'elle a pour mon couſin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules ſubrogations, ſi je n'avois pitié de vos diſcours dans la bouche d'un homme qui porte une robe: il paroît bien que vous n'avez pas été mon écolier; vous ſçauriez que dans tout le Droit écrit...

LISETTE.

Vous ne ſçauriez citer que votre Droit, votre droit : je me mocque de tout le droit moulé & écrit, apprenez que toutes ſortes de papiers ſe négocient aujourd'hui, j'ai agiotté cette promeſſe, ainſi j'ai pour moi l'uſage & la coûtume préſente.

ACCURSE.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi j'y mangerai ma charge & mes terres. Allez, allez, cette affaire ne m'embarraſſe guéres. Venons à la vôtre, Monſieur le Flibuſtier.

ACCURSE.

Voyons s'il aura plus de raiſon avec lui.

LISETTE.

Où avez-vous trouvé que votre jocriſſe de fils puiſſe ſe marier à une autre, après avoir donné ſa foi à une très-honnête fille, qui a la protection d'une Préſidente du Parlement de Bordeaux & d'un Lieutenant Général du Préſidial d'Abbeville ?

ALMEDOR.

Je ſuis bien ſûr que le Vicomte n'a pas fait de promeſſe de mariage.

LISETTE.

Parce qu'il ne ſçait pas écrire, n'eſt-ce pas ? Mais n'a-t-il pas mille fois, avec des ſermens entrelardés de cinquante tatigué, & autant de palſangué très-patéthiques, promis & juré devant témoins à Liſette, de n'épouſer jamais qu'elle ?

ALMEDOR.

Qui eſt cette Liſette ?

LISETTE.

Liſette ? Qui ſervoit ma future, la fille du beau-pere que voilà.

ALMEDOR.

Bon, on ne ſçait plus où elle eſt, la bonne libertine.

LISETTE.

Parlez-en mieux, s'il vous plaît, c'eſt une très-honnête fille, & ſi elle ne l'étoit pas, elle ne ſeroit pas eſtimée autant qu'elle l'eſt de Madame la Préſidente de Cadillac.

ALMEDOR.

La Préſidente de Cadillac?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

ALMEDOR.

De Bordeaux?

LISETTE.

De Bordeaux, alliée à la moitié du Parlement de Paris, & qui protégera puiſſamment Liſette.

ACCURSE.

Il vous dit vrai, Madame la Préſidente eſt ſa Maraine.

ALMEDOR.

Sa Maraine?

LISETTE.

Oui, ſa Maraine; cela vous étonne? Elle la nomma avec un Gentilhomme de ſes amis, qui n'étoit pas riche, & qui alla bruſquer ſa Fortune aux Indes, dont il n'eſt jamais revenu.

ALMEDOR.

Sçavez-vous comment s'appelloit ce Gentilhomme?

LISETTE.

Et qu'importe? Madame la Préſidente a aſſez de credit pour que Liſette ſe puiſſe paſſer de ſon Parain.

ALMEDOR.

Je le crois; mais comment s'appelloit-il pour cauſe?

LISETTE.

Il n'y a pas un quart d'heure que j'ai vû ſon Extrait-Baptiſtaire; à quoi cela nous ſert-il? il s'appelloit Geronte.

ALMEDOR.

A quoi cela me ſert! cette Liſette eſt ma filleule.

LISETTE.

Votre filleule? Et vous vous appellez Almédor.

ALMEDOR.

J'avois mes raiſons en ce temps-là pour me faire appeller Geronte.

ACCURSE.

Voilà ce que je n'avois jamais ſçû.

LISETTE.

Quoi, Liſette ſeroit aſſez heureuſe pour être votre filleule, & vous la reconnoîtriez pour telle?

ALMEDOR.

Oui, aſſurement, Monſieur; mais que ſera-t-elle devenue? je la recouvre & je la perds en même temps, où la retrouverai-je?

LISETTE.

Pas loin d'ici, je ſçais où elle eſt.

ALMEDOR.

Eh! Monſieur, apprenez-le moi de grace.

LISETTE.

J'irai moi-même tout-à-l'heure vous la chercher, & elle ne ſçauroit venir ſans moi; mais je penſe à une choſe; cette avanture pourroit bien nous mettre tous trois d'accord.

ACCURSE.

Comment ?

LISETTE.

Premierement, je ſuppoſe qu'on me céde Angélique, cela va ſans dire.

ACCURSE.

Je n'en conviens pas, vous n'êtes pas mon fait.

LISETTE (*à Almédor.*)

Or je penſe, Monſieur, que puiſque vous connoiſſez la famille de Liſette, que vous ſçavez qu'elle eſt honnête & ſans reproche : Liſette étant votre filleule, & autant aimée de vous que je vois qu'elle l'eſt, vous pourriez bien en un beſoin, & faute d'autre en faire votre belle-fille.

ACCURSE.

Je ne m'y oppoſe pas.

ALMEDOR.

J'ai déjà ſongé à l'établiſſement de Liſette, faites la ſeulement venir; allez, Monſieur, de grace, & ne vous amuſez nulle part.

LISETTE.

Je ſerai ici en huit minuttes, & je renonce à tous les droits que j'ai ſur Angélique, ſi j'y manque d'une ſeconde; ſerez-vous content ? vérifiez-le à ma montre, je vous la laiſſe exprès.

SCENE XIII.

ALMEDOR, ACCURSE.

ALMEDOR.

HO! ho! c'eſt la montre que j'ai donnée ce matin à Liſette. Que veut dire ceci? N'avez-vous pas remarqué que ce jeune homme & Liſette ont quelques traits l'un de l'autre.

ACCURSE.

J'y faiſois réflexion, comme vous; mais je penſe à votre nom de Géronte, dont je n'avois jamai ouï parler: je n'avois garde de ſçavoir que vous fuſſiez connu de Madame la Préſidente de Cadillac.

ALMEDOR.

Et moi je ne ſçavois pas qu'elle fut à Paris, c'eſt la meilleure de mes amies; vous ne pouvez comprendre la joye que j'ai que Liſette ſoit cette même enfant que nous nommâmes enſemble. J'ai des vûes pour Clitandre & pour Liſette.

SCENE

SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE, ALMEDOR, ACCURSE.

ANGELIQUE.

VOus voulez bien, Monſieur, que j'aye l'honneur de vous préſenter Liſette moi-même, & qu'après la fortune qui vient de lui arriver, je ne la regarde plus comme ma ſuivante, mais comme mon amie.

ALMEDOR.

Viens, ma chere Louiſon, que je t'embraſſe; nous irons tout-à-l'heure enſemble chez Madame de Cadillac. Qu'eſt devenu ce jeune Monſieur à qui j'ai l'obligation de t'être allé avertir, & qui m'a laiſſé ta montre?

LISETTE.

Permettez, Monſieur, que je commence par me jetter à vos genoux: je ſerois indigne de la fortune où je ſuis parvenue: ſi je vous laiſſois plus long-temps dans l'erreur. Ce jeune homme n'eſt autre que moi-même.

ACCURSE.

Nous nous en étions quaſi doutés.

SCENE XV.

CLITANDRE, ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, LISETTE.

ALMEDOR.

VOus a-t-on dit, Monſieur, à quel point je commence d'être heureux ? voilà la fille dont j'étois en peine, & l'épouſe que je vous deſtine.

ANGELIQUE.

On veut que tu ſois ma rivale.

LISETTE.

Oh ! que je ne ſuis pas ſi ſotte de perdre mon temps à vous arracher du cœur de Clitandre, vous y êtes trop attachée.

SCENE DERNIERE.

LE VICOMTE, THIBAUT, Me. THIBAUT, ALMEDOR, ACCURSE, ANGELIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

LE VICOMTE.

AH ! palaſangué, vous ne me retiendrez pas, je veux parler, moi.

Il tombe

CLITANDRE *le relevant.*

Ah ! Monſieur, n'êtes-vous point bleſſé ?

ALMEDOR.

Qu'il eſt généreux !

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires. Eſt-ce que je ne ſçai pas bien me tenir ſur mes jambes ? jarni.

ACCURSE.

Il eſt ſot, yvrogne, brutal, & a toutes ſortes de vices.

ALMEDOR.

Que je ſuis malheureux !

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouſer votre Angélique, j'aime mieux le petit doigt de Liſette, que toute ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah ! c'eſt trop de ruſticité, maraut, vous me pouſſez à bout. (*à Accurſe.*) Monſieur, je vous demande pardon, je vous ferai toutes ſortes de ſatisfactions. (*à Clitandre.*) Et vous, Monſieur, vous ſerez auſſi content de moi à votre tour ; mais auparavant, permettez que je me ſatisfaſſe ici moi-même en préſence de tout le monde. Hola, Thibaut.

THIBAUT.

Monſieur.

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout-à-l'heure cet homme de Breſt, qui doit partir dès ce ſoir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi ſi vîte, cet homme de Breſt?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmene avec lui ce malheureux, & qu'il le laiſſe aux Indes.

Me. THIBAUT (*bas.*)

Notre fils aux Indes.

ACCURSE.

Ah! mon ami, cela eſt par trop rude.

LE VICOMTE.

Eſt-ce bian loin de notre Ferme?

ALMEDOR.

Allez-donc vîte le chercher: il ſera ſot tant qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT (*bas.*)

Mon cher Colas en l'autre monde?

ACCURSE.

Ceci eſt violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus: auſſi bien, je ne me ſuis jamais ſenti pour lui aucune tendreſſe, & je ne puis me perſuader qu'il ſoit mon fils. (*à Thibaut.*) Vous êtes encore-là, maraut?

THIBAUT.

Monſieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains; allons, ſuivez-moi, miſérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde? Jarnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) parlez lui donc, où je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me ſuivez pas, je vais vous faire enlever.

THIBAUT.

Oh ! je ſuis perdu !

LE VICOMTE.

Oh ! tatigué, je n'y veux pas aller, moi, en l'autre monde, envoyez-y votre fils, ſi vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ? mon fils !

LE VICOMTE.

Je veux dire, moi, que je ſuis fils de mon pere, moi, & que je n'irai pas à l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah ! vous réſiſtez, c'eſt trop de patience ; holà, mes gens, Lindoſtant, Viſapour, Bengala, liez & garottez-moi ce malheureux ?

THIBAUT ET SA FEMME (*à genoux.*)

Monſieur, nous vous crions merci, ce ſot-là eſt notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils ! Eh ! miſérables, qu'avez-vous fait du mien ?

Me. THIBAUT.

Le voilà, Monſieur.

CLITANDRE.

Qu'entends-je ?

ALMEDOR (*en courant l'embraſſer.*)

Ah ! mon fils !

LISETTE (*faiſant un ſot de joie.*)

Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Ciel !

ACCURSE.

Eſt-il poſſible !

ALMEDOR.

Ah ! mon fils, la force du ſang ne s'eſt jamais démentie en moi... Miſérables....

CLITANDRE.

Trouvez bon, Monſieur, que la premiere grace que je vous demande en qualité de votre fils, ſoit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre générosité.

CLITANDRE (*à Accurſe.*)

Puiſque j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, & le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monſieur, avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour ſon fils ſuppoſé ?

ACCURSE.

Monſieur, ce n'eſt plus bonté ni compliſance, & je ne ſçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne ſommes donc plus Vicomte, mordienne, je ne me ſoucierois de l'être, que pour faire Mademoiſelle Liſette Vicomteſſe.

ALMEDOR.

Eh ! bien, je vous marie enſemble, & lui donne la Ferme pour ſa dot.

LISETTE.

Grand merci, mon parain ; viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Fin du dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

CHacun des mains de la Nature
Prend un caractére en naiſſant ;
Le grand eſt fait pour être grand,
Il en porte une marque ſûre ;
C'eſt en vain qu'une place obſcure
Nous cache l'éclat de ſon rang :
Son cœur ſans ceſſe nous aſſure
De la nobleſſe de ſon Sang.

On danſe.

VAUDEVILLE.

PEut-on par l'éducation
Cacher une naiſſance obſcure,
En dérober juſqu'au ſoupçon ?
Non, non.
Malgré tous nos ſoins, la Nature
Se démaſque par quelque trait ;
On ſent toujours ce que l'on eſt.

Lorſque, Silvie, l'importune raiſon,
Nous ordonne d'être ſévére,
Son conſeil eſt-il de ſaiſon ?
Non, non.
Contre un tendre amant qui ſçait plaire
Tôt ou tard la vertu ſe taît,
On ſent toujours ce que l'on eſt.

Par la fierté le gros Damon,
Prétend nous cacher ſa naiſſance,
Eſt-elle noble ? A-t'il raiſon ?
Non, non.
Car c'eſt à l'air de ſuffiſance,
Qu'un homme de rien ſe connoît ;
On ſent toujours ce que l'on eſt.

Certain petit Maître Barbon,
Par le ſecours de la parure,
Se fait-il aimer d'un tendron ?
Non, non.
Il déguiſe envain ſa figure ;
Près d'une Iris qui s'y connoît,
Un vieux ſent toujours ce qu'il eſt.

Croyez-vous, Enfans d'Apollon,
Fournir une heureuſe carriére,
Sur la foi d'un illuſtre nom ?
Non, non.
C'eſt du jugement du Parterre,
Et de ſon équitable Arrêt,
Qu'un Auteur apprend ce qu'il eſt.

FIN.

LES QUIPROQUO,

COMEDIE

EN UN ACTE,

EN PROSE.

Par M. BRUEYS.

AVERTISSEMENT
Sur les Quiproquo, & ſur les Embarras du derriere du Théatre.

LE Lecteur ne trouvera pas avec raiſon les deux Piéces ſuivantes du ton de celles qui les précédent. Le fond du comique de celles-ci eſt bien moins noble, & les expreſſions bien plus dans le genre de farce ; auſſi ne les donne-t-on que ſur ce pied là ; & vraiſemblablement Monſieur de Brueys n'avoit pas eu d'autre intention en les faiſant. Il avoit imaginé les Quiproquo ſur une avanture à peu près pareille, arrivée dans ſa Province ; & les embarras du derriere du Théatre ne ſont qu'une idée de Piéce, ou un nombre de ſcénes détachées qu'il a raſſemblées ſous un même titre, & dont il avoit eu deſſein de faire quelque choſe de mieux. L'imperfection de ce dernier ouvrage a fait douter s'il devoit être inféré dans ce Recueil ; mais ce qui a déterminé à l'y admettre, eſt la notte qu'en donne Mr. Palaprat dans un de ſes diſcours préliminaires, en parlant des ouvrages de ſon ami qui étoient venus à ſa connoiſſance, mais dont il croyoit les manuſcrits perdus. Bien des gens rigides ſur l'exactitude des recueils ou compila-

tions, auroient pû prendre de-là une autre idée de cette Piéce, & accuſer le Libraire d'avarice ou de négligence de l'avoir omiſe ici : c'eſt ce qui a déterminé à la joindre aux autres Piéces de Mr. Brueys, & à avertir auparavant le Lecteur de la raiſon qui y a engagé. Par ce moyen, ceux qui ne veulent que du bon, ſe diſpenſeront, s'ils le jugent à propos, de lire cette Piéce ; & ceux qui ſont curieux de voir tout ce qu'a fait un Auteur, ne ſeront peut-être pas fâchés de l'y trouver. En tout cas on n'accuſera pas le compilateur de partialité, ou d'une conſidération outrée & aſſez ordinaire pour un Auteur, dont on met au jour les ouvrages ; puiſque l'on n'a cherché qu'à ſatisfaire tout le monde, en donnant ces deux Piéces. D'ailleurs, les embarras du derriere du Théatre qui, à la rigueur, eſt le ſeul ouvrage qu'on eût pû retrancher de ce Volume, ne fait pas une augmentation aſſez conſidérable ſur le total de l'édition des œuvres de Mr. de Brueys, pour cauſer aux acheteurs le moindre renchériſſement.

ACTEURS.

LA PRESIDENTE de Balivaux.

NERINNE, Suivante de la Préſidente.

DU MANOIR, Pere de Marianne, & maître du cabaret du Grand-Turc.

MARIANNE, Fille de Du Manoir.

ERASTE, Amant de Marianne.

LE BARON DE LA JOBLINIERE, Gentilhomme de Beauce.

URBINE, Servante du cabaret.

LA VIGNE, Valet d'Eraſte.

JACQUO, Garçon de cabaret.

Des hommes en manteaux gris & en manteaux rouges.

Un Commiſſaire.

Des Commis de barriere.

La Scene eſt dans une Salle du cabaret du Grand-Turc dans un Fauxbourg d'Orleans.

LES QUIPROQUO, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRESIDENTE (*habillée en homme*) NERINNE.

LA PRESIDENTE.

JE crois, Nerinne que perſonne ne m'a reconnue.

NERINNE.

Eh! qui diantre reconnoîtroit ſous cet habit, à l'heure qu'il eſt, & au cabaret du Grand-Turc, Madame la Préſidente de Balivaux?

LA PRESIDENTE.

Le perfide! tu vois, Nerinne, à quoi me réduit ſon infidélité.

NERINNE.

Mais croyez-vous, Madame, qu'Eraſte ſonge à épouſer une des filles de Du Manoir, le maître de ce logis?

LA PRESIDENTE.

Sans doute, je le crois; ne ſçais-je pas que malgré les engagemens qu'il a pris avec moi, malgré tout ce que j'ai fait pour lui, le traître a l'inſolence d'aimer Marianne? ne ſçais-je pas encore qu'il eſt ici, & que l'on y fait des préparatifs de noces? en faut-il davantage pour me déterminer?

NERINNE.

Ah! je conviens qu'Eraſte eſt jeune, qu'il eſt aimable, & de plus homme de guerre; & j'avoue qu'il eſt bien douloureux pour une femme comme vous, de ſe voir préférer une jolie fille de dix-huit ans, & qui n'a que dix mille écus en mariage; mais ce qui doit vous raſſûrer, c'eſt que tout le monde dit que l'on donne cette Marianne à un Baron de Beauce tout des plus ridicules.

LA PRESIDENTE.

En un mot Eraſte eſt dans cette maiſon, il aime Marianne, je le ſçai; on parle de noces, & je ne veux pas m'expoſer à en avoir le démenti.

NERINNE.

Mais enfin, Madame, quel peut être votre deſſein? voulez-vous lui faire mettre l'épée à la main, que prétendez-vous?

LA PRESIDENTE.

Ce que je prétends, Nérinne? faire valoir la promeſſe de mariage qu'Eraſte m'a faite; je l'ai ſur moi, Nérinne, bien cachetée, & en bonne forme.

NERINNE.

Oh! vous avez raiſon; quand on en a, il les faut bien garder; car enfin n'en a pas qui veut des promeſſes: mais avec ce précieux papier, & ces quatre hommes que vous avez fait cacher dans le bois du jardin, que voulez-vous faire à votre cher Eraſte?

LA PRESIDENTE.

L'enlever.

NERINNE.

L'enlever ?

LA PRESIDENTE.

Oui, l'enlever.

NERINNE.

Une femme enlever un homme!

LA PRESIDENTE.

Pourquoi non ? les hommes n'enlévent-ils pas les femmes ? cela doit être égal.

NERINNE.

Mais, Madame, quand vous l'aurez enlevé ; que ferez-vous ?

LA PRESIDENTE.

Ce que je ferai ? belle demande ! il m'épouſera ; n'eſt-ce pas ainſi que nous en uſons, quand ils nous enlévent ?

NERINNE.

Oh ! Madame, cela n'eſt pas égal.

LA PRESIDENTE.

Egal ou non, je m'en mocque ; de tous mes amans Eraſte eſt le ſeul qui me reſte, il m'appartient, & je pretends l'avoir. Voudrois-tu que j'attendiſſe qu'il eût épouſé la fille de ce cabaretier, pour lui faire enſuite un procès & divertir tout le monde à l'audience ? non, non, la choſe eſt arrêtée, je l'enléverai, & pour n'être pas connue, & faire réuſſir moi-même mon projet, je me ſuis ainſi déguiſée ; mais j'entends quelqu'un : va dire à ces quatre hommes de monter doucement l'un après l'autre dans la chambre que j'ai retenue là-haut ; quand Eraſte paſſera ſeul dans cette ſalle, je pren-

drai ſi-bien mes meſures qu'il ne m'échappera pas ; je vais de mon côté examiner ce qui ſe paſſe dans ce logis.

NERINNE.

Quelle extravagante !

SCENE II.

MARIANNE, ERASTE, URBINE, LA VIGNE.

MARIANNE.

IL faut donc l'avouer, Eraſte ; oui, je ſerois au déſeſpoir d'être ſéparée de vous, & plutôt que d'être à ce Baron à qui mon pere me deſtine, je ne ſçai....

ERASTE.

Vous me charmez, adorable Marianne ; cependant on prépare tout pour vos noces.

MARIANNE.

Comptez que mon pere n'en ſera pas le maître, & je me mettrai plutôt dans un couvent pour toute ma vie, que de....

URBINE.

Bel expédient ! après cela Eraſte n'a qu'à ſe pendre, & nous ſerons tous hors d'embarras.

MARIANNE.

Me marier à ce Baron ! que deviendrois-je, Eraſte ?

URBINE.

Mais avec tous ces beaux ſentimens, & tout le

bel étalage d'amour que vous allez vous faire l'un à l'autre (ſuivant la louable coûtume des amans) ſi vous ne prenez vîte un parti, vous ſerez ce ſoir Madame la Baronne.

ERASTE.

Je vais encore parler à votre pere, peut-être le toucherai-je en ma faveur.

URBINE.

Projet inutile, je connois à merveille Mr. Du Manoir, il y a quinze ans que je le ſers; comptez qu'il eſt plus entêté qu'une vieille mule: il eſt prévenu, & s'eſt chauſſé la tête pour ce vilain Baron, & le diable ne l'en feroit pas revenir.

ERASTE.

Que ferons-nous donc, la Vigne?

MARIANNE.

Quel reméde à ce malheur, Urbine?

LA VIGNE.

A tout ceci je n'en vois qu'un; mais il eſt immanquable.

MARIANNE.

Quel eſt-il?

ERASTE.

Parle, mon cher la Vigne.

LA VIGNE.

Il faut, Monſieur, commencer par enlever Mademoiſelle, & puis nous verrons après les expédiens qu'il faudra prendre.

ERASTE.

C'eſt bien dit.

MARIANNE.

Moi, m'enlever, Eraſte....

ERASTE.

Belle Marianne, ſi ce moyen eſt le ſeul qui

nous reſte pour faire notre bonheur, pourquoi...

MARIANNE.

Non, Eraſte, non, je n'y puis conſentir.

LA VIGNE.

Eh bien, Monſieur, laiſſons Mademoiſelle devenir Baronne, puiſqu'elle le veut.

MARIANNE.

Epouſer le Baron, ou être enlevée, quelle ſituation, Urbine!

URBINE (*par réflexion.*)

Un enlévement! oui-dea, j'en conviens, cela eſt fort; mais après tout, Mademoiſelle, on prétend que votre mere a été enlevée; on m'a même fort aſſûrée que votre grande mere l'avoit été auſſi; ainſi vous êtes de race à n'être mariée que par enlévement.

MARIANNE.

Mais l'honneur, Urbine?

URBINE.

Eh bien! l'honneur n'eſt-il pas à couvert? votre mere n'a-t-elle pas conſenti à votre mariage? n'avez-vous pas une promeſſe de Monſieur? allez, allez, combien de filles ſont très bien femmes aujourd'hui, qui ſe ſont fait enlever ſans avoir pris autant de précaution!

MARIANNE.

Ah, Urbine! quel conſeil me donnes-tu?

ÉRASTE.

Belle Marianne, ſi vous m'aimez, ſongez qu'il s'agit de n'être jamais ſéparé de vous.

LA VIGNE.

Comptez, Mademoiſelle, que vous n'avez point d'autre parti à prendre.

URBINE.

J'y trouve cependant une difficulté.

MARIANNE.

Eh quelle eſt-elle ?

URBINE.

Monſieur votre pere qui ſe défie de vous, a fermé toutes les portes ; il a plus fait, il a défendu à tous ſes gens de vous laiſſer ſortir ; voilà le diable.

LA VIGNE.

Eh bien, forçons quelque paſſage.

URBINE.

Non, non, il faut éviter l'éclat ; on crieroit au ſecours ; il y a là-haut des Avocats, des Procureurs, & un Commiſſaire, qui plus eſt : Dieu ſçait comme la Juſtice ſe mettroit d'abord en jeu.

LA VIGNE (*après avoir rêvé.*)

Il me vient une bonne idée ; mais ce lieu n'eſt pas propre à vous le communiquer ; écoute, Urbine ſi j'ai tort. (*il lui parle à l'oreille.*)

URBINE.

Fort-bien ; mais j'entends quelqu'un, c'eſt votre pere. Mademoiſelle, allez dans ma chambre, je vais vous y trouver, & je vous dirai de quoi il eſt queſtion ; mais ſur-tout point de ſi, de mais, ni de car ; je n'aime pas qu'on me dérange dans mes projets : vous, Eraſte, courez avertir vos gens, & que le carroſſe ſoit au plutôt à la porte du jardin ; toi va vite où tu ſçais..... eh ! là tu m'entends, & reviens nous trouver promptement.

LA VIGNE.

J'y cours.

MARIANNE (*à Eraſte.*)

Allons donc ; voyez, Eraſte, ce que je fais pour vous.

ERASTE.

Plus vous faites pour moi, & plus vous augmentez mon amour & ma reconnoiſſance. Adieu, belle Marianne ; je vous quitte ; mais ce même amour vous eſt un ſûr garant.....

URBINE.

Eh ! morbleu partez : vous nous direz tout cela ce ſoir.

ERASTE (*à Urbine.*)

Je m'en rapporte à toi ; prends bien garde au moins.....

URBINE (*le Chaſſant.*)

Eh oui, oui, allez & ne vous embarraſſez de rien. (*à Marianne*) Vous, paſſez par ici pour ne point rencontrer Monſieur Du Manoir, & ſon Baron de Beauce. Je les entends, fuyez.... Enfin les voila partis.

SCENE III.

DU MANOIR, LE BARON, URBINE.

DU MANOIR (*à Urbine.*)

URbine, ayez ſoin que tout le monde ſoit content ; prenez bien garde que ma fille ne ſorte, & que l'on nous laiſſe ſeuls ici ; nous avons quelque choſe à dire, Monſieur le Baron & moi.

URBINE.

C'eſt aſſez, Monſieur, ſoyez tranquille, tout ira bien.

SCENE IV.

LE BARON, DU MANOIR.

LE BARON.

OH ! çà, beau-pere, parlons un peu d'affaires; Quel avantage ferez-vous, s'il vous plaît, au premier enfant mâle que j'aurai de Marianne ?

DU MANOIR.

Parbleu, Monſieur, je vous ai tout dit, je n'ai qu'un mot, & deux filles toutes prêtes à marier; je vous donne la plus jolie, je ne vois pas que vous ayez rien à me demander de plus, & je joins à cela une dot de trente bonnes mille livres: ce ſera votre affaire de partager cela entre vos mâles & vos femelles.

LE BARON.

Mais cet argent eſt-il bien compté ? car je ne prétens pas me méſallier à crédit.

DU MANOIR.

Oh! parbleu, Monſieur, informez-vous de moi: j'ai pignon ſur rue, & votre argent eſt tout prêt.

LE BARON.

Fort bien, tandis que votre fille ſe diſpoſe à devenir ce ſoir Madame la Baronne, & à ſe trouver une des premieres Dames de la Beauce; réglons un peu le Contrat.

DU MANOIR.

Oui-dea, Monſieur, réglons, réglons, c'eſt bien aviſé.

LE BARON.

Quelle qualité, Beau-pere, vous donnerons-nous, qui ſonne un peu haut?

DU MANOIR.

Eh! mais cela va ſans dire; nous mettrons au Contrat, Marianne, fille de Monſieur du Manoir, Maître du Grand-Turc: eſt-ce que cela ne ſonne pas aſſez?

LE BARON.

Oui; mais ſi nous ôtions du Manoir & Maître, & que nous miſſions ſeulement: Marianne, fille du Grand Turc? hen, qu'en dites-vous?

DU MANOIR.

Oh! bien, mettez, mettez comme il vous plaira; pourvû que ma fille ſoit Baronne, il ne m'importe.

LE BARON.

C'eſt afin que les enfans que nous aurons ſoient plus ſûrement Gentilshommes & Demoiſelles; car je vous reponds d'une nombreuſe lignée.

DU MANOIR.

A la bonne heure, vous êtes le Maître, c'eſt votre affaire.

LE BARON.

Je ne ſçai; mais j'ai ſongé encore à une choſe, à propos de notre Contrat.

DU MANOIR.

Eh! à quoi, Monſieur le Baron?

LE BARON.

Votre fille a été cajolée de beaucoup de gens; & à parler franchement, Beau-pere, elle n'a pas eu chez vous de trop bons exemples.

DU MANOIR.

Oh! parbleu j'y ai mis bon ordre; elle n'a pas affaire à un ſot, au moins; & tout Maître de ca-

baret

baret que je ſuis, je ſçais mon pain manger. Ah! oui, ma foi, c'eſt bien à moi qu'on en revend, n'ai-je pas ſervi dans la Milice?

LE BARON.

Cela eſt vrai; mais on dit que Marianne eſt un peu coëffée d'un certain Eraſte.

DU MANOIR.

Ah! c'eſt une médiſance; je les ai trouvés quelquefois, il eſt vrai, tête-à-tête dans le bois de mon jardin; mais je lui ai bien défendu de le voir, & Eraſte eſt un honnête-homme, un Officier qui ſert bien le Roi, & que j'ai connu dans ma derniere campagne.

LE BARON.

Tant qu'il vous plaira; mais pour ne rien riſquer, & pour que mon honneur ſoit à couvert, quand elle ſera ma femme, j'ai ſongé à une précaution, dont aucun mari ne s'eſt encore aviſé, je crois.

DU MANOIR.

Et quelle précaution?

LE BARON.

C'eſt de faire mettre dans le Contrat un article tout exprès, par lequel il ſera dit, que quoique nous ſoyons mariés enſemble, nous demeurerons cependant ſéparés d'honneur.

DU MANOIR.

Séparés d'honneur?

LE BARON.

Oui, comme on eſt ſéparé de biens: avec cette clauſe, elle aura ſon honneur à elle. & j'aurai le mien à moi; ainſi chacun fera de ſon honneur comme il l'entendra: hen, cela eſt-il bien imaginé?

DU MANOIR.

Jarnibleu, Monſieur le Baron, que vous êtes

un ruſé compere ! morbleu, ſi je m'étois aviſé de cette clauſe-là quand je me mariai... mais baſte.

LE BARON.

Ah ! çà, puiſque nous ſommes convenus de nos faits, il ne reſte plus qu'a faire dreſſer le Contrat ; & c'eſt ce que je veux faire. Adieu, Beaupere, ſongez que la dot ſoit prête, au moins.

DU MANOIR.

Allez, allez, mon gendre, vous ſerez content.

SCENE V.

DU MANOIR *ſeul.*

MA foi, vive les Barons pour avoir de l'eſprit, il en faut convenir. Quelle fortune pour ma fille, d'épouſer un Baron ! & un Baron de Beauce ! Ma foi, je l'emporte ſur mes Confréres, ils en créveront tous de dépit pour le coup. Mais il faut parler à Marianne, pour la diſpoſer à bien recevoir Mr. le Baron, & ne pas manquer ſa fortune ; car il eſt bien vrai qu'elle eſt un peu coëffée de ce Monſieur Eraſte. Hola, ho ! Urbine, Urbine : cette coquine-là, ſous prétexte qu'il y a long-temps qu'elle me ſert, me fait toujours crier une heure, Urbine.... Urbine....

SCENE VI.

DU MANOIR, URBINE.

URBINE *ſur le même ton.*

MOnſieur, Monſieur.

DU MANOIR.

Veux-tu donc me faire égoſiller ? Que ne réponds-tu, quand on t'appelle ?

URBINE.

Mais, Monſieur, vous criez ſi fort, que l'on ne vous entend point : que vous plaît-il ?

DU MANOIR.

Fais-moi venir Marianne tout-à-l'heure, j'ai à lui parler.

URBINE.

J'y vais, Monſieur ; (*à part.*) peſte ſoit du contre-temps.

DU MANOIR.

Que marmottes-tu là entre tes dents ? va vîte la chercher.

URBINE (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Monſieur, elle n'a pas le temps préſentement.

DU MANOIR.

Qu'elle le prenne, & qu'elle vienne vîte, car il faut abſolument que je la voye.

URBINE (*à part.*)

Diantre, ſoit de l'homme, (*haut.*) Monſieur, elle eſt enfermée dans ſa chambre.

DU MANOIR.

Je vais donc la trouver.

URBINE.

Attendez, attendez, Monſieur; (*à part,*) quel chien d'embarras!

DU MANOIR.

Par quelle raiſon attendrois-je? j'y vais, te dis-je. (*Il veut ſortir.*)

URBINE.

Doucement, Monſieur, (*à part.*) j'enrage. (*elle le ramene.*) Monſieur, vous ne ſçauriez la voir préſentement.

DU MANOIR.

Et pourquoi donc?

URBINE *en riant.*

Vous ne vous en doutez pas?

DU MANOIR.

Non, ma foi.

URBINE *en riant.*

Oh! ſi-fait, ſi-fait.

DU MANOIR.

Eh! non-fait, non-fait, de par tous les diables: Mademoiſelle Urbine, je vous chaſſerai d'ici, ou vous me direz tout-à-l'heure....

SCENE VII.

DU MANOIR, URBINE, JACQUO.

JACQUO *à du Manoir.*

AH! Monſieur, venez vîte, il y a dans le jardin trois carroſſées de beaux Monſieurs & de belles Demoiſelles de qualité, qui demandent à

vous parler, parce qu'ils disent, comme çà, qu'ils veulent souper ici, & que vous leur fassiez grand'chére. Jarnigoi qu'ils ont l'air cossu!

URBINE.

Allez promptement, Monsieur, & ne manquez pas une si belle occasion.

DU MANOIR.

J'y vais; toi, songe à avertir ma fille de se trouver dans ma chambre, où je me rendrai dans un instant; mais qu'elle n'y manque pas. (*à Jacquo.*) Toi, viens avec moi pour recevoir mes ordres.

(*Ils sortent.*)

URBINE.

Ah! je respire; je ne me suis jamais trouvée dans un pareil embarras: allons trouver Marianne, & tâchons de lui faire éviter la rencontre de son pere; mais je l'apperçois. Ah! qu'elle a bon air sous ce déguisement!

SCENE VIII.

URBINE, MARIANNE (*habillée en homme.*)

MARIANNE.

J'Ai entendu sortir mon pere, & je suis venu promptement te retrouver dans la crainte qu'il ne vînt me surprendre dans ma chambre.

URBINE.

Oh! ma foi, pour le coup, je le donne au plus fin à vous reconnoître; que les habits d'Eraste vous font bien! oui, vous pouvez passer par-tout à présent sans rien craindre.

MARIANNE.

Non, Urbine, ce deguiſement ne calme point mes craintes, & il faut que l'antipathie que j'ai pour le Baron, & l'amour que je reſſens pour Eraſte ſoient bien forts, pour m'engager a faire une démarche auſſi hardie.

URBINE.

Ma foi, Mademoiſelle, c'eſt bien-là le moment d'avoir des ſcrupules, quand il s'agit de prendre un mari qui vous convienne; point de réflexion, s'il vous plaît, ou je vous abandonne.

MARIANNE.

Eh bien! Urbine, c'en eſt fait, je ferai tout ce que tu me diras; mais ſois ſûre que je me punirai de mon imprudence par une retraite éternelle, ſi ce projet ne réuſſit pas au gré de mon honneur & de mes ſouhaits.

URBINE.

A la bonne heure; mais ne perdons point de temps, Eraſte doit être de retour, il m'a dit qu'il ſeroit avec ſes gens à la petite porte du jardin; il vous attend, ſans doute, allez le trouver.

MARIANNE.

Je tremble, &.....

URBINE.

Oh! point de ces craintes-là, je vous prie, & ſongez ſeulement que vous paſſez devant la porte de la chambre de votre pere, & qu'il pourroit bien y être; vous n'avez pas beſoin de moi, & je ne pourrois que vous faire reconnoître: partez-donc promptement, je reſterai ici pour ne donner aucun ſoupçon; & pour le plus ſûr, je vais éteindre les lumiéres.

SCENE IX.

DU MANOIR, MARIANNE, URBINE.

Pendant cette Scéne, le Jeu muet d'impatience & d'agitation de Marianne, fait croire à du Manoir ce qu'Urbine lui veut perſuader.

MARIANNE *à Urbine.*

AH, Ciel! Urbine, voici mon pere, il a fermé la porte, que vais-je devenir.

DU MANOIR, *un flambeau à la main ſans voir perſonne.*

J'ai entendu du bruit ſur l'eſcalier, voyons ce que c'eſt; mais qui diable a éteint la lumiére?

URBINE, *tandis que du Manoir va rallumer les lumiéres, dit à Marianne:*

Tout eſt perdu, Mademoiſelle, vous ne pouvez ſortir; mais ne vous déconcertez point, votre habit m'inſpire une ruſe, tenez-vous là, & ſecondez-moi bien, marchez en colere, faites le méchant.

DU MANOIR *appercevant Urbine.*

Qu'eſt-ce donc, Urbine ſeule & ſans lumiére! Oh, oh, avec un Officier! comment coquine?

URBINE.

Paix, ne parlez pas ſi haut, Monſieur, ou vous êtes perdu.

DU MANOIR *bas en tremblant.*

Comment, carogne, je veux parler haut, moi,

URBINE.

Paix, vous dis-je; ſi l'on vous entend, vous êtes mort, (*bas à Marianne.*) Enfoncez votre chapeau ſur vos yeux....

DU MANOIR.

Je ſuis mort!..

URBINE.

Oui, mort; voyez vous ce jeune Officier;

DU MANOIR.

Eh! bien, oui.

URBINE *bas à Marianne.*

Allons, de l'emportement, jurez, peſtez, *haut à du Manoir.* Je tâche de l'appaiſer. *à Marianne.* Fort bien.

MARIANNE.

Fort mal.

DU MANOIR *en tremblant.*

En effet, il paroît fâché.

MARIANNE *bas.*

Cruel amour! à quoi m'expoſes-tu?

DU MANOIR *à Urbine.*

Je veux ſçavoir ce que c'eſt.

URBINE.

La peſte, donnez-vous-en bien de garde, ne l'approchez pas, je l'ai entendu par hazard, il tenoit conſeil avec cinq ou ſix de ſes amis pour vous tuer.

DU MANOIR.

Pour me tuer, moi? Et pourquoi?

URBINNE.

Vous ſouvient-il de cet Abbé qui vint ici l'autre jour avec un Mouſquetaire, un Officier de dragons, & trois femmes?

DU MANOIR.

Oui. Eh, bien!

URBINE.

URBINE.

C'eſt ce même Officier de Dragons ; ne ſoufflez pas, vous dis-je ; il vient de dire, que votre vin les a penſé tous faire créver.

DU MANOIR.

Eh ! mais ; ſi l'on s'enyvre chez moi, eſt-ce ma faute.

MARIANNE *ſe promenant à grand pas, à Urbine.*

A quoi bon cette hiſtoire, Urbine ? *à part.* Que je ſuis malheureuſe !

URBINE *à Marianne.*

Bon. Ah ! Monſieur, ſauvez vous. S'il vous reconnoît, ſi il appelle ſes amis, c'eſt fait de vous.

DU MANOIR *effrayé.*

En effet, j'ai entendu des manteaux rouges ſur l'eſcalier.

URBINE *à part.*

Bon, c'eſt Eraſte & ſes gens. *haut.* Ne vous l'ai-je pas dit ? Je l'ai très-fort aſſuré que vous n'étiez pas ici, & je vais le lui dire encore.

DU MANOIR.

Mais, pourquoi les lumiéres étoient-elles éteintes ?

URBINE.

Pourquoi ?... parce que j'avois peur qu'il ne vous reconnût ; ôtez-vous d'ici. *à Marianne.* Je vous jure, Monſieur, que Monſieur du Manoir eſt ſorti. *bas.* Faites donc du bruit. *à du Manoir.* Retirez-vous. *à Marianne.* Il eſt parti hier pour la campagne. *bas.* Allons-donc, mettez l'épée à la main. *à du Manoir.* Fuyez, vous dis-je.

DU MANOIR *bas à Urbine.*

Je vais chercher mon gendre le Baron ; c'eſt un

brave homme, & avec lui je ne craindrai rien.

URBINE.

Gardez-vous-en bien; vous ne connoiſſez pas ce drôle-là ; il battroit toute la Beauce ; retirez-vous ſeulement, laiſſez la porte ouverte, & je le ferai ſortir ; répoſez-vous ſur moi. Ah ! Ciel ! le voilà qui met l'épée à la main ; ſauvez-vous vîte, ou vous êtes mort... Enfin, le voilà parti, la porte eſt ouverte, & nous ſommes libres.

SCENE X.

MARIANNE, URBINE.

MARIANNE.

A La fin je reſpire.

URBINE.

Sortez vîte, que ceci n'arrive plus ; Eraſte eſt là, ſans doute, qui vous attend. Ce ſont apparemment les manteaux rouges que votre pere a entendu ; je vous quitte, Adieu.

SCENE XI.

MARIANNE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE *à des hommes en manteaux gris.*

C'Eſt Eraſte qui paſſe, il eſt ſeul, je le reconnois à ſes habits; ſaiſiſſez-vous de lui, vous autres, & conduiſez-le dans la chambre haute de ma maiſon, qui donne ſur le jardin de ce logis; je vous ſuivrai de près. *ſeule.* Enfin, traître, je te tiens, tu ne m'échapperas plus, & je vais voir de quel front tu ſoutiendras la trahiſon que tu m'as faite.

SCENE XII.

ERASTE, LA VIGNE, *ſuivi d'hommes en manteaux rouges.*

ERASTE.

BOn, voilà Marianne, qui va, ſans doute, où je lui ai dit de ſe rendre; ſuivez-la ſans bruit, & menez-la où je vous ai dit.

LA VIGNE.

Oui, paſſez devant; mon maître & moi nous ferons l'arriére-garde, & nous empêcherons que perſonne ne nous ſuive.

SCENE XIII.

URBINE, DU MANOIR *qui ſurvient.*

MArianne doit être déja loin ; ainſi pour que l'on ne me ſoupçonne de rien, il eſt temps que je donne l'allarme au quartier. Au ſecours, au ſecours, Monſieur du Manoir, Nannon, Jacquo, Angélique, au ſecours, au ſecours, au ſecours.

SCENE XIV.

DU MANOIR, URBINE.

DU MANOIR.

QU'y a-t-il donc ? à qui diable en as-tu, de crier comme fais ?

URBINE.

Ah ! Monſieur !

DU MANOIR.

Quoi ?

URBINE.

Ah ! Monſieur !

DU MANOIR.

Eh ! bien ?

URBINE.

Marianne....

DU MANOIR.

Eh! bien, Marianne....

URBINE.

J'allois la chercher pour vous l'amener, comme vous me l'avez ordonné; j'ai d'abord entendu de ce côté-là un cri; mais un cri.....& puis tout d'un coup, je n'ai plus rien entendu.

DU MANOIR.

Que veut dire cela?

URBINE.

Cela veut dire, Monſieur, que peut-être cet Officier de Dragons, ces manteaux rouges..... Ah! la pauvre Marianne!

DU MANOIR.

Quoi, ma fille ſeroit enlevée?

URBINE.

Monſieur, ces gens-là ſont bien vindicatifs.

DU MANOIR.

Ah! coquine, tu as facilité ſon enlévement.

URBINE.

Moi, Monſieur? Eh! ſi cela étoit, ne me ſerois-je pas ſauvée avec elle?

DU MANOIR.

En effet; mais de quel côté ſont-ils allés? Par où ont-ils paſſé?

URBINE.

Ils ont paſſé, à ce que je crois... ils ont paſſé par la porte que vous aviez laiſſé ouverte.

DU MANOIR.

Allons vîte avertir le Commiſſaire, il ſoupe

heureuſement là-haut. Au voleur, Monſieur le Commiſſaire, au voleur, au voleur.

URBINE.

Courage, il ne me ſoupçonne de rien : pendant qu'il va ſe plaindre au Commiſſaire, allons voir ſi nos amans ſont en ſûreté. Ah Ciel ! je vois Eraſte ; comment oſe-t-il reparoître ici ? *à Eraſte.* Qui diantre vous amene en ce logis ?

SCENE XV.

URBINE, ERASTE, LA VIGNE, & les Commis de la Barriere.

ERASTE.

IL a fallu céder à la force, ma chere Urbine.

URBINE.

Et que viennent faire ici les Commis de la barriere ? que vous eſt-il arrivé ?

LA VIGNE.

Malencontre. Ils nous traitent comme des Contrebandiers, cela n'eſt-il pas bien injuſte ?

ERASTE *d'un air abattu.*

Marianne me deſeſpére, Urbine ; certainement elle ne m'aime pas, & je ne comprends rien à ſon procédé.

URBINE.

Expliquez-vous, Monſieur.

ERASTE.

Oui, Marianne a perdu l'eſprit, ou la cruelle

s'eſt repentie du parti qu'elle avoit pris. O ciel ! que je ſuis malheureux ! ma chere Urbine, il n'eſt plus temps de rien déguiſer, &....

URBINE.

Mais encore, que veut dire tout ceci ?

LA VIGNE.

C'eſt ce que je vais te dire ; tu le comprendras, ſi tu peux. A peine les gens que Monſieur avoit amenés ont voulu la faire monter en carroſſe, qu'elle s'eſt miſe à crier comme tous les diables. La canaille s'eſt amaſſée, les broches, les bâtons, les hallebardes ont paru dans un clin d'œil. Nous avons ſoûtenu le choc, mon maître & moi, avec une intrépidité merveilleuſe. Fouette cocher, diſions-nous ſans ceſſe : le cocher de fouetter, & elle de crier, enfin ayant perdu le carroſſe de vûe, & ne pouvant plus tenir tête à la multitude qui nous accabloit nous avons été arrêtés à la barriere par ces Meſſieurs, qui nous ramenent ici fort civilement, comme tu le vois.

URBINE.

Peſte ſoit de la folle avec ſes cris ; c'étoit bien là le temps.

ERASTE.

Ah ! ma chere Urbine, Marianne auroit eu plus de réſolution, ſi elle avoit eu plus d'amour.

URBINE *aux Commis.*

Oh çà Meſſieurs, retirez-vous, s'il vous plaît ; je réponds de ces gens-ci.

UN COMMIS.

Quand nous les aurons remis entre les mains de Mr. Du Manoir, notre voiſin & notre ami.

ERASTE.

Le voici.

LA VIGNE.

Et avec un Commiſſaire, de par tous les diables.

SCENE XVI.

ERASTE, LA VIGNE, URBINE, DU MANOIR, LE COMMISSAIRE, JACQUO, LES COMMIS.

LE COMMISSAIRE, *une ſerviette à la main.*

ALlons, allons, de quoi s'agit-il? dépêchons ceci; il eſt bien cruel de ne pouvoir être un moment ſans travailler. (*à Jacquo.*) Toi, va chercher ma robe. (*aux Commis.*) Et vous, qu'avez-vous à dire?

UN COMMIS.

Monſieur, nous avons vû qu'on enlevoit une fille de chez Monſieur Du Manoir, nous l'avons entendue crier; & voici les enleveurs que nous avons arrêtés.

DU MANOIR.

Ah, ah! Monſieur, c'eſt donc vous?

ERASTE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi; j'enlevois, il eſt vrai, Mademoiſelle votre fille, parce que vous aviez la cruauté de me la refuſer. Je l'aime, ſa mere me l'a promiſe, nous nous ſommes donné une promeſſe de mariage, & je ſuis prêt a l'épouſer.

LE COMMISSAIRE.

Oh, oh! Monſieur ſe met à la raiſon; dès qu'il

l'épouſe, c'eſt une affaire finie, vous n'avez plus beſoin de moi.

DU MANOIR.

Attendez un moment, Monſieur le Commiſſaire; Monſieur veut bien épouſer ma fille; mais je l'ai promiſe moi au Baron de la Jobliniere, & il eſt actuellement chez le Notaire, qui fait dreſſer le contrat.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne pouvez pas la donner à deux, & Mr. me paroit être le premier en date.

URBINE.

Il eſt vrai.

DU MANOIR.

Nous verrons tout cela; mais avant tout, je veux qu'on me rende ma fille.

ERASTE.

Elle eſt ſans doute chez moi; Mr. le Commiſſaire peut prendre la peine de l'y aller chercher; La Vigne l'y conduira, & il n'y a pas loin d'ici.

LE COMMISSAIRE.

Allons donc: mais faites dire, je vous prie, là haut que l'on m'attende. (*à part.*) Ceci ſervira à payer le ſouper.

DU MANOIR.

Obéis à Monſieur, Urbine, & fais boire ces Meſſieurs pour les remercier du ſervice qu'ils m'ont rendu.

URBINE.

J'y cours. (*à part.*) Et je reviens dans le moment voir comme tout ceci finira.

SCENE XVII.

LE BARON, DU MANOIR, ERASTE.

LE BARON.

OH çà, Beau-pere, le contrat eſt dreſſé en bonne forme & avec toutes les clauſes requiſes; je donne mon nom & ma Baronie au premier de mes enfans mâles.

DU MANOIR.

Oh oui ma foi, il eſt bien queſtion ici de mâles: voilà Monſieur qui ne veut que des femelles.

LE BARON.

Qui, Monſieur? je le connois, c'eſt un galant homme; il ſera parbleu de la noce, je l'en prie.

DU MANOIR.

Oh, il n'en veut être que trop, de par tous les diables.

LE BARON.

Comment?

DU MANOIR.

Il vient d'enlever votre prétendue.

LE BARON.

Comment ma future eſt enlevée?

ERASTE.

Oui, Monſieur le Baron; mais je ne vous ai point offenſé; j'aimois Marianne avant que vous euſſiez penſé à l'epouſer. Nous étions engagés l'un à l'autre, & j'ai voulu me ſaiſir d'un bien qui

m'appartient, & dont on ne pourra me ſéparer qu'avec la vie.

LE BARON.

Eh bien? Beau-pere, jugez par ce commencement ſi j'avois bon nez de faire mettre dans le contrat la clauſe de ſéparation d'honneur. Oh, oh! que l'on n'eſt pas ſi ſot en Beauce; touchez-là, Monſieur Du Manoir; vous pouvez vous engendrer ailleurs. (*d'un ton d'ironie.*) Les filles du Grand-Turc ne ſont bonnes que pour des Bachas, entendez-vous? Serviteur. (*il ſort.*)

SCENE XVIII.

DU MANOIR, ERASTE, JACQUO, URBINE.

JACQUO *tout eſſoufflé.*

AH Monſieur! en apportant la robe de Monſieur le Commiſſaire, j'ai entendu Mademoiſelle Marianne qui crioit comme un diable dans la maiſon de Madame la Preſidente de Balivaux.

DU MANOIR.

Tais-toi, tu ne ſçais ce que tu dis.

URBINE.

Vas vas, nigaut, tu n'es qu'un ſot.

JACQUO.

Il faut bien que cela ſoit, car tout le monde me le dit; je ne ſuis qu'une bête, j'en conviens: & cependant votre fille crie & ſe veut jetter par

la fenêtre dans votre jardin ; mais je cours lui dire de ſe donner patience.

ERASTE.

Tu te trompes Jacquo, elle eſt chez moi, & Monſieur le Commiſſaire l'eſt allé chercher. Voici déja la Vigne.

SCENE XIX.

LA VIGNE, *& les précédens.*

LA VIGNE *à Eraſte.*

AH parbleu, Monſieur, nous avons fait une belle expédition.

ERASTE.

Comment ?

LA VIGNE.

Vous allez voir tout-à-l'heure. Voici le Commiſſaire qui vous amene la perſonne que nous avons enlevée.

SCENE XX.

DU MANOIR, LA PRESIDENTE, ERASTE, LE COMMISSAIRE, LA VIGNE, URBINE.

ERASTE *à la Préſidente la prenant pour Marianne.*

VEnez belle Marianne, j'ai tout avoué &... (*la reconnoiſſant*) ah ciel!

DU MANOIR.

Madame la Préſidente de Balivaux en habit d'homme.

LA PRESIDENTE *à Eraſte.*

Oui c'eſt moi, traître; oſes-tu bien ſoûtenir mes regards? Par quel hazard, perfide, as-tu pû m'échapper, & comment as-tu ſi promptement changé d'habit? parle.

URBINE.

Quel galimathias?

ERASTE.

Je n'y comprens rien.

LA PRESIDENTE.

Te voilà confondu, perfide, & tu connois à préſent toute la noirceur de ton procédé.... m'enlever! ingrat.

DU MANOIR.

Que veut donc dire tout ceci? eh bien, Monſieur le Commiſſaire?

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, je vous amene la perſonne que j'ai trouvée chez Monſieur.

LA PRESIDENTE.

Scélérat, tu m'as reconnu, malgré mon déguiſement, & tu ne m'as fait enlever que pour m'empêcher de m'oppoſer à ton mariage.

DU MANOIR.

Et non, non, il avoue qu'il a enlevé Marianne, & il faut qu'il me la rende, ou qu'il ſoit pendu.

ERASTE.

Je ne ſçai plus où j'en ſuis.

LA VIGNE.

Il y a ici du Quiproquo.

DU MANOIR.

Allons, Monſieur le Commiſſaire, il faut donner la queſtion à ce maraut-là.

LA VIGNE.

J'y conſens, pourvû que ce ſoit avec du vin de champagne.

LE COMMISSAIRE.

Voici une affaire qui s'embrouille de plus en plus, parce que je la veux expédier, tandis que tant d'autres ſe débrouillent, malgré moi.

SCENE XXI.

JACQUO, *& les précédens.*

JACQUO.

MOnſieur, encore une fois, ſi vous n'envoyez promptement au ſecours, votre fille ſe jette par la fenêtre; venez voir, elle a déja commencé.

DU MANOIR.

Madame, on dit que ma fille eſt chez vous.

LA PRESIDENTE *à Eraſte.*

T'auroit-elle ſuivi, perfide, juſques dans la chambre où je t'avois fait enfermer.

SCENE XXII.

LES PRECEDENS, NERINNE, MARIANNE, *habillée en homme*, LA VIGNE.

LA VIGNE.

MA foi, voici tous les oiſeaux hors de cage.

NERINE.

J'ai vû, Madame, que vous vous étiez trompée: Mademoiſelle vouloit ſe jetter par la fenê-

tre, & je la ramene chez ſon pere; car vous n'avez pas, je crois, beſoin d'une fille.

LA PRESIDENTE.

D'une fille!

DU MANOIR *à Urbine.*

Encore cet Officier de Dragons?

MARIANNE.

Mon pere, je viens me jetter à vos genoux.

DU MANOIR.

Ma fille auſſi habillée en homme!

MARIANNE.

Mon pere, excuſez un amour extrême; ſur la foi de cette promeſſe. ...

LA PRESIDENTE.

Ah! je vois ce que c'eſt; je voulois t'enlever, ingrat; cet habit m'a trompé, & je n'ai enlevé que cette petite créature.

ERASTE.

Hélas! Madame, votre déguiſement m'a fait commettre la même faute.

LA VIGNE.

Voilà ce que c'eſt que les affaires de nuit.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! finiſſons-nous?

LA PRESIDENTE.

Sans doute, Monſieur, ceci ſera bien-tôt terminé. *à Marianne.* Vous pouvez, ma petite amie, donner la main à celui que votre pere vous deſtine; *à Eraſte*, & pour vous, Monſieur, vous ne refuſerez pas, je penſe, de me donner la main?

ERASTE.

ERASTE.

Moi, Madame, je vous demande pardon, je n'aurai pas assûrément cet honneur-là.

LE COMMISSAIRE *à la Présidente.*

Oui, Madame, il faut que Monsieur vous épouse, puisqu'il vous a enlevée, cela me paroit naturel, & c'est l'ordre des procédés.

MARIANNE *au Commissaire.*

Attendez, je vous prie, Monsieur, il m'a fait une promesse de mariage, & la voila.

LA PRESIDENTE *à Marianne.*

Oh! j'en ai une autre avant vous, ma petite mignone.

ERASTE *à la Vigne.*

Traître, ne m'avois-tu pas dit que je n'avois rien à craindre de ce côté-là?

LA VIGNE.

Oui, Monsieur, je vous l'ai dit, & cela est vrai, allez votre chemin, & ne craignez rien.

ERASTE.

Vous avez une promesse de moi, Madame?

LA PRESIDENTE.

Tu voudrois le nier, perfide; mais la voici bien cachetée.

LE COMMISSAIRE.

Ceci devient sérieux, deux promesses.

LA PRESIDENTE.

Je pourrois me prévaloir de la qualité de Présidente; mais la premiere promesse doit passer devant l'autre; les dates régleront tout; j'y consens; tenez, Monsieur, lisez & jugez: (*bas*) vous serez bien payé.

LA VIGNE *à Marianne.*

Ne vous inquiétez point laiſſez-la faire.

LE COMMISSAIRE *après avoir lû.*

Mais, Madame, ne vous trompez vous point?

LA PRESIDENTE.

Non, Monſieur, je ne me trompe aſſurement point.

LE COMMISSAIRE.

Cette promeſſe eſt ſinguliere.

LA PRESIDENTE.

Elle eſt dans toutes les regles, Monſieur; c'eſt moi qui l'ai dictée; allez, je m'y connois bien: j'en ai tant vû, qu'un Notaire ne l'auroit pas mieux faite.

LE COMMISSAIRE.

En effet, Madame, je vois bien que ce n'eſt pas là le ſtyle de Notaire.

LA PRESIDENTE.

Oui, Monſieur, mieux qu'un Notaire.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez raiſon, car il faut que celui-ci ſoit un Notaire d'Opera.

LA PRESIDENTE.

Que voulez-vous dire, Monſieur, ſe mocque-t-on d'une perſonne comme moi?

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame; mais voulez-vous que je liſe la promeſſe que vous m'avez donnée?

LA PRESIDENTE.

Si je le veux? aſſurement, liſez, Monſieur; liſez, & bien haut.

LE COMMISSAIRE.

Ecoutez-moi donc, heureuſement je ſçais un peu déchiffrer cette écriture-là. (*Il prélude*) la la la la.

LA PRESIDENTE.

Liſez, Monſieur, vous dis-je, & ne plaiſantez pas.

LE COMMISSAIRE.

Je vais lire, Madame, (*il chante.*)

Je n'ai point de choix à faire,
Parlons d'aimer & de plaire,
Et vivons toujours en paix.

LA PRESIDENTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur, que cette mauvaiſe plaiſanterie ? ce n'eſt pas là ma promeſſe.

LE COMMISSAIRE.

Donnez-vous patience, Madame, elle ſera peut-être à la fin. (*il continue.*)

L'hymen détruit la tendreſſe,
Il rend l'amour ſans attraits;
Voulez-vous aimer ſans ceſſe?
Amans, n'épouſez jamais.

LA PRESIDENTE.

Monſieur, encore un coup, vous me pouſſez à bout.

LE COMMISSAIRE.

Mais vous, Madame, vous mocquez-vous de me donner une chanſon pour une promeſſe de mariage ?

LA PRESIDENTE.

Une chanſon ! Voyons. *à Eraſte* Ah traître !

LA VIGNE.

Ma foi, Madame, c'eſt encore un Quiproquo de ma façon.

LA PRESIDENTE.

Ah coquin, tu m'as joué ce tour là en emportant une de mes lettres pour ce perfide.

LA VIGNE.

Cela eſt vrai, Madame, je pris un papier pour l'autre.

LA PRESIDENTE *renfonçant ſon chapeau.*

à part Je ſuis trahie, mais je m'en vengerai;

à Eraſte mon petit Monſieur, vous entendrez dans peu parler de moi. *elle ſort avec Nerinne.*

LA VIGNE *ironiquement.*

Madame, nous connoiſſons trop vos bontés pour rien craindre de vos ménaces, mais plus de ſurpriſe au moins, cela n'eſt pas de bonne guerre.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS.

ERASTE.

EH bien, Monſieur, ne vous rendrez-vous point à l'amour que je reſſens pour votre aimable fille?

MARIANNE.

Mon pere, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne refuſez pas de faire le bonheur de ma vie.

ERASTE.

Otez-moi la vie; ſi vous m'ôtez la belle Marianne: Monſieur, je ne vous demande que ſa main.

LA VIGNE.

Si vous aimez tant les Barons, mon maître le ſera, vous n'avez qu'à parler, on ſe fait dans ce pays-ci tout ce que l'on veut.

DU MANOIR.

Monſieur le Commiſſaire, que me conſeillez-vous ?

LE COMMISSAIRE.

De laiſſer votre fille à Monſieur, moi de quitter ma robe, & nous de nous aller tous mettre à table.

DU MANOIR.

Ma foi cela eſt bien dit, & j'y conſens donc en faveur de l'ancienne connoiſſance. *à Eraſte.* Allons, mon Capitaine, touchez-là, je vous pardonne, & buvons.

FIN.

LES
EMBARRAS
DU DERRIERE
DU THEATRE,
COMEDIE
EN UN ACTE.

ACTEURS.

Madame LUCE.

MAROTE, Servante de Me. Luce.

LE BARON, Fils de Me. Luce.

LE MARQUIS, Ami du Baron.

Mr. MENANDRE, Poëte.

Mr. DE L'ETOILE, Comédien.

Mlle. DE L'ETOILE, Comédienne.

Mr. DAMIS,
Mr. DU VERGER,
Mr. FLORIDOR,
Mr. ALIDOR,
} Comediens.

La Scéne eſt ſur le Théatre de Lyon.

LES

LES EMBARRAS DU DERRIERE DU THEATRE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

MADAME LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

NOn, non, Marote, tu as pris quelqu'autre pour Menandre.

MAROTE.

Je ſuis auſſi ſûre, Madame, que celui que je viens de voir avec Monſieur votre Fils, eſt le Poëte Menandre, que je ſuis ſûre que vous êtes Madame Luce, ma Maîtreſſe.

Me. LUCE.

Tu t'es trompée, te dis-je.

MAROTE.

Bon, trompée, à un Poëte? Eſt ce qu'on ne connoît pas ces Meſſieurs-là de cent pas? Et puis, qui diantre ſe méprendroit à celui-ia? Il n'eſt ni petit, ni grand à Lion qui ne le connoiſſe; n'eſt-ce pas lui qui rêve toujours profondément? qui fait des vers par-tout, dans les rues, à table, en jouant à l'ombre? N'eſt-ce pas ce fou qui fait de ſi mauvaiſes Comédies?

Me. LUCE.

Inſolente!

MAROTE.

Je vous demande pardon, Madame, je ne ſongeois pas que vous en faites auſſi, & que vous êtes aſſociés enſemble pour cela.

Me. LUCE.

Eh bien, je te dis encore une fois, que mon fils & Menandre ſont ici quelque part à la Comédie; écoute, ne me chagrine pas davantage.

MAROTE.

Là, Madame, ſans vous fâcher, où voulez-vous qu'ils ſoient? de la loge où nous nous ſommes d'abord placées en entrant, nous avons vû qu'ils ne ſont pas dans le Parterre, je viens par votre ordre de fureter haut & bas; & enfin vous avez voulu les venir chercher derriere le Theatre.

Me. LUCE.

Marote, n'eſt-ce pas mon Fils qui vient de paſſer?

MAROTE.

Eh! non, Madame, c'eſt le Moucheur de chandelles; croyez-moi, retournons à notre loge.

Me. LUCE.

Non, je ſuis venu ici pour ſurprendre mon Fils avec Mademoiſelle de Beauregard, & j'y reſterai: depuis qu'il eſt amoureux de cette Actrice, je ne le reconnois plus. Quoiqu'il ne ſoit que le fils d'un Echevin de Gaſcogne, il ſe fait appeller Monſieur le Baron; & il eſt toujours avec ce fat, qui, n'étant que le fils d'un Banquier, prend auſſi la qualité de Marquis.

MAROTE.

Parlez bas, Madame, vous riſquez d'être entendue ici de gens qui pourroient être dans le même cas.

Me. LUCE.

En un mot, je ne veux point que mon Fils épouſe Mademoiſelle Beauregard.

MAROTE.

Oh! oh! Madame; eh! vous le ſouhaitiez ces jours paſſés avec tant d'empreſſement; vous vouliez même que votre Fils entrât dans cette troupe-ci; il y a quelque choſe de nouveau.

Me. LUCE.

Il y a de nouveau.... que je ne le veux plus.

MAROTE.

Je le vois bien; mais vous ſouvient-il, Madame, que vous me diſiez, je ferai des Comédies, Marote; la Troupe les recevra, mon Fils les jouera, & le profit ne ſortira pas de la Famille?

Me. LUCE.

Oui, mais depuis j'y ai fait des réfléxions; ne m'en parle plus.

MAROTE.

Avez-vous quelque ſcrupule de faire des piéces

de Théatre, & de les voir jouer par votre Fils? Croyez-moi, Madame, ceux qui travaillent à divertir innocemment le Public, ne ſont pas les gens les plus inutiles de la Société. Euh! vous avez quelque rancune contre cette Troupe-ci.

Me LUCE.

Oh! puiſqu'il te faut tout dire, ſçaches-donc, Marote, que ces imbecilles ont refuſé d'accepter la Comédie que je leur lûs hier; ils diſent qu'elle ne vaut rien.

MAROTE.

Oh! après cela, Madame, je n'ai rien à dire. Voilà le plus juſte ſujet du monde pour rompre un mariage; mais peut-être leur avez-vous obligation de leur refus.

Me. LUCE.

Taiſez-vous, impertinente.

MAROTE.

Pardon, Madame, ils ont tort de parler mal de votre piéce, après le bien que je vous en ai ouï dire, & à Monſieur Menandre.

Me. LUCE. *apperçevant Menandre.*

Eh bien, vois ſi j'avois raiſon: voilà-t-il pas Monſieur Menandre?

SCENE II.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, MAROTE.

Me. LUCE.

MOnſieur, je vous prie de me dire où vous avez laiſſé mon fils.

Mr. MENANDRE.

Un moment, Madame, au nom des Dieux; un moment.

MAROTE.

Ne l'interrompez pas, il compoſe.

Me. LUCE.

Oh! qu'il prenne un autre temps...Monſieur... Monſieur.

MAROTE.

Il ne vous entend plus, le voilà aux nues.

Me. LUCE.

Monſieur, Monſieur Menandre, Monſieur.... il enfante quelque choſe de grand; mais je veux ſçavoir de lui....

MAROTE.

Madame, vous allez coûter la vie à quelques Vers... Comme il roule les yeux!.. quelles grimaces!... il ſe mange le bout des doigts... bon, il s'arrache la barbe... Ah pauvre tête!... quel métier!....

Me. LUCE.

Ah! bon, bon, il ſe radoucit.

Mr. MENANDRE.

Ah! je les tiens.

MAROTE.

Quoi?

Mr. MENANDRE.

Non.... je ne les tiens plus.

Me. LUCE.

Qu'eſt-ce, Monſieur?

Mr. MENANDRE.

Quatre Vers, quatre, que je cherche depuis ce matin.

MAROTE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous les avez perdus ici?

Mr. MENANDRE.

Qu'on me laiſſe en repos. *il ſort.*

MAROTE.

Laiſſons-le là, Madame, auſſi-bien Monſieur Du Verger, que voici, vous donnera peut-être des nouvelles de votre Fils.

SCENE III.

Mr. DU VERGER, Me. LUCE, Mr. MENANDRE, MAROTE.

Me. LUCE.

MOnſieur, je ſuis votre ſervante.

Mr. DU VERGER.

Ah ! Madame Luce, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

MAROTE.

Bon jour, Monſieur.

Mr. DU VERGER.

Serviteur Marote.

MAROTE.

Oh ! loué ſoit Dieu, voici un homme qui parle au moins.

Mr. MENANDRE *déclame.*

Précipices affreux....

MAROTE.

Fort bien, l'un eſt ſur le toit, & l'autre dans la cave.

Me. LUCE.

Faites-moi la grace, de me dire, Monſieur, ſi mon fils....

Mr. DU VERGER.

Madame, vous ſçavez à quoi mon devoir m'oblige ; il s'agit aujourd'hui d'une nouveauté ? je vous demande pardon, je n'ai pas de temps de

reſte, & je ſuis venu ici pour me recueillir un moment.

Me. LUCE.

Monſieur du Verger eſt bien incivil de ne me pas écouter.

MAROTE.

Eh ! ne voyez-vous pas, Madame, qu'il a en tête l'annonce de quelque méchante piéce, & qu'il travaille à dorer la pillule ?

Me. LUCE.

Je lui pardonne de bon cœur, & je ſonge que je pourrois faire de ceci une aſſez plaiſante Scene...

MAROTE.

Je meurs de peur, Madame, que l'envie d'y rêver ne vous prenne auſſi.

Me. LUCE.

Oui, vraiment... le ſujet en ſera ſingulier... Mais où placer la Scene ?.. Je penſe que... Fort bien.

MAROTE.

Madame ?

Me. LUCE.

Tais-toi, ſotte.

MAROTE.

Bon : les voilà tous trois auſſi fous l'un que l'autre. Quels gens ! quel pays ! on ne voit ici que des poſſédés... J'enrage de bon cœur ; car je n'ai jamais eu tant d'envie de parler.... Tâchons donc de lier converſation avec quelqu'un d'eux... *au Poëte.* Monſieur, Monſieur...

Mr. MENANDRE.

Paix.

MAROTE.

Il n'eſt pas jour chez celui-là. Il eſt encore dans

les précipices : allons à l'autre .... Monſieur ... Monſieur ....

Mr. DU VERGER.

Eh ! patience donc.

MAROTE.

La pillule n'eſt pas encore dorée ... Eſſayons à ma Maîtreſſe ... Madame ! ... Madame ...

Me. LUCE.

Taiſez-vous, ignorante.

MAROTE.

La Scene n'a pas encore trouvé ſa place ; mordienne, que ne ſuis-je Auteur ! je ferois de ceci une Scene aſſez drôle.

SCENE IV.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, Mr. DU VERGER, MAROTE.

Mr. DU VERGER *répetant ſon annonce.*

MEſſieurs, nous vous donnerons demain pour la premiere fois.

MAROTE.

Oh, oh !

Me. LUCE.

Non, cette Scéne n'eſt pas bien-là.

MAROTE.

Ah, ah !

Mr. MENANDRE.

Précipices affreux, & vous noires forêts ;

MAROTE.

Ah ! l'autre.

Mr. DU VERGER.

Les caractéres en ſont nouveaux..

Me. LUCE.

A merveille ! Voilà tout juſte où il la faut placer.

Mr. MENANDRE.

Je languis dans vos fers depuis trois fois trois luſtres.

MAROTE.

Oh ! ma foi, je n'y puis plus tenir ; Monſieur, Monſieur, Monſieur, voulez-vous rêver juſqu'à demain ?

Mr. DU VERGER.

Enfin, mon annonce eſt faite.

Me. LUCE.

Pour le coup j'ai trouvé où placer ma Scene.

Mr. MENANDRE.

Apollon ſoit loué ; je tiens mes quatre Vers.

Me. LUCE.

Préſentement, Monſieur, dites-moi je vous prie, où eſt mon fils ?

Mr. MENANDRE.

A propos, Monſieur, pourquoi avez-vous eu la cruauté de refuſer la Comédie que Madame vous lût hier ?

Mr. DU VERGER.

Monſieur, je vous le dirai tantôt... Madame, votre fils eſt ici quelque part.

Me. LUCE.

Il eſt, ſans doute, avec ſa Mademoiſelle Beauregard, & je la veux attendre ici.

Mr. MENANDRE.

Nous avons une autre Comédie, intitulée : *Les ſept Sages de la Gréce*, quand la lirons-nous ?

Mr. DU VERGER.

Quand il vous plaira, Monſieur, (*à Me. Luce.*) Me. ne vous attendez pas de voir ici d'aujourd'hui Mademoiſelle Beauregard ; à l'heure que je vous parle, elle joue le rôle de Bérénice. Vous ſçavez ſa coutume ; lorſqu'elle joue, elle paſſe de la Scéne dans ſa loge ; & vous ferez mieux de vous aller remettre à vos places pour entendre la Comédie.

MAROTE.

Il ſe paſſe dans les foyers, Monſieur, des Scénes qui valent quelquefois bien celles du Théatre.

Mr. MENANDRE

Je vais ſuivre ſes pas, & ne le quitte point qu'il ne m'ait dit les raiſons de ſon injuſte refus, & qu'il n'ait pris jour avec moi, pour la lecture de nos ſept Sages de la Gréce.

Me. LUCE.

J'apperçois Monſieur Alidor, il faut que je me plaigne à lui, de ce que mon fils recherche encore Mademoiſelle Beauregard, après les défenſes qu'il lui en a faites de ma part.

SCENE V.

Mr. ALIDOR, Me. LUCE, MAROTE.

MAROTE.

VOus prenez fort mal votre temps, Madame, vous voyez bien qu'il joue aujourd'hui, & qu'il repaſſe ſon Rôle.

Me. LUCE.

N'importe... Monſieur.... Monſieur Alidor.... Monſieur....

Mr. ALIDOR.

Ah! Madame, je ſuis votre ſerviteur.

Me. LUCE.

Va, toi, cependant chercher mon fils, & ſi tu le trouves, viens vîte m'avertir.

Mr. ALIDOR.

Ce n'eſt pas à moi qu'elle en veut.

MAROTE.

Oui, Madame....fiez-vous-y.

SCENE VI.

Mr. ALIDOR, Me. LUCE.

Mr. ALIDOR *répétant un Rôle.*

POurquoi vous dérober vous-même en ce moment ?

Me. LUCE.

Monſieur, après ce que vous avez dit de ma part à mon fils, je voudrois bien ſçavoir pourquoi il aime encore Mademoiſelle Beauregard, & ce qu'il vient chercher ici ?

Mr. ALIDOR.

Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant.

Me. LUCE.

Je m'en mocque.

Mr. ALIDOR.

Elle l'attend, Madame, avec impatience.

Me. LUCE.

Je n'en doute pas.

Mr. ALIDOR.

Je réponds en partant de ſon obéiſſance.

Me. LUCE.

Chanſons !

Mr. ALIDOR.

Et même elle m'a dit, que prêt à l'épouſer ;
Vous ne la verriez plus que pour l'y diſpoſer.

M. LUCE.

Elle en a menti, Monſieur Alidor, elle en a menti.

Mr. ALIDOR.

Qui, Madame ?

Me. LUCE.

Mademoiſelle Beauregard.

Mr. ALIDOR.

Et qui vous parle d'elle, Madame ?

Me. LUCE.

Vous, Monſieur, qui me dites que mon fils eſt prêt à l'épouſer.

Mr. ALIDOR.

Moi, Madame ? Je ne ſonge ni à elle, ni à Monſieur votre fils.

Me. LUCE.

Vous ne m'avez pas répondu ?

Mr. ALIDOR.

Je repaſſe quelques endroits d'un Rôle que je joue aujourd'hui.

Me. LUCE.

Vous ne m'avez donc pas entendu ?

Mr. ALIDOR.

J'entendois qu'on parloit derriere moi ; & il nous arrive tous les jours de repaſſer nos Rôles dans la confuſion de ceux qui nous environnent.

Me. LUCE.

En effet, j'étois bien bête de ne pas m'appercevoir, que ce qu'il diſoit étoit du Rôle d'Antiochus. Eh bien ! Monſieur, je ne vous interromps pas davantage..... & je vais moi-même chercher mon fils. Cette coquine de Marote pourroit bien être d'intelligence avec eux.

SCENE VII.

Mr. ALIDOR, LE MARQUIS.

Mr. ALIDOR.

LA peſte ſoit de la folle.... (*il répéte*) Madame après cela.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

Titus m'a commandé..... (*à part*) Non, j'ai ſauté quatre vers: au diable ſoient les rieurs.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

Eh, Monſieur, ne ſçauriez-vous aller rire ailleurs? vous riez de bien peu de choſe.

LE MARQUIS.

Ah! par la ſambleu, celui-ci eſt encore aſſez plaiſant; je ris de bien peu de choſe? vous vous figurez donc qu'on rit de vous, Monſieur Alidor?

Mr. ALIDOR.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le Marquis, d'aller dire à Monſieur le Baron, votre ami, de prendre garde à Madame Luce ſa mere, qui le cherche.

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur Alidor.... ah, ah, ah, ah!

Mr. ALIDOR.

La place n'eſt pas tenable.

LE MARQUIS.

Adieu, Roi de Comagene.

Mr. ALIDOR.

Adieu, Monſieur le Marquis..... Où diantre aller pour ne pas trouver des fâcheux? il en pleut ici de tous les côtés.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *à part.*

LA peſte me tue, ſi ce petit Monſieur là n'a crû que je riois de lui. Ah, ah, ah.... Te voila, mon cher Baron? & d'où diable ſors-tu? je t'allois chercher pour te dire que ta mere....

LE BARON.

Eh je le ſçais, Marote me l'a dit, mais dequoi ris-tu?

LE MARQUIS.

Peux-tu, toi-même.... t'empêcher de rire?

LE BARON.

Eh par la ſan-dis, dequoi veux-tu que je rie? de te voir rire.

LE MARQUIS.

Tu n'as donc encore rien vû?

LE BARON.

Je ſors d'entrer tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Tu ne fais que d'entrer?

LE BARON.

Eh non, te dis-je; eſt-ce qu'on a commencé ſans moi?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh morbleu, n'entends-tu pas ? voilà qu'on finit le ſecond acte, & je ſuis venu me cacher ici pour y rire tout mon ſou.

LE BARON.

Et dis-moi donc, quelle piéce joue-t-on, qui te fait tant rire?

LE MARQUIS.

Bérénice.

LE BARON.

Bérénice.

LE MARQUIS.

Oui, Bérénice, de l'illuſtre Monſieur Racine,

LE BARON.

Eh Dieu me damne ſi je n'y pleure toujours comme un veau.

LE MARQUIS.

O ! regarde ſi tu y pleureras aujourd'hui, voici celui qui joue Titus.

SCENE IX.

Mr. DE L'ETOILE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

EH, cadedis, qu'eſt-ce que je vois? Monſieur de l'Etoile Titus ! Ah, ah, ah, ah, c'eſt donc aujourd'hui le monde renverſé. Ah, ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

Eh, mon cher, avois-je tort ?

LE BARON.

Eh par la ſan-dis, approchez-donc, Monſieur de l'Etoile, que je vous voye de près. Ah, ah, ah, ah.

Mr. DE L'ETOILE.

Ah, ah, ah, ah. Par la ſan-dis, j'approcherai, quand vous aurez achevé de rire..... Monſieur Floridor, Monſieur Floridor, vous m'avez fait faire la ſottiſe, vous ne m'y rattrapperez plus, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Mais, mais, par la ſambleu, Monſieur de l'Etoile depuis quand vous fâchez-vous donc de faire rire les gens? cela n'eſt pas donné à tout le monde.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh, parbleu, Monſieur, je me fâche que les gens rient, quand ce n'eſt pas mon deſſein de les faire rire.... Je l'avois bien prévû, que dès qu'on me verroit ſous cet équipage, tout le ſérieux de la piéce s'en iroit au diable... Mes camarades n'ont pas voulu me croire, je me ſuis laiſſé engeoller... de Paſquin que j'étois hier, on m'a fait aujourd'hui, malgré moi, Empéreur Romain. Dès que j'ai montré le nés, on a ri... J'entends qu'on rit encore... voici des rieurs qui m'attendent au paſſage.... oui... cela eſt-il donc ainſi? je renonce à l'Empire. Acheve la piéce qui voudra.

LE BARON.

Eh donc, Monſieur de l'Etoile?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh donc, Monſieur le Baron?

LE BARON.

Il m'eſt avis, que quand on a commencé un

rôle, on ne le quitte pas ; & les Spectateurs ?

Mr. DE L'ETOILE.

Oh ! les Spectateurs, les Spectateurs, ils doivent rire, quand ils doivent rire, & pleurer quand ils doivent pleurer ; c'eſt-là leur rôle ; s'ils le quittent, l'Acteur doit quitter le ſien auſſi.

LE MARQUIS.

Il eſt morbleu en colére tout de bon. Ah, ah, ah, ah !

Mr. DE L'ETOILE.

Oh ! riez, riez tant qu'il vous plaira : mais ſi on me voit jamais ni Empereur, ni Roi, ni Conſul, ni Tribun, ni ſeulement Prêteur, je veux bien l'aller dire à Rome.

LE BARON.

Eh, Mardis ! ſi vous ceſſez de jouer, que dira le Public ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh, Mardis ! on lui donnera Merlin Dragon, ou quelqu'autre piéce.

LE MARQUIS.

Voici Monſieur Floridor qui vient ſans doute pour y donner ordre.

SCENE X.

Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Mr. FLORIDOR *d'un air froid & grave.*

QU'eſt-ce ceci, Mr. de l'Etoile ? on vient de me dire que vous ne voulez pas achever.

Mr. DE L'ETOILE.

On vous a dit vrai, vous avez voulu vous divertir à mes dépens.

Mr. FLORIDOR.

Oh! pour cela, non.

Mr. DE L'ETOILE.

On nous avoit demandé Bérénice, il a fallu la jouer, & je ſçai de bonne part que vous avez cabalé pour faire tomber ſur moi le rôle de Titus.

Mr. FLORIDOR.

Oh, oh! que dites-vous là ?

Mr. DE L'ETOILE.

Chacun pour s'en diſpenſer avoit une excuſe toute prête. Cléante diſoit qu'il étoit trop froid pour faire l'amoureux ; Philandre, que l'application que ce rôle demandoit, lui feroit perdre les idées d'une piéce dont il menace le public ; Cliton craignoit les ſiflets ; Jolimont diſoit qu'il avoit trop ſoupé hier au ſoir ; vous que vous aviez paſſé toute la nuit au jeu ; je voulus m'excuſer comme les autres ſur une piéce de vin de l'Hermi-

tage que je devois aller retirer au port ; mais je fus obligé de consentir, à la pluralité des voix, que la chose fût mise au sort, & vous avez fait ensorte, ou mon malheur a voulu que l'Empire Romain me soit échû en partage. Vous voyez ce qui est arrivé : vous devez être bien content au moins, car tout le monde en a ri, vous l'avez vû.

Mr. FLORIDOR.

J'ai vû... j'ai vû... que... que voulez-vous que je vous dise... Voilà un grand mal, on a ri, eh bien ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas avec votre sang-froid ? j'aimerois autant qu'on me rît au nez.

LE MARQUIS.

Mais, Mr. de l'Etoile, j'ai pourtant vû cinq ou six Dames qui pleuroient à chaudes larmes.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui, je l'ai bien vû aussi ; mais c'étoit à force de rire, & je gagerois bien...

Mr. FLORIDOR.

Mr. de l'Etoile, notre profession nous engage à respecter tout ce qui vient du public.

LE BARON.

Eh ! cadedis, mocquez-vous de cela Mr. de L'Etoile : un bon Acteur ne s'émeut de rien : qu'on rie, qu'on pleure, qu'on fifle, il va toujours son chemin, prenez exemple de Monsieur ; l'avez-vous jamais vû déconcerté, quoique je l'aye sifflé plus de vingt fois ?

SCENE XI.

Mlle. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Mlle. DE L'ETOILE.

EH mon Dieu ! quel désordre eſt ceci ?

LE MARQUIS.

Ah ! Mademoiſelle de l'Etoile, vous voilà aujourd'hui belle à ravir.

LE BARON.

Voilà, Dieu me damne, une petite étoile qui ne doit rien au ſoleil.

Mlle. DE L'ETOILE.

Oui, Meſſieurs, je ſuis belle, mais je ſuis chagrine, & j'ai ſujet de l'être.

Mr. FLORIDOR.

Eh, morbleu Mademoiſelle, avec qui vous amuſez-vous-là ? venez, s'il vous plaît, & priez ces Meſſieurs de nous laiſſer en repos.

Mlle. DE L'ETOILE.

Meſſieurs, allez, je vous prie, vous remettre ſur le Théatre ; parlez, geſticulez, étalez votre parure & votre bonne mine aux Dames & au Parterre, enfin divertiſſez le public, & donnez-nous le temps de regler tout ceci.

Mr. FLORIDOR.

Oui, ces Meſſieurs ſont fort complaiſans ; voyez

comme ils s'en vont. Il eſt vrai que vous n'êtes gueres propres à chaſſer les gens.

Mlle. DE L'ETOILE.

Oh ! qu'ils demeurent, je ne ſçaurois qu'y faire.

Mr. FLORIDOR.

Voilà cependant votre mari qui ne veut pas jouer.

Mlle. DE L'ETOILE.

Il y a bien d'autres nouvelles. Mademoiſelle Beauregard a ſçû que Madame Luce eſt ici, elle a juré qu'elle ne ſortiroit point, & s'eſt barricadée dans ſa loge.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh ! courage ; voilà ma Bérénice aux arrêts ; ſi on ceſſe de jouer, ce ne ſera plus ma faute.

Mr. FLORIDOR.

Ceci eſt embarraſſant, Mr. le Baron ; prenez, s'il vous plaît, la peine d'aller trouver Mr. du Verger, il eſt dans ma loge avec Mr. Menandre ; tâchez tous enſemble de faire entendre raiſon à Madame Luce, Vous ſçavez ſon foible, il ne faut que lui dire... vous comprenez bien.

LE BARON.

Si je comprens ? & qui comprendra donc ? viens, Marquis ; tu nous aideras.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur ; auſſi-bien, ſi tu entres dans la troupe, parbleu je ſonge à te ſuivre.

LE BARON.

Je te réponds qu'une part vaut bien le revenu de ton Marquiſat.

LE MARQUIS.

Et de ta Baronnie auſſi.

SCENE XII.

Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. FLORIDOR.

SOngeons à diſpoſer votre mari à ſortir quand ſon tour viendra. Je vous réponds, Monſieur, qu'on ne rira plus, pourvû que vous récitiez, comme je vous ai dit.

Mr. DE L'ETOILE.

Eh! ventrebleu, Monſieur, ne l'ai-je pas déja fait inutilement? Tenez, pour vous bien imiter j'ai d'abord jetté nonchalamment un côté de ma perruque, comme cela ſur l'épaule droite.... ou ſur la gauche: car vous m'avez dit que c'étoit la même choſe.

Mr. FLORIDOR.

Cela eſt d'un grand maître.

Mr. DE L'ETOILE.

Après j'ai étendu les bras amoureuſement.

Mr. FLORIDOR.

Fo.... fort bien.

Mr. DE L'ETOILE.

Enſuite, pour varier, je les ai triſtement croiſés ſur la poitrine.

Mr. FLORIDOR.

Pa.... pa.... pas mal.

Mr. DE

Mr. DE L'ETOILE.

Quelquefois le chapeau à la main d'un côté, & le poing ſerré de l'autre, j'ai balancé tout mon corps ſur la pointe de mes pieds comme cela.

Mr. FLORIDOR.

On ne peut pas mieux.

Mr. DE L'ETOILE.

Dans cet endroit de la piéce où mon Paulin me vient dire que Rome n'entend pas raillerie, vous ſçavez bien ?

Mr. FLORIDOR.

Oui, eh bien ! par quelle action avez-vous marqué votre triſteſſe ?

Mr. DE L'ETOILE.

J'ai mis bruſquement mes gands, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela parle aſſûrement.

Mr. DE L'ETOILE.

Et après, quand on m'eſt venu dire que le Sénat fait l'entendu... Je les ai arrachés avec tranſport, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela eſt très-pathétique.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui : mais tout cela au diable n'a de rien ſervi.

SCENE XIII.

MAROTE, Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE.

Mlle. DE L'ETOILE.

EH ! mon Dieu dépêchons-nous. On vous vient ſans doute avertir que le public ſe plaint de notre retardement.

MAROTE.

Non, je viens vous dire que Mr. du Verger craignant que le Parterre ne s'impatientât ſelon ſa louable coutume, a fait habiller promptement quatre danſeurs qui amuſent le Public par un entr'acte. Pour moi, j'ai laiſſé Madame Luce entre les mains de gens qui ne la quitteront point, qu'ils ne l'ayent rendue traitable ſur ce que l'on deſire d'elle. Mr. Menandre raiſonne fortement avec vos Meſſieurs ſur la piéce que vous refuſâtes hier, & commence à croire que ce qui ſe paſſe ici finira par quelques mariages, comme les Comédies. Mais voici nos diſputeurs.

SCENE XIV.

Mr. MENANDRE, Mr. DU VERGER, Me. LUCE, MAROTE, Mr. FLORIDOR.

Mr. DU VERGER.

EH! ſans paſſion, Monſieur, ſans paſſion.

Mr. MENANDRE.

Non, non, je vous ſoutiens que ſi vous n'avez trouvé que cela à redire à la Comédie que Madame vous lut hier, vous errez *toto cœlo*, *toto cœlo*.

Mr. DU VERGER.

Mais, Madame, il ne faut que le ſens commun pour voir....

Me. LUCE.

Pures chimères, Monſieur, pures viſions.

Mr. DU VERGER

Mais, Monſieur.

Mr. MENANDRE.

Je vous prouverai par Ariſtote, Horace, Anaxagore....

Mr. DU VERGER.

Monſieur, ſans aller chercher ces grands hommes-là, je ne veux pour juge que cette fille; je ſçais qu'elle a aſſez de bon ſens pour le différend dont il s'agit, elle ne vous eſt pas ſuſpecte.

Mr. MENANDRE.

Non.

MAROTE

Çà voyons, de quoi eſt-il queſtion? parlez; je vous écoute... Tâchons de contenter tout le monde.

Mr. DU VERGER.

Monſieur & Madame ont fait une Comédie, intitulée: *L'Amour Soldat.*

MAROTE.

Ce titre eſt fort galant.

Mr. MENANDRE.

Il vaut ſeul une Comédie. *L'Amour Soldat!*

Me. LUCE.

Voilà ce qu'on appelle un titre: *L'Amour Soldat.*

Mr. DU VERGER.

Tous les Perſonnages de cette Piéce ſont Capitaines ou Gens d'épée.

MAROTE.

On ne ſçauroit mettre ſur le Théatre de plus braves Gens.

Me. LUCE.

Quel dommage!

Mr. DU VERGER.

La Scéne eſt à Paris, dans la maiſon d'une jeune Comteſſe, où ſe rendent d'autres Dames.... Là, on y joue, on y feſtine, on y fait l'amour.

MAROTE.

Eh bien! cela n'eſt-il pas dans l'ordre? Les Officiers ſont-ils autre choſe, quand ils ſont à Paris?

Mr. MENANDRE.

Quelle imagination!

Mr. DU VERGER.

Ecoute-moi ſeulement, voici la difficulté; on veut nous faire jouer cette Comédie en Eté, en Eté.

MAROTE.

Ah ! je vous comprends, Monſieur, vous voulez dire que les Gens d'Epée ſont partis, & qu'il n'eſt pas à propos de les mettre ſur la Scéne à Paris, dans un tems où ils ſont tous à la guerre.

Mr. DU VERGER.

Te voilà au-fait.

MAROTE.

Par ma foi, Madame, Monſieur a raiſon ; j'ai ouï dire qu'il n'a reſté à Paris que les Officiers qui ne ſont plus en état de ſervir. Les femmes ne s'accommoderoient pas de ces gens-là.

Mr. MENANDRE.

C'eſt une illuſion.

MAROTE.

Ne vous jouez pas à cela, Monſieur, on prendroit à préſent la maiſon de votre Comteſſe pour les Invalides.

Me. LUCE.

Et ne verroit-on pas que ce ſeroient de jeunes Officiers, galants & bienfaits.

MAROTE.

Eh ! bien. Madame, cela fait contre votre Comédie ; les femmes qui la verroient, enrageroient de voir un ſi grand nombre d'Officiers ſur le Théatre, & de n'en avoir plus chez elles. Je ſuis de l'avis de Monſieur ; cette Piéce ne vaut rien pour l'Eté ; mais auſſi, Monſieur, il y a un expédient ; recevez-la pour l'Hiver, & tout le monde ſera content.

Mr. DU VERGER.

Eh ! bien, Monſieur, pour juger votre différend avions-nous beſoin d'Ariſtote ?

MAROTE.

Bon ! Ariſtote ; il faut être benêt pour le conſulter ſur le goût des femmes d'aujourd'hui. Je ne ſuis qu'une ſervante ; mais ſi cet Ariſtote-là revenoit au monde, je voudrois qu'il vînt plus de quinze jours à mon école ; encore n'en ſçauroit-il pas tant que moi.

Mr. MENANDRE.

J'entre aſſez, Madame, dans les réflexions de cette fille ; gardons cette Comédie pour l'Hyver.

Me. LUCE.

Donnons-leur, en attendant, cette Piéce, dont nous avons tiré le ſujet de Térence : il n'y a que des Bourgeois.

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette poche.

Mr. FLORIDOR.

Quel titre lui donnez-vous ?

Mr. MENANDRE.

L'Heautontimorumenos.

Mr. FLORIDOR.

Monſieur, ce nom ſeul feroit fuir tous nos Auditeurs.

Me. LUCE.

Eh bien ! Monſieur, nos ſept Sages de la Gréce ?

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette autre poche.

MAROTE.

Je crois qu'il en eſt farci.

Mr. DU VERGER.

Nous n'avons pas le temps de la lire ; mais comment traitez-vous ce ſujet ? les mettez-vous tous ſept ſur la Scéne ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur.

Me. LUCE.

Et ils ſont tous ſept amoureux?

Mr. FLORIDOR.

Sept Sages amoureux?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur, en amour le nombre de ſept eſt myſtérieux.

Me. LUCE.

Ce n'eſt pas tout; chaque Sage a un confident, & chaque Maîtreſſe de Sage une confidente, qui s'aiment auſſi.

MAROTE.

Et que faites-vous de tant d'amoureux?

Me. LUCE.

Ce que nous en faiſons, ignorante?

Mr. MENANDRE.

Nous les marions tous au dernier Acte.

Mr. FLORIDOR.

Vous les mariez tous?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monſieur, & la piéce finit par quatorze mariages.

MAROTE.

Miſéricorde! quatorze mariages?

Mr. MENANDRE.

Aucun Auteur ancien, ni moderne, n'eſt encore allé juſques-là, que je ſçache.

Mr. DU VERGER.

Non, aſſurément.

Me. LUCE.

Nous les avons ſurpaſſés en cela, à coup ſûr.

Mr. FLORIDOR.

Sans doute.

Mr. MENANDRE.

Il ne faut pas rire, c'eſt une affaire de calcul, & qui ſe prouve comme deux & deux ſont quatre.

MAROTE.

Il eſt auſſi ſûr que ſept & ſept ſont quatorze. Meſſieurs, ne privez pas le Public d'une piéce, où il y a quatorze mariages, quand ce ne ſeroit que pour faire celui de Monſieur le Baron.

Mr. FLORIDOR.

Pour amuſer Madame Luce, allez lui accorder par forme de tréve tout ce qu'elle voudra, afin qu'elle laiſſe jouer en repos Mademoiſelle Beauregard, & conſente à ſon mariage. Voici Monſieur de l'Etoile, je vais le diſpoſer à ſortir.

SCENE XV.

Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR.

Mr. FLORIDOR.

OH! ça, Monſieur, vous voilà, ſans doute, prêt à jouer, dès que l'entr'Acte ſera fini?

Mr. DE L'ETOILE.

Non, & je venois vous dire que....

Mr. FLORIDOR.

Quoi?

Mr. DE L'ETOILE.

Que vous devriez prendre ma place.

Mr. FLORIDOR.

Moi? je crois que vous êtes fol; que diroit-on

de voir ſortir un autre Titus ?

Mr. DE L'ETOILE.

Au moins qu'on me donne un autre confident ; un autre Paulin, que Mr. Damis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Bon, il eſt bien temps à cette heure.

SCENE XVI.

Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. DE L'ETOILE.

LE voici, le pauvre diable, il enrage auſſi bien que moi.

Mr. DAMIS.

Eh ! qui diantre n'enrageroit ? dès que nous paroiſſons enſemble, Monſieur Titus & moi, au diable un ſeul mot de notre Rôle veut-on écouter. Vous diriez qu'aujourd'hui Titus & Paulin jouent la Scéne qu'on a vû jouer autrefois à Arlequin & à Scaramouche.

Mr. FLORIDOR.

Vous n'avez plus qu'une petite Scéne à paroître enſemble ; répétez-là ici, pour voir ; vous verrez que cela ira mieux.

Mr. DAMIS.

Oh ! pour cela, non, cela ira de mal en pis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Eh ! que ſçait-on ? Allons, répétez-la, j'ai ici le livre, je vous ſouffllerai. C'eſt à vous à commencer, Monſieur Damis ; courage ! Bérénice en s'en allant, dit adieu.

Mr. DAMIS.

... Dans quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur, eſt elle enfin diſpoſée à partir ?

Mr. DE L'ETOILE.

Paulin, je ſuis perdu ; je n'y pourrai ſurvivre ;
La Reine veut mourir : allons, il faut la ſuivre ;
Courons à ſon ſecours.

Mr. DAMIS.

Eh ! quoi n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on obſerve ſes pas ?
Quels applaudiſſemens l'Univers vous prépare !
Quel rang dans l'avenir !

Mr. DE L'ETOILE.

Non, je ſuis un barbare ;
Moi-même je me hais ; Néron tant déteſté,
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire ;
Allons ; Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Mr. DAMIS.

Quoi, Seigneur ?

Mr. DE L'ETOILE.

Je ne ſçai, Paulin, ce que je dis :
Ah ! Rome, ah ! Bérénice ! ah ! Prince malheureux !
Pourquoi ſuis-je Empereur ? Pourquoi ſuis-je amoureux ?

Mlle. DE L'ETOILE.

Oh ! ſi vous la récitez comme cela, tant pis pour ceux qui riront.

SCENE DERNIERE.

Mr. DU VERGER, Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR, Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. DU VERGER.

NOs Danſeurs vont finir. Il faut vite aller commencer le troiſiéme Acte.

Mr. DE L'ETOILE.

Ah ! mon pauvre Paulin.

Mr. DAMIS.

Ah ! Titus.

Mr. DU VERGER.

Cependant j'ai bien fait des affaires en peu de temps.

Mr. FLORIDOR.

Eh ! quoi ?

Mr. DU VERGER.

Madame Luce conſent au mariage.

Mlle. DE L'ETOILE.

Et comment l'avez-vous fait revenir ?

Mr. DU VERGER.

En lui promettant de jouer ſes Comédies à ſes riſques, périls & fortune.

Mr. DE L'ETQILE.

S'il y a des Empereurs, les joue qui voudra.

Mr. DAMIS.

Et les Paulins auſſi.

Mr. FLORIDOR.

Allons donc continuer Bérénice, & puis enſuite terminer le mariage de Mademoiſelle Beauregard.

FIN.

PARAPHRASE
DE
L'ART POETIQUE
D'HORACE,

Par M. de BRUEYS.

A TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT PRINCE Louis-Auguſte de BOURBON DUC DU MAINE, Général des Suiſſes & Griſons, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi de ſa Province de Languedoc.

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté de préſenter à V. A. cette Paraphraſe, parce que j'ai crû qu'elle pourroit lui être de quelque uſage, dans le temps que ſon âge l'oblige de s'occuper à l'étude des belles Lettres. Il eſt vrai que l'on dit par-tout tant de choſes ſurprenantes des lumiéres de ſon eſprit, que je crains bien que ce Livre ne puiſſe pas ſoutenir la juſteſſe de ſon diſcernement; mais MONSEIGNEUR, *le nom d'Horace, à l'abri duquel le mien oſe paroître, me fait eſpérer qu'en faveur de ce fameux Poëte, (qui eſt déja ſi cher & ſi connu à V. A.) Elle me fera la grace d'avoir plutôt égard à l'intention que j'ai de lui plaire, qu'aux defauts qu'elle pourroit remarquer dans mon Ouvrage. Je ſuis d'ailleurs très perſuadé,* MONSEIGNEUR, *que bien que ce chef-d'œuvre de l'antiquité, ſur lequel je viens de travailler, ait été compoſé ſous le regne d'Auguſte, il ne laiſſe pas néanmoins d'être entiérement du goût de notre ſiécle, puiſque les regnes des Héros, quelques éloignés qu'ils puiſſent être, ont toujours une très grande reſſemblance. V. A. ſçait qu'il y a tant de rapport de celui de cet Empereur (ſous lequel floriſſoit l'Auteur de cet Art Poëtique) avec celui de notre grand Monarque, que l'on pourroit aiſément croire que ſi Horace lui-même revenoit au monde, & qu'il vît les trophées qu'on éleve de tous côtés à la gloire du Roi, il prendroit Paris pour Rome, & les François d'aujourd'hui pour les*

Romains de ſon temps. Ainſi, MONSEIGNEUR, *V. A. agréera peut-être que j'aye renouvellé en notre Langue une piéce d'éloquence, dont l'Auteur même ne ſe trouveroit pas étranger parmi nous, puiſque non-ſeulement il y reverroit & ſon Auguſte, & tout l'éclat de ſon ancienne Italie; mais encore il y trouveroit ſes Mécénes, ſes Piſons, ſes Virgiles, ſes Saluſtes, & ſes Tibulles. Après cela,* MONSEIGNEUR, *je pourrois peut être eſpérer que rien ne manqueroit à ce Livre, pour avoir quelque agrément auprès de V. A. ſi je pouvois encore croire que les préceptes qu'il contient, euſſent quelque rapport avec les deſſeins qu'elle forme, pour immortaliſer ſon nom: mais je ne puis pas me flater de cette penſée, parce que je ſçai que les Princes viennent au monde pour ſe rendre plutôt recommandables à la poſtérité par des actions éclatantes, que par des Ouvrages d'eſprit. Cependant,* MONSEIGNEUR, *comme les plaiſirs que donnent les belles Lettres, ont fait quelquefois l'amuſement des plus grands hommes, peut-être V. A. me permettra-t-elle de croire qu'après l'exemple des Scipions & des Céſars, elle voudra bien mêler quelque jour les lauriers qu'elle commence à cueillir ſur le Parnaſſe, à ceux qu'elle moiſſonnera bien-tôt dans les champs de Mars. Que je m'eſtimerois alors heureux,* MONSEIGNEUR, *ſi je me ſentois aſſez de forces pour oſer entreprendre de mettre en pratique pour la gloire de V. A. les leçons de l'Ouvrage que je lui préſente aujourd'hui, & de lui pouvoir témoigner par ce moyen la juſte reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie de l'honneur qu'elle me fait de le recevoir ſous ſa protection, & de me permettre ici de l'aſſurer que je ſuis avec un profond reſpect,*

MONSEIGNEUR,
de V. A.

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, BRUEYS.

AVERTISSEMENT.

MON deſſein n'eſt pas d'avertir le Lecteur que l'Art Poëtique d'Horace eſt dans ſon caractére un chef-d'œuvre de l'Antiquité : tout le monde ſçait que ce Poëme renferme dans moins de cinq cens vers les principales régles de l'Art de bien écrire.

On ſçait auſſi que ces régles ſont ſi générales, qu'elles inſtruiſent, non-ſeulement ceux qui compoſent des Livres, ou qui parlent en public ; mais encore qu'elles ſervent à bien juger des ouvrages d'autrui : enfin l'on ſçait que quoique l'on veuille écrire, on trouve à mettre en œuvre quelque précepte d'Horace, ou à profiter de quelqu'un de ſes avis.

Je ſuis ſeulement obligé d'avertir ceux qui liront cet Ouvrage, que bien que je lui aye donné le nom de Paraphraſe, je n'ai pas toujours paraphraſé mon Auteur. Lorſque je l'ai trouvé clair & intelligible, je me ſuis contenté de le traduire ſimplement : lorſqu'il m'a paru obſcur, je m'y ſuis un peu plus étendu, & j'ai tâché d'exprimer toutes les beautés que j'y ai ſenties, & toutes les idées que les termes

dont il ſe ſert, portent dans l'eſprit quand on les examine de bien près.

Ce qui m'a donné le plus de peine, a été de trouver la connexion des préceptes, afin de faire un diſcours ſuivi d'un original, qui ſemble avoir été fait ſans ordre & ſans liaiſon.

Je dis que l'original ſemble avoir été compoſé de la ſorte : car au fond, jamais ouvrage ne fut ni mieux ſuivi, ni dans un plus bel ordre que celui-ci : mais comme Horace écrivoit en vers & donnoit des préceptes, il falloit néceſſairement que pour la grace de la Poëſie, & pour la briéveté du ſtyle, il retranchât les connexions, en quoi il a ſuivi le précepte qu'il donne :

Quidquid præcipies, eſto brevis : ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles :
Omne ſupervacuum, pleno de pectore manat.

Comme j'écris en Proſe, j'ai été obligé de garder une autre méthode, & d'expliquer par-tout cet ordre, afin que le Lecteur paſſe ſans peine d'un précepte à l'autre.

Lorſqu'Horace cite à demi mot, ou fait alluſion en paſſant à quelque endroit de la Fable ou de l'Hiſtoire, je l'explique ſuccintement, afin qu'on n'ait pas beſoin de commentaire pour l'entendre.

Je donne auſſi la raiſon des préceptes,

lorſqu'elle n'eſt pas aſſez connue, ſans néanmoins perdre jamais de vûe le ſens de l'original. Il eſt vrai que pour éclaircir deux ou trois paſſages aſſez obſcurs, j'ai haſardé d'y ajoûter quelque choſe du mien : mais le ſens d'Horace m'y portoit ſi naturellement, que je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il l'avoit ainſi penſé lui-même, & que s'il avoit écrit en Proſe, il n'auroit pas manqué de le dire.

Je tâche auſſi de donner la raiſon de l'harmonie des Vers, & du rapport de leurs différentes meſures aux matiéres auxquelles ils ont été deſtinés : Pourquoi (par exemple) les Vers exametres ont été conſacrés au Poëme Epique ? pourquoi les Vers ïambiques aux piéces de Théatre, & ainſi des autres ? il eſt vrai qu'en cela j'ai été peut-être un peu trop hardi ; je n'ai rien dit néanmoins que je n'aye premiérement ſenti, & tous les gens de bon goût que j'ai conſultés, m'ont avoué qu'ils l'avoient remarqué, auſſi-bien que moi.

Au reſte, je n'ai pas toujours ſuivi le ſens des Commentateurs, parce que je n'y ai pas toujours trouvé mon compte. Par exemple, ſans aller plus loin, ils diſent tous, que le ſecond précepte qu'Horace donne, commence à ce Vers :

Incœptis gravibus plerumque & magna profeſſis,
Purpureus latè, &c.

Et je fais voir, ce me ſemble, aſſez clairement, que ce n'eſt qu'une ſuite du premier précepte, dans laquelle le Poëte donne la raiſon pourquoi l'uniformité de l'Ouvrage (qui eſt ſon premier précepte) eſt ordinairement mal gardée; ce qui vient, dit-il, de la démangeaiſon qu'ont la plûpart des Auteurs, de faire entrer dans leurs Ouvrages certains lieux communs qui flatent leur imagination; & je ne penſe pas qu'on puiſſe déſavouer, que les trois idées qu'Horace donne dans ces trois paſſages qui s'entreſuivent, & qui commencent ainſi: *Humano capiti. Incœptis gravibus.* Et *Amphora cœpit inſtitui:* que ces trois idées, dis-je, ne répondent les unes aux autres: & ne tendent toutes à éclaircir le précepte de l'uniformité de l'Ouvrage, lequel précepte eſt ſeulement terminé à ce Vers ici:

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat & unum.

C'eſt ainſi que j'en ai uſé en pluſieurs autres endroits, comme je pourrois le faire voir, ſi je n'appréhendois de faire une Préface plus longue que mon Ouvrage: mais ceux qui voudront prendre la peine de l'examiner, le trouveront facilement, ſans que je les fatigue ici par de longues remarques.

J'avoue néanmoins que les Commentateurs m'ont beaucoup aidé, & que ſans

eux peut-être ne ſerois-je jamais venu à bout de mon deſſein : il eſt vrai que j'ai eu bien du chagrin de voir qu'ils m'abandonnoient quelquefois au plus grand beſoin, & j'aurois de bon cœur fait échange de toutes les queſtions de Grammaire, & de toutes les Moralités ſur leſquelles ils s'étendent volontiers, avec la ſolution de quelques paſſages difficiles qui m'ont tenu long-temps à la torture.

Je me ſuis ſur-tout écarté du ſens des Commentateurs, lorſqu'ils font dire à Horace des choſes froides, ou qui ne répondent pas à la juſteſſe & à la délicateſſe de ſon eſprit : véritablement dans ces endroits-là, je n'ai pas crû devoir les en croire ſur leur autorité, & (aſſûré que j'étois que ce grand maître qui inſtruit ſi bien les autres, n'avoit rien pû dire lui même qui ne fût très-bien penſé) j'ai cherché dans ſes expreſſions quelqu'autre choſe que ce qu'ils lui font dire ; & j'ai trouvé qu'effectivement je ne me trompois point, & que les beautés qui ne ſe préſentent pas d'abord, ſe découvrent néanmoins lorſque l'on veut bien prendre la peine de les chercher avec application.

Après avoir rendu raiſon de la conduite que j'ai tenue dans cette Paraphraſe, je ne ſçaurois m'empêcher de remarquer ici, que Fabricius, & tous ceux qui ont crû avec

lui que les préceptes qui ſont contenus dans Ouvrage, ont coulé de la plume du Poëte ſans ordre & ſans liaiſon, ſe ſont aſſurément trompés.

Il eſt vrai qu'Horace ni garde pas un ordre ſi méthodique, que ceux qui écrivent en Proſe quelque traité de Rhétorique : mais néanmoins il n'a pas ſemé ſes préceptes à l'aventure, comme ils ſe l'imaginent.

Pour le faire voir, voici en deux mots l'œconomie de ce Poëme. Horace ſe propoſe d'y traiter trois choſes : premiérement qu'un Ouvrage doit plaire à l'eſprit ; ſecondement qu'il doit toucher le cœur ; & en troiſiéme lieu, qu'il doit châtouiller l'oreille. Il donne au commencement les préceptes qu'il faut garder pour rendre un Ouvrage agréable, afin de plaire à l'eſprit. Il enſeigne enſuite ce qu'il faut obſerver pour rendre un Ouvrage pathétique, afin de toucher le cœur ; & enfin il inſtruit de ce qu'il faut pratiquer pour le rendre harmonieux, afin de châtouiller l'oreille.

Après qu'il a traité ces trois choſes, non en Rhéteur, mais en Poëte ; pour délaſſer le Lecteur, & mêler l'agréable à l'utile, il fait l'éloge de la Poëſie, mais d'une maniére ſi admirable qu'il excite par-là les Auteurs à l'obſervation de ſes préceptes, & leur fait prendre l'envie de s'élever à la perfection d'un ſi bel Art.

Il donne enſuite des avis très-utiles ; comme de prendre pour modéles les Auteurs qui ont le mieux écrit ; d'employer beaucoup de temps & d'application à la compoſition des Ouvrages ; de ne les produire pas avec précipitation ; de conſulter le ſentiment des gens éclairés, ſincéres & déſintéreſſés ; & de ſe ſoumettre à leur correction, ſans prévention, & ſans opiniâtreté.

Enfin il finit ce Poëme par une raillerie contre les méchans Poëtes, & fait voir le deſtin pitoyable & d'eux, & de leurs Ouvrages : ce qu'il fait ſans doute pour faire voir combien il eſt important de garder toutes les régles qu'il a données, afin de ne pas reſſembler à ces miſérables, qui ſont l'objet du mépris & de la riſée publique.

Cet ordre, dont je viens de faire ſuccintement le plan, n'eſt pas diviſé par Sections & par Chapitres dans cet Ouvrage, comme dans les traités ordinaires de Rhétorique ; & Horace ne prend pas même la peine d'en avertir le Lecteur : mais il regne néanmoins dans tout le corps du Poëme, & ſe fait remarquer à ceux qui le liſent avec application : par exemple, qui ne reconnoît que le Poëte paſſe du premier point au ſecond, lorſqu'il dit :

Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto :
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Qui ne voit enſuite qu'il paſſe au troiſiéme, & qu'il va traiter de l'harmonie des Vers quand il dit :

Syllaba longa brevi ſubjecta, vocatur ïambus,
Pes citus : unde etiam trimetris accreſcere juſſit
Nomen ïambeis ; quum ſenos redderet ictus.
Primus ad extremum ſimilis ſibi, &c.

C'eſt ainſi que le Poëte laiſſe par-tout entrevoir l'ordre qu'il a gardé. Il eſt vrai qu'il ne s'y aſſujettit pas entiérement, & que l'on trouvera dans un lieu, des choſes qui ſeroient peut-être mieux placées dans un autre : mais qui ne ſçait que lorſqu'on écrit en Vers, cette trop grande exactitude eſt quelquefois un défaut, & qui ſuffit que dans un Poëme il y ait en général une belle œconomie qui régne dans tout le corps de l'Ouvrage ?

Comme j'oſe croire que tout le monde ſera en ceci de mon ſentiment, je m'imagine qu'on aura un extrême regret de voir que ce prétendu défaut d'œconomie dans ce Poëme d'Horace, ait porté un de nos plus fameux Poëtes à nous donner un Art Poëtique effectivement ſans ordre, quoique d'ailleurs admirable en toutes maniéres.

Si Monſieur Blondel n'avoit entiérement juſtifié notre Auteur de ce que Scaliger, Lipſe, & Turnebe, trouvent à redire dans ce Poëme, ſur le jugement

ment qu'Horace y donne des Vers & des railleries de Plaute ; je ſerois ici obligé de prendre en main ſa défenſe, & de faire voir que du temps d'Auguſte la verſification licentieuſe, les jeux de mots, les équivoques & les railleries inſipides de Plaute, n'étoient plus à la mode ; mais il ne ſe peut rien ajouter à ce que ce judicieux Auteur en a dit ; & je ſuis aſſuré que le Lecteur me ſçaura bon gré que je le renvoye pour cela à la comparaiſon de Pindare & d'Horace, imprimée chez Barbin en 1673.

Je ſouhaiterois que celui qui a ſi bien ſoutenu ſur ce ſujet le ſentiment de notre Poëte, ne l'eût pas accuſé d'être tombé dans la faute que Longin appelle *fureur hors de ſaiſon* ; dans l'endroit où Horace parle de la jettée du Lac de Lucre, du deſſéchement des Marais du Pont, & du changement du cours du Tibre : il eſt vrai qu'en traduiſant ce paſſage de la maniére, que Monſieur Blondel l'a traduit, il ſemble que la critique ſoit juſte ; mais il me ſemble auſſi qu'en donnant à ce paſſage le tour que je lui ai donné, l'on n'y trouve plus cette *fureur hors de ſaiſon* : c'eſt de quoi le Lecteur peut être éclairci en comparant ces deux traductions.

D'ailleurs, quand on ſeroit obligé d'a-

vouer que dans cet endroit-là Horace eſt un peu trop élevé, eu égard à la matiére qu'il traite, on doit en même temps lui rendre cette juſtice de reconnoître qu'il a voulu prendre adroitement l'occaſion de faire l'éloge de certains Ouvrages publics, qui faiſoient du bruit de ſon temps; & c'eſt ainſi que l'Horace de notre ſiécle ne manque pas de faire naître l'occaſion de parler de ſon Auguſte, lorſque la matiére qu'il traite ſemble l'en éloigner, comme par exemple dans cet endroit du Lutrin, où la molleſſe fait l'éloge du Roi d'une maniére ſi naïve & ſi ingénieuſe.

Voilà ce que j'étois obligé de dire au Lecteur, pour l'avertir de la conduite que j'ai tenue dans cette Paraphraſe, & pour juſtifier l'Art Poëtique d'Horace, de ce que l'on y a trouvé à redire juſques à préſent.

Au reſte, comme il y a dans cette piéce pluſieurs paſſages qui ſont extrêmément difficiles à entendre, & qui peuvent être expliqués diverſement, je ne ſuis pas ſi attaché à mes ſentimens, que je ne défére avec plaiſir à ceux des gens de Lettres, qui voudront bien me faire la grace de m'avertir des fautes que je puis avoir faites, afin que je puiſſe les corriger dans une ſeconde édition, & que le Public en profite.

PARAPHRASE DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

PUISQUE j'ai fait deſſein, mes chers Piſons, de vous donner les regles de l'Art Poëtique ; l'ordre veut que je commence par celle qui ſert de fondement à toutes les autres. Cette regle eſt l'uniformité de l'Ouvrage, c'eſt-à-dire, qu'il faut néceſſairement que toutes les parties qui le compoſent, répondent à la nature de leur tout, comme étant les membres d'un même corps.

Pour faire voir la néceſſité de ce précepte, & combien ſont ridicules ceux qui ne l'obſervent pas ; je me ſervirai d'un exemple tiré de la Peinture, laquelle, comme vous ſçavez, a un grand rapport avec la Poëſie, qu'elle a été ap-

pellée une Poëſie muette. Imaginez-vous donc, je vous prie, quel jugement feroit-on d'un Peintre qui s'aviſeroit de faire un Tableau, dans lequel il joindroit le col d'un cheval à une tête humaine, formeroit enſuite le reſte du corps avec les membres de divers animaux, mettroit confuſément ſur tous ces membres des plumes d'oiſeaux d'eſpéces différentes, & pouſſeroit ſi loin ſon extravagance, qu'ayant commencé ſon deſſein par une belle tête de femme, il le finiroit par les extrêmités de quelque poiſſon noir & hideux ? Pourriez-vous vous empêcher de rire à la vûe d'un tableau ſi monſtrueux, quelques amis que vous fuſſiez de celui qui l'auroit fait ? Cependant il eſt certain qu'un Poëme, ou quelque ouvrage d'eſprit que ce fût, ſeroit tout-à-fait ſemblable à ce ridicule tableau, ſi les conceptions vagues qu'on y employeroit, n'avoient entr'elles non plus de rapport & de liaiſon, qu'en ont les ſonges & les rêveries d'un frénétique, & ſi les diverſes parties dont il ſeroit compoſé, ne concouroient pas entr'elles mutuellement à produire un tout uniforme.

Je ſçai bien qu'on permet également aux Peintres & aux Poëtes de ſe donner de grandes licences : Je n'ai garde de le déſavouer, j'ai quel-

quefois beſoin moi-même qu'on m'accorde cette liberté, & à mon tour je rends volontiers la pareille aux autres: mais cette licence ne doit pas aller juſqu'à nous permettre de manquer à l'uniformité, en aſſociant des choſes formellement oppoſées: comme ſi nous voulions mêler les oiſeaux, qui volent dans l'air, avec les ſerpens qui rampent ſur la terre; les agneaux, qui ſont le ſymbole de la douceur, avec les tigres, qui ſont le ſymbole de la cruauté.

Vous venez de voir par l'exemple de ce tableau ridicule que je viens de mettre devant vos yeux, que ce défaut n'eſt pas ſupportable dans la Peinture: Voyez maintenant, par un exemple à peu près ſemblable, l'effet qu'il produit dans la Poëſie. Figurez-vous donc que comme ce Peintre avoit commencé ſon deſſein par une tête humaine, qui promettoit toute autre choſe que ce qui l'a ſuivie; qu'auſſi un Poëte, après un commencement grave, qui prépare l'eſprit à quelque choſe de grand, ſe relâche tout d'un coup de cette gravité, & s'amuſe à faire des deſcriptions d'un bois ſacré, d'un autel de Diane, d'un ruiſſeau, qui ſerpente dans une belle campagne, du fleuve du Rhin, ou de l'Arc-en-ciel: N'eſt-il pas vrai que la conduite de ce Poëte eſt

auſſi extravagante que celle de ce Peintre, en ce qu'il ne prend pas garde que ces deſcriptions étant des piéces trop brillantes pour aſſortir un ſujet grave & majeſtueux, il tombe dans la même faute que feroit un Tailleur, s'il s'aviſoit de coudre ſur un habit noir une piéce d'écarlate, dont l'éclat mal placé choqueroit la vûe ?

Ce qui fait que l'on tombe ſouvent dans ce défaut, & que l'uniformité eſt ordinairement mal gardée, c'eſt que la plûpart de ceux qui ſe mêlent d'écrire, ont un grand penchant à faire entrer dans leurs ouvrages certains lieux communs qui flattent leur imagination, ſans conſidérer s'ils y peuvent entrer avec bienſéance : car j'avoue qu'une belle deſcription miſe en ſon lieu, eſt un riche ornement ; mais je dis ſeulement qu'il ne faut pas l'enchaſſer mal-à-propos, étant certain qu'une piéce hors de ſon lieu, quelque belle qu'elle ſoit, ne fait jamais un bel effet.

Les Auteurs qui veulent à quelque prix que ce ſoit employer leurs lieux communs, ſont à peu près comme ce Peintre qui ne ſçavoit deſſiner qu'un cyprès & l'employoit dans tous ſes ouvrages, juſques-là qu'ayant un jour à peindre un naufrage, il ne manqua pas d'y faire trouver place à ſon arbre favori, & le planta dans quelque

soin de son tableau : je vous laisse à penser si ce cyprès revenoit bien au dessein de celui qui vouloit se voir peint au milieu des vagues nageant sans espérance parmi les débris de ses vaisseaux.

En un mot & ces Peintres & ces Poëtes, qui mêlent sans discernement des choses qui ne peuvent aller ensemble, ressemblent justement à un Potier de terre qui commenceroit d'abord à faire un grand vase, & après quelques tours de roue finiroit ce vase en petit pot de terre, faisant ainsi d'une seule masse d'argille une piéce à double forme & ridicule à voir.

Il est donc certain que ceux qui manquent à l'uniformité de l'ouvrage, violent le plus essentiel de tous les préceptes. Tous les autres défauts peuvent être supportés en quelque maniére : mais celui qui péche contre cette regle, ne doit pas attendre d'être pardonné.

Voici un autre écueil que ceux qui écrivent doivent éviter avec d'autant plus de soin, que l'apparence de bien faire les y entraîne, & les y fait donner. On sçait, par exemple, qu'il faut être court pour n'être pas ennuyeux : & si l'on n'y prend garde, on se rend obscur, ce qui est encore un plus grand défaut que d'être ennuyeux :

on s'applique à polir & à limer un ouvrage pour le rendre agréable, & bien ſouvent pour s'attacher trop à la politeſſe, la compoſition en eſt moins nerveuſe, & n'a plus rien de mâle ni d'animé. Pour éviter la baſſeſſe du ſtile, on tâche de s'élever : & ſi on n'y garde beaucoup de meſures, cette élévation eſt une enflure inſuportable. Il arrive auſſi que pour éviter cette enflure, on rampe quelquefois miſérablement. Enfin ſi un Auteur, pour paroître fécond & abondant, amplifie au-delà des juſtes bornes le ſujet qu'il manie, ce n'eſt plus cette agréable variété qui eſt tant eſtimée ; mais ce ſont des monſtres & des prodiges en matiére d'éloquence ; & au lieu d'applications juſtes & bien conduites, il place néceſſairement les dauphins dans les bois, & les ſangliers dans les mers. Tant il eſt vrai, comme je viens de dire, que l'apparence de bien faire nous trompe en pluſieurs occaſions ; & que la crainte même qu'on a de faillir n'étant pas ménagée avec art, nous ſert quelquefois de piége pour nous faire tomber dans de plus grands défauts, que ceux que nous voulons éviter.

On donne encore dans cet écueil, lorſque pour s'attacher avec trop de ſcrupule à perfectionner quelque endroit d'un ouvrage, on néglige la per-

fection du tout enſemble, qui doit être toujours le principal but d'un habile Ecrivain ; & c'eſt juſtement la faute que fait ce ſtatuaire en bronze qui travaille auprès du Cirque Æmilien. Il épuiſe toute ſon induſtrie à exprimer au naturel & les ongles & les cheveux : mais pour s'attacher trop ſcrupuleuſement à la perfection des parties, il n'a jamais pû réuſſir à faire un beau tout. Pour moi, ſi j'entreprenois de compoſer quelque choſe, & que j'imitaſſe cet ouvrier, il me ſemble que l'ouvrage que je mettrois au jour, ſeroit auſſi ridicule que le ſeroit un homme auquel la nature auroit véritablement donné de beaux yeux & de beaux cheveux noirs, mais aſſortis d'un nez difforme & défiguré.

Pour éviter tous ces défauts & garder un juſte milieu entre ces extrêmités dangereuſes, il faut toujours choiſir pour écrire, un ſujet proportionné à nos forces : examiner long-temps ſi ce que nous entreprenons eſt de notre portée, ou s'il eſt au-deſſus : car il eſt certain que celui qui aura bien choiſi ſon ſujet, ne manquera ni d'élegance, ni d'ordre, ni de clarté.

Pour ce qui eſt de l'œconomie d'un ouvrage, toute ſa grace & toute ſa beauté conſiſte, ſi je ne me trompe, à ſçavoir ranger les choſes qu'on a

à dire, ſelon l'ordre dans lequel elles peuvent faire un plus bel effet : par exemple, il y a des choſes qu'il faut placer au commencement, comme dans leur véritable jour : il y en a d'autres qu'il faut ſe donner patience que le lieu vienne de les employer : il faut rejetter celles-ci, faire choix de celles-là, & ne prendre pas indifféremment tout ce qui ſe préſente à l'eſprit, mais ſeulement ce qui convient le mieux à l'ouvrage qu'on veut mettre au jour. Il faut encore qu'un Auteur ſoit ſobre & retenu à inventer de nouveaux termes ; quelquefois même l'arrangement des mots ſupplée à la grace de la nouveauté, puiſqu'une des plus grandes beautés de l'élocution conſiſte à ſçavoir détourner adroitement les termes les plus communs de leur ſignification propre & littérale, pour leur en donner une figurée & métaphorique, en donnant à la phraſe où ils ſont enchaſſés, ce tour fin & délicat qui répand, pour ainſi dire, quelque air de nouveauté ſur les termes les plus connus.

Ce n'eſt pas que lorſque la néceſſité le demandera, & que l'on ſera obligé d'exprimer des choſes ſi difficiles à faire entendre, que pour s'énoncer clairement on aura beſoin de les déſigner par quelque nouvelle expreſſion, alors on ne

puiſſe haſarder de faire des mots nouveaux : je dis nouveaux, même pour les gens de guerre, qui ſe donnent en cela plus de licence que les autres gens : ces mots-là n'euſſent-ils jamais été connus de l'ancien Orateur Céthégus, ni de ceux de ſon temps. Mais on ne doit ſe ſervir de cette permiſſion que dans l'extrême beſoin, & avec grande ſobriété ; & pour lors les termes qu'on aura inventés ſoi-même, ou ceux qui auront été inventés depuis peu par d'autres, ſeront reçus avec approbation ; pourvû qu'ils tirent leur étimologie de quelque langue auſſi riche que la langue Grecque ; & qu'on ne leur ait pas fait une trop grande violence, pour leur donner l'air de la langue dans laquelle on les introduit.

Après tout, pourquoi trouveroit-on mauvais qu'on invente des mots dans le beſoin ? & ſi l'on a accordé autrefois cette liberté à Cécilius & à Plaute, pourquoi la refuſera-t-on à Virgile & à Varius ? pourquoi enfin m'envieroit-on à moi-même le bonheur que je pourrois avoir de faire quelque acquiſition en faveur de notre langue ; puiſque nous ſçavons que Caton & Ennius ont enrichi celle de leur temps de pluſieurs termes, qu'ils ont mis les premiers en lumiére ?

Il eſt donc vrai qu'il a toujours été permis, &

qu'il le doit être à l'avenir, de faire des mots nouveaux; pourvû que ces mots ſoient de miſe, eû égard au temps préſent, & qu'ils ſoient, pour ainſi dire, marqués au coin de ceux que l'uſage approuve, c'eſt-à-dire, qu'ils ne paroiſſent pas étrangers parmi ceux avec leſquels on les aſſocie.

Non ſeulement il doit être permis, mais il y a même néceſſité de faire des mots, afin de rafraîchir de temps en temps les langues de quelque nouveau ſecours, pour réparer d'un côté les pertes qu'elles font de l'autre par les mots qui périſſent, & qui tombent de vieilleſſe: puiſqu'il eſt vrai que les termes ont leur âge & leur période limité; que les plus vieux prennent fin & font place aux autres, qui, comme les feuilles nouvelles, n'ont jamais plus de grace & plus de beauté que dans leur naiſſance.

Seroit-il juſte après tout que les mots duraſſent toujours, puiſque nous-mêmes, nos plus grands ouvrages, & généralement toutes choſes, ſont ſujettes à cette viciſſitude inévitable qui fait que tout change? Le Lac de Lucre avoit été de tout temps expoſé aux vents & aux orages; & maintenant par ces grandes jettées, digne ouvrage de Jules-Céſar, ce Lac a été changé en un port, qui donne aux vaiſſeaux une retraite aſſurée.

Ce riche terroir qu'on appelle encore les Marais du Pont, étoit n'aguéres couvert d'eau ; & maintenant on voit rouler les charrues, où les barques voguoient autrefois ; & ces vaſtes & inutiles étangs ont été changés en une campagne fertile, qui fournit des vivres à toutes les villes voiſines. Le Tibre ne coule plus dans le lit que la nature lui avoit donné ; on l'a forcé d'en prendre un autre pour éviter les débordemens qui ravageoient nos plaines. Si donc des choſes de cette importance ſont ſujettes au changement, quelle apparence que de ſimples mots, qui ne ſont que l'arrangement de quelques lettres, en fuſſent exempts ? Non ſans doute ils ne le ſont point ; pluſieurs de ceux qui ſont aujourd'hui en crédit, ſeront un jour rejettés ; & ceux qu'on rejette aujourd'hui, reviendront quelque jour en vogue, ſelon qu'il plaira à l'uſage d'en diſpoſer, lequel ne regne pas moins ſouverainement ſur les langues, que les Rois dans leurs Etats : & comme nous venons de voir que dans leurs Royaumes ils changent, quand il leur plaît, les lacs, les marais & le cours des rivieres ; l'uſage auſſi dans les Langues fait ce que bon lui ſemble, & change & rechange ce qu'il lui plaît.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir choiſir les termes

dont on doit ſe ſervir, il faut auſſi ſçavoir choiſir le genre des vers le plus propre au ſujet dont on a fait choix; puiſqu'il eſt certain que la diverſité des ſujets a fait inventer les différentes meſures de vers. Homére, par exemple, a appris à tous ceux qui l'ont ſuivi, qu'on doit ſe ſervir des vers exametres pour chanter les guerres & les exploits des Rois & des Généraux d'armée; parce que la cadence noble & majeſtueuſe de ces vers répond merveilleuſement bien à la dignité du ſujet. Ceux qui compoſerent les premiers des élégies, employerent les premiers des vers inégaux alternativement mêlés, c'eſt-à-dire, les examétres & le pentamétres; parce que peut-être dans leurs chûtes entrecoupées, ils y remarquérent quelque air de plainte & de gémiſſement: mais enſuite ceux qui écrivirent après eux, ne laiſſerent pas de s'en ſervir pour exprimer le contentement & la joye, parce qu'on trouva ſans doute qu'ils étoient auſſi propres pour exprimer les ſurpriſes & les treſſaillemens de la joye, que les émotions & les élancemens de la triſteſſe & de la douleur.

Au reſte, je ne ſçaurois vous dire qui fut l'inventeur des vers élégiaques, qui dans chaque diſtique renferment un ſens fini & coupé de deux

en deux vers ; je ſçai ſeulement que les critiques en diſputent entr'eux, & que cela reſte encore à juger.

Nous devons l'invention des vers iambiques à la colére d'Archiloque. Ce Poëte Grec fut ſi piqué de ce que Lycambe, après lui avoir promis ſa fille en mariage, la donna à un autre, que s'abandonnant à l'impétuoſité de la rage qu'il en conçut, dans la ſatire qu'il compoſa contre lui, il tomba ſans y penſer dans la meſure de ces ſortes de vers, leſquels, ſi l'on y prend bien garde, ont un certain ſon qui rend les invectives plus aigres & plus piquantes, leur cadence ayant je ne ſçai quoi qui ſe rapporte au ton de la voix d'un homme qui dit des injures.

Trois raiſons ont obligé les Poëtes à ſe ſervir de ces vers pour les piéces de Théatre. Premiérement, il leur a ſemblé que n'étant pas ſi harmonieux que les autres, leur meſure avoit quelque choſe qui convenoit mieux à la liberté de la converſation : ſecondement, leur cadence allant à repriſes, & n'étant pas ſi enchaînée & ſi ſuivie que celle des autres vers, elle donne à celui qui les prononce plus de facilité pour élever ſa voix, & pour ſe faire entendre dans les grandes aſſemblées, où la foule excite ordinairement le bruit

& le tumulte : & enfin leur tour étant plus naturel & moins affecté que celui des autres vers, ils les jugérent plus propres pour le Théatre ; parce qu'en effet les repréſentations qu'on y voit étant une image des actions des hommes, il étoit raiſonnable de les exprimer par le langage qui approche le plus du naturel.

C'eſt pour garder ce juſte rapport, qu'on a donné en partage aux Poëtes Lyriques, les louanges des Dieux & des Héros, les triomphes des jeux, les ſoins des Amans, la joye du vin & la liberté de la table ; parce que ces matiéres gayes & riantes, demandent les graces & les enjouemens de la muſique ; & il ſe rencontre que ces ſortes de vers ſont les plus propres à être chantés, à cauſe qu'ils ſe trouvent diviſés par ſtrophes, ou par ſtances d'égale meſure.

Celui qui ne ſçait pas bien garder toutes ces bienſéances, qui font qu'on change de ton, & pour ainſi dire de couleurs ſuivant les matiéres, ne doit point s'applaudir du nom de Poëte qu'on lui donne par complaiſance ; en tout cas pour le mériter à juſte titre, il doit ſouffrir d'être inſtruit, puiſqu'on ne doit pas avoir honte d'apprendre ce qu'il eſt encore plus honteux d'ignorer.

Comme les différentes matiéres qu'on traite, ont

ont donné lieu à la différente meſure des vers ; auſſi ces matiéres différentes ont donné lieu à la différence des ſtiles : un ſujet comique, par exemple, ne peut pas ſouffrir l'emphaſe du ſtile tragique ; & ce ſeroit faire violence à un ſujet tragique, de le dégrader de ſon élévation, & de le réduire à la ſimplicité du ſtile comique ; & c'eſt ce qu'on feroit ſi l'on traitoit l'avanture fameuſe d'Atrée & de Thieſte, du même ſtile dont on traiteroit une avanture commune. Il faut donc aſſortir les ſujets qu'on traite, du caractere qui leur eſt le plus naturel ; & approprier à chacun le ſtile qui lui eſt le plus convenable.

Prenez garde que je ne dis pas abſolument que la différence du ſtile dépend de la différence de l'ouvrage, mais de la différence du ſujet ; & l'on ſe tromperoit ſans doute, ſi l'on croyoit que la Tragédie, parce que ſes perſonnages ſont des Dieux ou des Rois, ne doit jamais ſortir du ſtile ſublime ; & que la Comédie, parce que ces perſonnages ſont des bourgeois ou des perſonnes privées, doit toujours être renfermée dans le ſimple : puiſqu'il eſt vrai que celle-ci, lorſque le ſujet le demande, doit prendre un ton plus élevé qu'à ſon ordinaire. C'eſt ainſi, par exemple, que vous voyez dans Térence que Chrémès, quand il eſt

en colére, crie & conteſte avec un emportement qui tient quelque choſe de l'élévation du caractére ſublime : & la Tragédie de même, deſcend auſſi quelquefois de ſon élevation pour languir, pour ainſi dire, dans un caractére oppoſé ; & ſes perſonnages, quand ils ſont malheureux & infortunés, empruntent pour ſe plaindre avec grace le ſtile & l'air humble de la Comédie. C'eſt ainſi que vous pouvez remarquer dans Euripide que lorſque Télephe & Pélée paroiſſent ſur la Scéne comme exilés & miſérables, le Poëte, pour venir à ſon but, & toucher de compaſſion le cœur des ſpectateurs, ne manque pas de faire tenir à ces Princes un langage conforme à leur condition préſente, & ſe garde bien de leur mettre à la bouche de grands termes, & des expreſſions nobles & emphatiques.

La raiſon de cette conduite, c'eſt qu'il ne ſuffit pas qu'un ouvrage ſoit agréable & plaiſe à l'eſprit ; il faut principalement qu'il ſoit doux, inſinuant, & pathétique pour toucher le cœur, & l'entraîner du côté que bon lui ſemble. Pour y réuſſir parfaitement, il ne faut qu'imiter la nature : & comme l'on ſe ſent naturellement porté à pleurer, lorſqu'on voit pleurer ; & à rire, lorſqu'on voit rire ; auſſi celui qui veut tirer des lar-

mes de nos yeux, doit premiérement en faire couler des siens ; en un mot, il doit nous présenter sa douleur, s'il veut exciter la nôtre ; & c'est par cette innocente adresse que les deux Héros d'Euripide, dont nous venons de parler, s'attirent la compassion des spectateurs, & les rendent sensibles à leurs disgraces.

Non-seulement il est nécessaire que ceux qui composent, gardent tous ces caractéres differens ; mais il faut même que ceux qui recitent leurs ouvrages, peignent sur leurs visages, & dans leurs gestes, tous les mouvemens & toutes les agitations qui doivent être dans l'ame de ceux qu'ils représentent ; & s'il y manquent, ils risquent, ou d'endormir leurs auditeurs, ou de leur servir de risée. Car je vous prie, qui ne riroit, ou qui ne dormiroit, lorsqu'on voit des Acteurs qui dans un rôle triste, ou ménaçant, enjoué, ou grave, ne composent pas leurs visages & leurs gestes à la tristesse ou à la colere, à la joye ou à la gravité ?

Au reste, il n'est pas difficile de pratiquer ce précepte : car comme la Nature nous a tous formés capables de ressentir intérieurement toutes sortes de passions, les épanouissemens de la joye, les impétuosités de la colére, ou les abbattemens

de la triſteſſe : auſſi cette même Nature n'a pas manqué de nous donner à tous certaines diſpoſitions, & certains ſecrets reſſorts, pour porter ſur nos viſages, & dans nos geſtes ce qui ſe paſſe dans nos cœurs, tout de même qu'elle nous a donné une langue pour être enſuite l'interpréte de tous ces différens mouvemens.

Nos paſſions ont donc chacune leurs caracteres, leurs expreſſions & leurs geſtes ; & ſi l'on manque de les aſſortir de ce qui leur eſt convenable, en mettant à la bouche d'une perſonne des paroles, ou lui faiſant faire des geſtes qui ne conviennent pas aux mouvemens de ſon ame, on s'expoſe infailliblement à la riſée de tout le monde.

Non-ſeulement le ſtile, les expreſſions & les geſtes doivent convenir aux paſſions qu'on veut repréſenter ; mais encore toutes ces choſes ſe doivent rapporter à la condition, & à l'âge des perſonnes qu'on fait parler : Ainſi, par exemple, il y doit avoir de la différence entre le caractere, les expreſſions, & les geſtes d'un homme riche, & celles d'un homme pauvre ; entre celles d'un vieillard d'une expérience conſommée, & celles d'un jeune homme que la fleur de l'âge rend bouillant & impétueux ; entre celles d'une Dame de qualité, & d'une ſuivante officieuſe ; d'un Mar-

chand qui ſe plaît à rouler par le monde, & d'un laboureur qui eſt attaché à la culture de ſes champs.

On doit même obſerver cette différence ſuivant la différence des Nations : ainſi, autrement doit-on repréſenter un homme de Colchos & un homme d'Aſſirie ; un Thébain & un Argien ; c'eſt-à-dire, que chacun doit garder l'eſprit, l'éducation & les maniéres qu'il peut avoir reçues de ſon pays.

La raiſon de cette conduite, c'eſt qu'il faut néceſſairement que les portraits qu'on fait des hommes, reſſemblent à leurs originaux ; & c'eſt pour cela même qu'un Auteur, qui ſe propoſe de mettre ſur la ſcéne un homme déja connu, doit bien prendre garde de le repréſenter tel que la renommée nous l'a déja fait connoître ; & de ne rien feindre de lui, qui ne convienne à l'opinion qu'on en a déja conçue : ainſi s'il fait choix du fameux Achille, il faut qu'il nous le repréſente infatigable, prompt à ſe mettre en colére, inexorable, intraitable, ſe croyant diſpenſé de s'aſſujettir à aucune ſorte de droit, & ne voulant rien décider que par la voie des armes : Que Médée ſoit cruelle, & ne ſuccombe jamais ſous les coups de la Fortune ; qu'Ino verſe des larmes ;

qu'Ixion ſoit perfide, Io errante, & Oreſte triſte.

Si l'on veut hazarder de mettre ſur la Scéne un ſujet nouveau & quelque perſonnage qu'aucun Auteur n'ait pas encore rendu célebre, l'on doit obſerver exactement de lui faire garder juſqu'a la fin le même caractére qu'on lui aura donné au commencement, afin qu'il ſoit toujours ſemblable à ſoi même, & ne ſe démente jamais.

Il eſt vrai qu'en traitant un ſujet déja connu, il eſt difficile de le manier de telle ſorte, qu'il ſemble à tout le monde que l'Auteur l'ait tiré de ſon propre fonds: auſſi faut il plus d'art & plus d'induſtrie pour y réuſſir & s'approprier, pour ainſi dire, un ſujet qu'on aura tiré d'Homere, ou d'ailleurs, pour le faire venir au théatre, que ſi on le tiroit tout entier de ſon invention, en mettant ſur la Scéne une nouveauté, dont on n'auroit jamais ouï parler.

Au reſte, en ce cas-là un Poëte ne doit pas craindre qu'on l'accuſe de larcin, & qu'on lui reproche que ce qu'il met au jour, n'eſt pas ſon propre ouvrage; pourvû qu'il ne donne pas au ſujet qu'il aura pris, le même tour que lui a donné l'Auteur dont il l'a tiré, ce qui ſeroit trop

commun & trop aiſé à faire ; c'eſt-à dire, pourvû qu'il ne le rende pas mot pour mot, comme s'il en faiſoit ſimplement la traduction ; & ne s'attache pas même à l'imiter ſi exactement, que s'y trouvant enſuite engagé trop avant, il ne pût après cela s'en écarter, & y ajouter quelque choſe de ſon invention, ſans choquer la bienſéance & violer les régles de l'Art.

Après avoir bien choiſi un ſujet, & trouvé le tour qu'on lui doit donner, la premiere choſe qu'on doit obſerver, c'eſt de ne pas promettre par un commencement trop empoulé, au-delà de ce qu'on peut tenir dans la ſuite, pour ne pas imiter cet Auteur qui avoit ainſi commencé un Poëme Epique :

Chantons, Muſe, chantons l'épouventable guerre,
Qui du fameux Priam mit le Trône par terre.

Quelle croyez-vous que fut la ſuite d'un ſi emphatique début ? Il arriva juſtement la même choſe que ce que la Fable raconte de l'accouchement des Montagnes, qui après avoir tenu tout le monde dans l'attente d'une production extraordinaire, n'enfanterent enfin qu'une chétive ſouris. Quelle différence il y a-t-il, je vous prie, d'un commencement ſi préſomptueux, à

celui ci de cet Auteur illuſtre, dont la modeſtie ne promet rien légérement, & à l'étourdie :

Muſe, raconte-moi les accidens divers
De ce Héros, qu'on vit errant par l'Univers,
Après l'embraſement de la ſuperbe Troie.

Vous voyez qu'il ne promet, ce ſemble, que le récit d'un voyage : & cependant on le voit dans la ſuite étalant toutes les beautés du ſtile ſublime, dans les choſes merveilleuſes qu'il raconte, & d'Antiphatès, Roi des Leſtrigons, qui dévoroit les hommes vivans ; & du Cyclope Poliphéme ce Géant épouventable qui n'avoit qu'un œil au milieu du front ; & des gouffres terribles de Sylla & de Caribde. Voilà l'adreſſe de l'Art de n'éblouïr pas d'abord par des brillans qui ne ſont pas ſoutenus, & qu'on laiſſe diſparoître tout d'un coup : mais au contraire, pour ſurprendre agréablement les Lecteurs, un Auteur habile doit ſe ſervir de la même adreſſe dont ſe ſert la Nature, pour relever la beauté de ſes productions, qui eſt de faire précéder ce qu'elle doit produire de plus beau par un commencement ſimple & ſans apparence : par exemple, dans la génération du feu, elle commence par la fumée ; & la

flamme

flamme qui en ſort enſuite, en eſt plus belle & plus brillante.

Une autre faute qu'on commet quelquefois en commençant un ouvrage, c'eſt lorſqu'on va chercher trop loin l'origine du ſujet qu'on traite : comme le Poëte Antimachus, qui ayant deſſein de chanter l'heureux retour du Prince Diomede, va prendre le commencement de cette avanture à la mort de Méléagre : ou comme cet autre Poëte qui pour chanter la guerre de Troye, remonte juſques à l'Oeuf, dont la fable raconte qu'Hélène étoit ſortie.

Cette trop grande exactitude fatigue l'eſprit du Lecteur, ſur-tout dans le Poëme Epique, dans lequel un Auteur doit ſe hâter de venir au fait principal, & préſuppoſant comme connues les choſes qui le précédent de trop loin, il doit entraîner tout d'un coup ſes Auditeurs au milieu de ſon ſujet, ſans leur donner le temps d'en rechercher trop ſcrupuleuſement l'origine. En un mot, il doit être abſolument le maître de ſa matiere : il peut ſupprimer & ajouter ce que bon lui ſemble ; retrancher les circonſtances véritables, ſi elles ne ſont pas ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie ; ſubſtituer en leur place des fictions ingénieuſes, pourvû qu'elles puiſſent être mêlées

avec grace aux faits véritables ; & en tout cela prendre toujours bien garde qu'il n'y ait rien dans tout l'ouvrage depuis le commencement juſques à la fin, qui ne viſe à ſon but principal, afin que toutes les diverſes piéces qu'il met en œuvre, s'y rapportent uniquement.

Bien que nous ayons déja parlé des regles qu'on doit obſerver pour ne rien dire que de convenable, il eſt pourtant néceſſaire d'y revenir pour ne pas oublier un précepte, qui eſt ſi fort de mon goût, & de celui de tout le monde en général, que ceux qui ſe mêlent d'écrire, ne ſçauroient ſe diſpenſer de l'obſerver, s'ils veulent que les Auditeurs ſoient ſi enchantés de leurs ouvrages, qu'après en avoir vû la repréſentation, ils ne quittent le Théatre qu'à regret, lors même que celui qui annonce aura congédié l'aſſemblée, & qu'on aura tiré le rideau.

Ce précepte eſt, en un mot, qu'on doit étudier ſoigneuſement les mœurs & les inclinations des divers âges de l'homme pour le répréſenter enſuite au naturel, & faire des portraits qui paroiſſent plutôt des originaux que des copies.

Un enfant, par exemple, qui commence à ſçavoir prononcer les mots qu'on lui enſeigne ; & à marcher tout ſeul, doit être repréſenté ai-

mant à jouer, & à badiner avec des petits comme lui, facile à ſe mettre en colére, & facile à appaiſer, voulant à tout moment tantôt une choſe & tantôt une autre.

Un jeune garçon qui n'a pas encore de barbe au menton, & qui n'eſt plus ſous la conduite d'un Précepteur, doit être dépeint aimant les chevaux, les chiens, & la campagne : ayant un grand penchant aux plaiſirs, & de l'averſion pour ceux qui le reprennent de ſes fautes : il renvoye toujours le plus loin qu'il peut la recherche des choſes qui lui peuvent être utiles, & n'y penſe qu'à l'extrêmité : il aime à faire grande dépenſe : il eſt rempli de préſomption, paſſionné pour tout ce qu'il déſire, & prompt à abandonner ce qu'il a ſouhaité avec le plus d'empreſſement.

Ces inclinations venant à changer dans un âge plus mûr, il faut repréſenter un homme fait, donnant tous ſes ſoins & toute ſon application à amaſſer du bien, à ſe faire des amis, à acquérir de la réputation, & concertant ſes deſſeins de telle ſorte qu'il ne puiſſe jamais avoir lieu de ſe repentir, ni de ſe retracter de ce qu'il a une fois entrepris.

Enfin, il faut repréſenter un vieillard accablé de toutes les infirmités de l'âge, étant ſans ceſſe

rongé du ſoin d'amaſſer des richeſſes ; & après les avoir amaſſées, aimant mieux vivre miſérablement, que de s'en ſervir ; appréhendant même d'y toucher, ne donnant rien de bon cœur, craignant toujours de trop donner, & différant tout autant qu'il peut à le faire ; portant ſes vûes & ſes eſpérances auſſi loin dans l'avenir, que s'il avoit encore long-temps à vivre ; tout caſſé, & cependant plus avide de la vie que jamais ; chagrin, fâcheux, difficile à contenter ; ayant à tous momens des plaintes à faire ; étant ſans ceſſe ſur les louanges du temps paſſé, parce qu'il étoit jeune ; ne pouvant ſouffrir le préſent parce qu'il n'en ſçauroit jouir ; ſoupirant après l'avenir parce que l'eſpérance ne nous abandonne jamais ; aimant à reprendre les jeunes gens, & à leur donner de bons préceptes, pour ſe conſoler de n'être plus en état de leur ſervir d'exemple.

Ainſi, un Auteur, qui conſidérera que les années qui nous conduiſent de l'enfance à l'âge de perfection, nous donnent pluſieurs bonnes qualités à meſure que nous montons ; & que les années qui nous conduiſent enſuite à la vieilleſſe, nous dépouillent de ces mêmes qualités, pour nous en donner d'autres à meſure que nous deſcendons ; un Auteur, dis-je, qui conſidérera tou-

tes ces choſes, ſe donnera bien de garde de faire jouer le rôle d'un vieillard à un jeune homme, ou celui d'un homme fait à un enfant; mais s'il veut être aſſûré de plaire, il ne ſortira jamais du naturel, & donnera à chaque âge ce qu'il a de propre & de convenable.

Les régles de la bienſéance demandent auſſi qu'un Auteur mette de la différence entre les choſes qui doivent être repréſentées en plein théatre, & celles qui n'y doivent être portées que par le récit ſeulement. Car bien que ce que nous voyons de nos propres yeux frappe davantage notre eſprit, que ce que nous oyons raconter & que le propre ſpectacle d'une action ſoit plus vif & plus touchant que la ſimple narration; il y a pourtant certaines avantures qui (pour être trop cruelles ou trop incroyables) ſe doivent paſſer derriere le rideau, & demandent d'être dérobées aux yeux des ſpectateurs, pour leur être enſuite rapportées par un récit, dans lequel le Poëte aura un beau champ pour déployer ſon éloquence.

Seroit-il ſéant, par exemple, que Médée (pour ſe venger de la perfidie de Jaſon) précipitât du haut d'une tour, à la vûe de tout le monde, les enfans qu'elle avoit eu de lui? ou que

l'abominable Atrée préparât en préſence des ſpectateurs ces mets horribles, qu'il donna à Thieſte ſon frere, lorſque pour le punir de l'affront qu'il en avoit reçu d'avoir ſouillé ſa couche, il lui fit manger dans un feſtin ſes propres enfans? Vous voyez, ſans doute, que ces ſpectacles ſont trop cruels pour être mis devant les yeux.

Il ne ſeroit pas non plus raiſonnable de vouloir faire accroire aux ſpectateurs, qu'en leur préſence Progné a été changée en oiſeau, & Cadmus en ſerpent; ce ſeroit abuſer un peu trop de leur crédulité: & pour moi, je m'imagine que tout le monde eſt en cela de mon goût, & que quand on voit devant ſes yeux des objets de cette nature, ou ils font horreur, parce qu'ils ſont trop cruels, ou l'on n'y ajoute point de foi, parce qu'ils ſont incroyables.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point effaroucher les ſpectateurs par de ſemblables objets; il faut encore qu'une piéce de théatre, ne ſoit ni trop longue, ni trop courte, pour remplir la curioſité des Auditeurs, ſans laſſer leur attention; & pour cet effet elle ne doit avoir ni plus, ni moins de cinq Actes, dans leſquels on ſe donnera bien de garde de faire intervenir aucune Divinité, ſi le dénouement de l'intrigue ne mérite une telle

intervention: & l'on ne fera jamais auſſi parler plus de trois perſonnes dans une même Scéne, pour éviter la confuſion.

Vous voyez, ſans doute, que l'on ne ſçauroit ſe diſpenſer d'obſerver toutes ces choſes, ſi l'on veut qu'une piéce ſoit demandée avec empreſſement, ſi l'on veut qu'on ne ſe laſſe point de la voir repréſenter, & qu'après qu'on l'aura vûe & revûe avec plaiſir, on la redemande toujours.

Bien que le chœur ſemble ſéparé & détaché de l'ouvrage, il doit pourtant être compoſé de telle ſorte qu'il s'intéreſſe dans toute l'action, & joue, pour ainſi dire, ſon rôle comme les autres Acteurs, bien qu'il le joue ſéparément, & à ſa maniére: afin qu'on n'entende rien chanter dans les intermédes, qui ne ſe rapporte au ſujet principal, & ſemble n'en pouvoir être détaché. Il faut, s'il veut plaire, qu'il prenne toujours le parti de la vertu, qu'il aime à entretenir la bonne intelligence entre les amis, à régler & à modérer les emportemens de la colére, qu'il ſe montre favorable à ceux qui ont averſion pour les crimes, & qui ne peuvent ſe réſoudre à commettre une méchante action; qu'il ne manque pas de louer les mets des tables où

la frugalité regne ; qu'il vante la droite Juſtice, & les belles Loix, qui maintiennent les Etats ſains & floriſſans ; qu'il préfére aux déſordres de la guerre les innocentes occupations de la paix, laquelle, ſans obliger les hommes d'être inceſſamment ſur leurs gardes, les laiſſe jouir d'une heureuſe tranquillité.

Que le chœur ſur-tout ſe donne bien de garde de découvrir le ſecret de la piéce, dont il eſt inſtruit ; c'eſt-à-dire, qu'il n'avance rien qui donne lieu aux Auditeurs de déviner le dénouement de l'intrigue, afin de ne leur pas ravir par avance le plaiſir de la ſurpriſe : mais (comme s'il étoit lui-même dans l'incertitude de ce qui doit arriver) qu'il laiſſe les ſpectateurs en ſuſpens ; qu'il entre, pour ainſi dire, dans leurs cœurs ; qu'il prenne part à leurs agitations & à leurs ſouhaits ; & qu'il prie avec eux les Dieux, qu'il leur plaiſe de donner un meilleur ſort à l'innocence, à la vertu, qu'on voit d'abord perſécutée & malheureuſe, & d'abandonner le parti du crime, qui paroît d'abord ſur la Scéne orgueilleux & triomphant.

Au reſte le Chœur changea de ſtile & de caractere, à meſure que le peuple Romain, qui croiſſoit de jour en jour, changea de goût & d'inclina-

tion ; & il en a été à peu-près du Chœur, comme de la ſymphonie qui l'accompagne : car autrefois la flûte n'étoit pas comme aujourd'hui embouchée de laton, & d'une taille à pouvoir être preſque égalée à la trompette ; mais elle étoit au commencement petite & douce, n'ayant que peu de trous, parce qu'il n'en falloit pas davantage pour former un ſon qui pût aſſortir le Chœur, & remplir l'auditoire de ce temps-là, qui n'étoit pas ſi vaſte & ſi rempli de monde que nous le voyons aujourd'hui, n'y ayant alors qu'un petit nombre d'Auditeurs, qu'on pouvoit facilement compter, qui d'ailleurs n'aimoient ni l'excès, ni la ſomptuoſité, & dont les mœurs douces & bien réglées ne demandoient ni tant de bruit, ni tant de dépenſe.

Mais lorſque ce peuple victorieux commença à étendre les limites de ſon Empire, & l'enceinte de ſa ville, alors il changea de goût, en changeant de condition ; & comme la plûpart paſſoient impunément tout le jour à table, à ſe donner du bon temps dans le vin & dans la débauche, cette licence paſſa inſenſiblement des mœurs, juſques dans les vers & dans la ſymphonie.

Après tout, ce changement étoit inévitable ; car, enfin, bien que ce peuple eût la commodité de vivre en Bourgeois, après s'être affranchi, par

la force des armes, du travail & de l'agriculture, ſon premier partage, il étoit néanmoins ruſtre, brutal & ignorant; enſorte qu'il ne faut pas s'étonner que ceux, (qui de Laboureurs étoient devenus Soldats, & enſuite Hommes de Ville) vouluſſent être divertis à leur maniére, & ne puſſent pas donner dans le goût des honnêtes gens, & des eſprits cultivés, qu'il pouvoit y avoir parmi eux.

Ainſi les Joueurs de flûte ajoutérent aux premiéres régles de leur art, & les geſtes du corps, & toutes ces ſuperfluités que le luxe y a introduites, & furent vûs ſur leurs échaffauts, ſe promenans avec de longues robes traînantes: ainſi la harpe, toute grave qu'elle eſt, & deſtinée aux choſes ſérieuſes, reçut de l'augmentation dans ſes ſons par la multiplication de ſes cordes; & enfin, le Chœur pour s'accommoder à l'eſprit du ſiécle, reçut auſſi du changement, & dans l'élocution, & dans la penſée: car l'élocution, pour s'accorder à l'éloquence du temps qui aimoit la rapidité, fut obligée de ſouffrir des tours d'expreſſion hardis, & des maniéres de parler juſques-là inouies, & la penſée (pour ſuivre auſſi cette même inclination) ne roulant que ſur de grandes Sentences, & mêlant toujours parmi les préceptes quelque choſe

de prophétique, ne différoit preſque en rien des Oracles de Delphes.

Et pour faire voir qu'on s'eſt moulé de tout temps ſur le goût du ſiécle, c'eſt que les Poëtes (qu'on vit entrer en lice les premiers pour diſputer entr'eux ce bouc qui étoit le prix deſtiné à ceux qui avoient le mieux réuſſi à quelque piéce de théatre) firent d'abord paroître ſur la Scéne des Satyres tous nuds & hideux à voir, & tâcherent d'égayer par des plaiſanteries groſſiéres la gravité de la Tragédie : parce qu'ayant à faire à un peuple yvrogne & déreglé, qui venoit à la repréſentation de leurs ouvrages au ſortir des banquets ſacrés, où ils ſe ſouloient de vin & de viande, il falloit arrêter leurs eſprits par quelque nouveauté qui fût de leur goût, & qui chatouillât leur inclination.

Cette licence d'introduire des Satyres dans la Tragédie, s'étant ainſi gliſſée dans les Ouvrages de Théatre, tout ce que l'on peut faire aujourd'hui, c'eſt d'en corriger l'excès autant qu'il ſe peut : & ſi l'on trouve qu'il y a quelque plaiſir de voir que des Satyres en belle humeur, tournent en jeu les choſes les plus ſérieuſes : ce mêlange doit être conduit de telle ſorte, que les perſonnages, qui doivent être graves & majeſtueux, comme les Dieux & les Héros, tiennent toujours leur rang, & ne deſ-

cendent jamais qu'avec bienſéance dans un commerce ſi éloigné de leur condition: car ne ſeroit-ce pas une choſe choquante & ridicule, ſi ceux qu'on voit ſous la pourpre & tous brillans d'or & de pierreries, oublioient ſi fort leur dignité, qu'on les vît après cela dans des gargottes parlant le langage des halles?

Ce n'eſt pas que je prétende auſſi qu'ils ſoient ſi entêtés de leur grandeur, qu'ils demeurent toujours guindés dans les nues, & au plus haut de leur fortune, ſans s'humaniſer en aucune maniére, & n'oſer rire quelquefois avec ceux qui ſont au-deſſous d'eux; mais je dis ſeulement qu'ils doivent garder en cela quelque meſure, & comme ils doivent s'élever ſans oſtentation & ſans orgueil, ils doivent auſſi ſçavoir deſcendre ſans baſſeſſe & ſans indignité.

En un mot, il en doit être à peu-près de cette Tragédie, (que les Anciens appellent Satyrique, à cauſe des perſonnages des Satyres qu'on y introduiſoit) comme d'une Dame de qualité, qui ſe trouvant dans la joie générale de quelque fête célébre, bien qu'elle trouve indigne de ſa condition de danſer en public, ne laiſſe pas néanmoins de donner quelque choſe par complaiſance a la ſolemnité du jour pour ne troubler pas la Fête; mais qui

dans ſa danſe garde toujours la bienſéance, & ne s'abandonne jamais à des poſtures indécentes. Ainſi la Tragédie (dont l'air noble & le caractére élevé ne ſupporte qu'à regret les bouffonneries & les turlupinades) lorſqu'elle ſe trouve engagée d'y deſcendre, ne s'y doit pas abandonner tout-à-fait; mais elle doit faire connoître ſans affectation, qu'elle ſe fait quelque violence de les ſouffrir; enfin ſi elle badine quelquefois, elle doit badiner noblement, ſans qu'il lui échappe rien d'indécent, & qui déroge à la gravité dont elle fait profeſſion.

C'eſt ainſi qu'on doit ménager la pudeur de la Tragédie; & il faut même que les perſonnages ſatyriques, quand ils ont l'honneur d'y être introduits, ne diſent pas toujours les choſes par leur nom; mais il eſt beaucoup mieux qu'ils parlent à mots couverts, pour ne pas allarmer les oreilles chaſtes.

Il ne ſuffit pas d'avoir remarqué de quelle maniere les perſonnages de la Tragédie ſe doivent diſtinguer des Satyres; l'on doit auſſi remarquer que le caractere des Satyres doit être différent de celui des Bouffons & des Comiques ordinaires du Théatre: la raiſon en eſt, que ceux-ci jouent le rôle des perſonnes qui vivent dans l'enceinte des Villes, & dans la ſociété humaine; au lieu

que ceux-là jouent le rôle des gens ſauvages & nourris dans les bois, loin du commerce des hommes : ainſi, par exemple, il doit y avoir de la différence entre le langage de Dave, & de ſes Compagnons, (dont toute l'inclination doit être de ſçavoir jouer quelque tour de fourberie pour excroquer finement l'argent de quelque bonhomme) & le langage du Pere Siléne, & des débauchés de ſa ſuite, dont tous les ſentimens & toutes les expreſſions doivent tenir quelque choſe de la rudeſſe des forêts, & ſentir l'école du Dieu des Yvrognes, dont on leur a commis l'éducation.

L'on prend un ſi grand plaiſir de voir que les fictions des Poëtes ſuivent la nature des choſes que l'on connoît, que tout le monde s'imagine d'abord qu'il n'eſt rien de plus aiſé que d'en faire autant ; cependant ces graces naturelles ſont d'autant plus difficiles à imiter, qu'elles paroiſſent aiſées à ceux qui ne connoiſſent pas ce qu'elles coûtent, & qui d'ordinaire, après avoir bien ſué & bien travaillé pour y parvenir, s'en trouvent bien éloignés ; en un mot, ces fictions ingénieuſes, ces imitations naïves, ce mêlange bien concerté de ce que chaque choſe a de convenable, fait un ſi bel effet, & donne un tel prix aux ouvrages, qu'il n'eſt point de ſujet (quelque vulgaire & tri-

vial qu'il puiſſe être) qui, conduit & manié de la ſorte, n'ait une grace & une beauté toute ſinguliere, & ne faſſe honneur à celui qui l'a traité de la ſorte.

Pour être perſuadés de cette vérité, revenons, je vous prie, aux Faunes & aux Satyres. Ne ſeroit-ce pas une choſe choquante, ſi ceux que tout le monde ſçait être ſortis du fond des forêts, paroiſſoient inſtruits du tracas & des intrigues des Villes, comme s'ils étoient nés dans les carrefours, & qu'ils euſſent paſſé toute leur vie dans les marchés & dans les places publiques, ou qu'ils affectaſſent dans leurs vers une douceur & une délicateſſe puérile? Vous voyez, ſans doute, que les gens de bon ſens ſeroient choqués d'une telle conduite.

Ce n'eſt pas auſſi que je prétende que les Satyres, pour bien faire les Satyres, prononcent des mots ſales, & vomiſſent toutes ſortes d'ordures; car bien que les gens de la lie du peuple approuvaſſent ce langage, il eſt certain que les honnêtes gens, dont on doit principalement conſulter le goût, bien loin d'applaudir à ces infamies, en ſeroient aſſûrement ſcandaliſés, & ne les prendroient pas en bonne part.

L'Art Poëtique eſt d'une ſi vaſte étendue, &

demande tant de précaution, que pour y réuſſir parfaitement, il ne ſuffit pas de ſçavoir plaire à l'eſprit, & toucher le cœur ſuivant les regles que nous venons de donner; mais il faut encore ſçavoir chatouiller l'oreille par la cadence harmonieuſe des vers, & par les ſons agréables qui forment ce je ne ſçai quoi qui rejouit & qui enchante dans la Poëſie: & bien que ces différentes cadences ſemblent être l'ouvrage du haſard ou du caprice des Poëtes, ſi l'on y prend garde de bien près, l'on trouvera qu'elles ſont fondées ſur la raiſon, & ſur une conduite tout-à-fait ingénieuſe.

Voulez-vous être perſuadés de cette vérité par l'exemple des vers Iambiques? & vous jugerez après cela de la conduite qu'on a tenue dans la compoſition des autres. Il faut ſçavoir que ces vers Iambiques étoient autrefois compoſés de ſix pieds ïambes, & vous n'ignorez pas qu'on appelle un pied ïambe deux ſyllabes, dont la premiere eſt bréve, c'eſt-à-dire, ſe prononce avec viteſſe; & la derniere longue, c'eſt-à-dire, ſe prononce lentement. Mais, lorſqu'on vint à conſulter l'oreille ſur la cadence de ces ſortes de vers, l'on prit garde à deux défauts conſidérables; le premier, que comme ces vers étoient compoſés de ſix pieds ſemblables, ils frappoient ſix fois l'oreille

reille par un même ſon ; ce qui étoit déſagréable & ennuyeux : & le ſecond, qu'ils couloient avec trop de rapidite ; ce qui étoit cauſe que les choſes qui y étoient dites, n'avoient pas le temps de faire impreſſion ſur l'eſprit. Pour remédier tout à la fois à ces deux défauts, on s'aviſa judicieuſement de mêler dans ces Vers les pieds qu'on appelle Spondées, qui ſont compoſés de deux ſyllabes longues ; & ainſi, par la lenteur de cette meſure, l'on diverſifia le ſon de ces Vers, & l'on modifia en même-temps la rapidité de leur cadence.

Mais, voyez combien en cela même on prit de précautions pour la douceur de l'harmonie : c'eſt, que bien qu'on reçût les Spondées dans les vers Iambiques, l'on établit néanmoins que l'iambe, (auquel on faiſoit perdre quelque choſe de ſes droits en lui aſſociant un étranger) demeureroit toujours dans le ſecond, dans le quatriéme & dans le dernier pied du Vers, pour empêcher qu'on ne rencontrât deux Spondées de ſuite, à cauſe qu'ils auroient produit une trop grande lenteur ; & ainſi, par le mêlange bien concerté de deux qualités oppoſées qui s'entre-prêtent du ſecours l'un à l'autre, l'on diverſifia agréablement la cadence de ces Vers, en ſe

donnant bien de garde de les laiſſer tomber ni dans l'un, ni dans l'autre excès.

Le Poëte Accius, (pour avoir négligé ce dernier précepte, & pour n'avoir pas conſervé au pied ïambe les places que nous lui avons marquées) a laiſſé, au ſentiment de tout le monde, de la rudeſſe & de la dureté dans ces grands & ſententieux Vers que nous avons de lui; & bien que ceux du Poëte Ennius (qui l'a imité en cela) ſoient récités avec emphaſe ſur le Théatre, ceux qui ont l'oreille délicate ne ſe laiſſent pas impoſer par les charmes de la prononciation, & reconnoiſſent facilement, ou qu'il y a de la négligence dans ſes vers, à cauſe qu'il n'y a pas employé tout le temps & tout le travail néceſſaire, ou qu'il a véritablement ignoré les régles de l'Art, ce qui eſt une faute qui n'eſt pas pardonnable.

Je dis que ceux qui ont l'oreille fine & délicate ont fait cette remarque; car tout le monde ne juge pas également de la mélodie des Vers: de-là vient que l'on a ſouvent fait grace ſur cela à nos Poëtes Latins, ce qui n'eſt pas trop à leur avantage; car la grace qu'on leur a faite, ne juſtifie pas leurs fautes; mais fait voir ſeulement qu'ils ont eu à faire à des gens, qui ne connoiſſant pas leurs défauts, n'étoient pas en état de les en reprendre.

Que doit donc faire, à votre avis, un habile Auteur? Lui conſeilleriez-vous d'écrire négligemment & à l'avanture, ſur ce fondement que peu de gens prendront garde à ce qui lui aura échappé contre les régles de l'Art? ou bien trouvez-vous que ce ſoit plus ſagement fait, qu'il s'imagine que tout le monde decouvrira d'abord toutes ſes fautes, & que dans cette penſée il s'applique à n'en commettre aucune pour n'avoir pas beſoin de pardon? Je ne penſe pas qu'il ſoit difficile à ſe déterminer ſur cela, puiſqu'il vaut, ſans doute, beaucoup mieux qu'un Auteur prenne ce dernier parti. Car enfin, ſi ſon ouvrage ne mérite pas d'ailleurs d'être loué, il aura au moins cet avantage, qu'on ne pourra lui reprocher aucune faute.

En un mot, voulez-vous des guides aſſurés pour vous enſeigner la route qu'il faut tenir? Propoſez-vous, pour exemple, les Auteurs d'entre les Grecs qui ont le mieux écrit; liſez-les ſans ceſſe, feuilletez-les jour & nuit, & vous vous ferez une habitude d'écrire comme eux, en imitant leur pureté & leur exactitude.

Je pardonne à nos ayeux qui ne vivoient pas dans un ſiécle ſi éclairé que le nôtre d'avoir donné des éloges à la verſification licentieuſe de Plaute, & à ſes fades plaiſanteries; & d'avoir admiré ces-

choſes trop bonnement, pour ne pas dire trop ſottement; mais pour nous, qui ſçavons mettre de la différence entre un bon mot dit de bonne grace & une raillerie groſſiére & mal tournée; pour nous, qui ne pouvons ſouffrir aucune fauſſe cadence, qui ſommes verſés à compter ſur nos doigts la meſure de toutes ſortes de Vers, & à conſulter l'oreille ſur leur harmonie; nous devons avoir le goût un peu plus délicat, & nous mouler ſur des patrons plus exacts & plus achevés.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter ceux qui ont le mieux écrit, il faut, s'il eſt poſſible, les ſurpaſſer & renchérir par-deſſus ce qu'ils nous ont appris; c'eſt ainſi que les plus beaux Arts ont été amenés à leur perfection, & que la Tragédie a été portée à cette élévation où elle eſt parvenue, puiſqu'il eſt certain que ſa naiſſance eſt auſſi baſſe & auſſi ridicule qu'on la puiſſe imaginer.

Theſpis, Poëte Grec, fut le premier qui défricha cette matiére, & voici ce qui lui en donna l'occaſion. On raconte qu'un jour Icarius, (qui étoit Seigneur d'un petit village nommé Icaria, dans le voiſinage d'Athénes) ayant trouvé dans ſes vignes une chévre qui ravageoit ſes raiſins, la fit écorcher, & après en avoir fait enfler la peau, il la donna à ſes payſans pour s'en divertir. On étoit

dans la saison des vendanges; & comme le vin nouveau met en belle humeur, cette troupe rustique s'étant couronnée de Pampres, & barbouillé le visage avec de la lie, se mit à sauter autour de cette peau, en dansant & en folâtrant. Il arriva cependant que ce que le hasard avoit fait naître cette année-là, fut renouvellé les années suivantes dans la même saison, & passa ensuite en coûtume dans toutes les bourgades voisines. Ce ne fut pas tout; ces payſans ainsi déguisés, & suivis de la foule que ce spectacle attiroit de tous côtés, prirent de-là occasion d'aller impunément chanter des injures en cet équipage devant les portes des Bourgeois d'Athénes, dont ils avoient reçu quelque mauvais traitement: & le Poëte Thespis s'avisa de composer des chansons satyriques pour ces nouveaux Acteurs, & leur apprit à monter sur des tombereaux, pour aller plus commodément d'un côté & d'autre. Eschile ensuite fixa cette troupe ambulante sur un échaffaut, inventa les personnages, le fameux Cothurne, les habits de théatre, & (au lieu de Chansons & d'Invectives) leur apprit à réciter des Vers graves & majestueux. Voilà l'origine de la Tragédie. Si cette chévre ne fût pas entrée dans les vignes d'Icarius, peut-être seroit-on privé de ce divertissement.

La Comédie lui ſuccéda bien-tôt avec un applaudiſſement univerſel. Mais la licence que les Poëtes s'y donnerent d'abord d'y mêler des invectives, fut portée à un tel excès, qu'elle mérita d'être réprimée par la rigueur des Loix : elle le fut auſſi, & ces concerts ſatyriques qui ne rétentiſſoient que d'injures, ſe voyant dépouillés du droit de médire, dont ils étoient en poſſeſſion, furent contraints de ſe taire honteuſement par la crainte du châtiment.

Nos Poëtes Latins qui ſuivirent en cela de bien près les Poëtes Grecs, ne mirent rien en oubli pour réuſſir, & firent eſſai de toutes ſortes de ſujets, ſoit graves, ſoit comiques ; on peut dire à leur avantage qu'ils n'acquirent pas une réputation médiocre, lorſqu'ils oſerent bien quitter les traces des premiers inventeurs pour s'attacher à d'autres matiéres qu'à celles qui avoient été déja traitées, & célébrer ſur la Scéne les actions des Romains, ſoit celles qui étoient ſuſceptibles de l'élévation du caractére tragique, ſoit celles qui ne demandoient que la ſimplicité du comique : & je pourrois dire à notre avantage, que Rome ſeroit autant renommée par la gloire des belles Lettres, que par celle des Armes, ſi nos Poëtes vouloient prendre la peine de s'attacher un peu plus qu'ils ne ſont à

finir leurs ouvrages, & ſi (ſans ſe rebuter du travail) ils mettoient plus de temps qu'ils n'en employoient à les compoſer.

Vous donc, mes chers Piſons, qui écrivez dans un beau ſiécle, & qui (étant ſortis de l'illuſtre ſang de Numa Pompilius,) êtes obligés de ſonger à la gloire du nom Romain, auſſi bien qu'à votre propre réputation; vous, qui par toutes ces conſidérations êtes plus expoſés en vûe que les autres; donnez-vous bien de garde de produire téméraire-ment vos ouvrages, s'ils n'ont pas été châtiés avec la derniere exactitude, & ne les expoſez pas au public, que vous ne les ayez retouchés pluſieurs fois; en un mot, juſques à ce que vous leur ayez donné toute la perfection dont vous êtes capables.

Il ne faut pas néanmoins que cette trop grande application poſſéde un Poëte à tel point, qu'elle le rende ſombre, farouche, & l'oblige à ſe refuſer, comme font la plupart, les choſes qui regardent ou la propreté, ou la commodité de la vie; enſorte qu'à ſon air taciturne & négligé il ſe faſſe diſtinguer des autres hommes. Je ſcai bien qu'à cauſe que Démocrite (qui, en fait de Poëſie, donnoit tout à la Nature, & preſque rien à l'Art) qu'à cauſe, dis-je, que ce Philoſophe a dit en raillant

que l'on chaſſoit du Parnaſſe tous ceux qui étoient faits comme les autres gens, & qui avoient l'air ſenſé ; la plûpart des Poëtes (ne prenant pas garde que Démocrite aimoit à plaiſanter) affectent ſottement pour être reçûs dans la Confrairie, d'être craſſeux & mal-propres ; & ſont ſi jaloux de leurs ongles & de leurs barbes, qu'ils n'oſeroient y faire toucher : Je ſçai que comme des hibous ils cherchent la ſolitude & évitent ſoigneuſement les bains, de peur d'y laiſſer leur craſſe : & je ſçai qu'ils ſont tout cela, parce que chez eux c'eſt un titre de bel eſprit & de grand Poëte, de n'avoir jamais donné au Barbier Licinus à ajuſter les cheveux de ces têtes folles, que tout l'Ellebore des Anticires ne ſçauroit rendre ſaines.

Mais en vérité n'eſt ce pas la plus haute folie qui puiſſe tomber dans l'eſprit? A ce compte-là, j'avoue de bonne foi que (ſi pour réuſſir en Poëſie, il ne faut qu'avoir cet air triſte, hideux & mélancolique) je ſuis bien fou de me purger tous les Printemps comme je fais, pour emporter la bile qui me donne la jauniſſe, puiſque (ſans cette précaution) j'aurois le viſage ſi pâle & ſi défait, que ſi cela ſervoit de quelque choſe à être bon Poëte ; je vous répons qu'aucun ne feroit de plus beaux vers que moi. Au reſte je ne me vante pas en cela de

de trop ; la choſe ne ſeroit pas fort mal-aiſée, s'il ne falloit que pratiquer les maximes de ces gens-là : vraiment ſuivant les préceptes que je donne, je n'oſerois avoir une telle préſomption, & j'avoue que tout ce que je puis faire, c'eſt d'enſeigner aux autres ce qu'on eſt obligé d'obſerver pour bien écrire, ſans prétendre le pouvoir pratiquer moi-même : heureux encore ſi je leur puis apprendre ce que je ne me vante pas de ſçavoir exécuter, & ſi je puis faire en cela comme les pierres dont on ſe ſert à aiguiſer, qui communiquent au fer une qualité qu'elles n'ont pas par elles-mêmes !

Voulez-vous donc, mes chers Piſons, qu'au lieu de ces imaginations extravagantes, je vous enſeigne où les Poëtes doivent puiſer toutes leurs richeſſes ? Voulez-vous que je vous diſe ce qui produit & ce qui forme la belle Poëſie ; ce qui apprend à diſcerner la véritable éloquence d'avec la fauſſe ; ce qui montre juſques où l'excellence de l'Art peut être portée, & juſques où l'erreur & l'ignorance nous peuvent entraîner ? Pour vous le dire en un mot, le fond & la ſource de toutes ces choſes, c'eſt la vertu de la véritable ſageſſe.

Il faut que les Auteurs commencent par être

ſages & honnêtes gens, s'ils veulent bien écrire, au lieu d'être inſenſés & viſionnaires, comme ſe l'imaginent follement ceux qui ont pris au pied de la lettre la raillerie de Démocrite. Voyez les écrits des Diſciples de Socrate; la beauté & la pureté de leurs ouvrages eſt un fruit de la candeur & de l'innocence de leur vie. Si vous voulez avoir l'eſprit rempli de belles penſées, ayez dans l'ame un grand fonds de vertu, & vous verrez que tout ce que vous produirez coulera ſans peine d'une ſi riche ſource. Celui qui eſt bien inſtruit des obligations où ſon devoir l'engage envers ſa Patrie; celui qui ſçait rendre à ſes amis tout ce que les loix de l'amitié demandent; à ſes pere & mere, l'honneur & la révérence qui leur ſont dûs; à ſes freres, ce que le droit du ſang exige de lui; à ſes hôtes, & à ſes voiſins, ce à quoi l'hoſpitalité & la civilité l'engagent: celui qui connoît exactement les devoirs d'un Sénateur, d'un Magiſtrat & d'un Général d'Armée, enfin qui non ſeulement ſçait toutes ces choſes; mais qui dans les occaſions eſt en état de les pratiquer, celui-là ſans doute ſçaura parfaitement bien auſſi dans ſes Ouvrages donner à chacun ſon véritable caractére; tous les portraits qu'il fera auront du rapport au naturel; toutes ſes imita-

rions ſeront naïves & bien entendues ; parce qu'un tel Auteur tire toutes ſes penſées de ſon propre fonds, & ſent lui-même le premier les choſes qu'il veut exprimer & faire ſentir aux autres.

J'ai raiſon de dire qu'avec toutes ces qualités un Auteur ne manquera jamais de réuſſir ; car quand il ne poſſéderoit pas toute l'adreſſe de l'Art, & n'auroit pas une grande politeſſe, il eſt certain qu'au moins il imitera parfaitement bien la Nature, & c'eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Art de bien écrire. N'avez-vous pas remarqué auſſi-bien que moi, que ſouvent une piéce de Théatre (qui n'aura que cette ſeule beauté de bien convenir au lieu où eſt la Scéne, & aux mœurs & aux maniéres de ceux qu'on y repréſente) bien qu'elle ne ſoit pas ornée des graces de l'éloquence & de la richeſſe des expreſſions ; n'avez-vous pas, dis-je, remarqué qu'une telle piéce attachera davantage l'eſprit, & donnera plus de ſatisfaction, que celle dans laquelle l'on trouvera véritablement une belle verſification, mais dépourvûe de ſens & de ſolidité, & qui ne contiendra que des bagatelles qui feront plus de bruit aux oreilles, que d'impreſſion ſur les cœurs ?

Disons-le donc encore une fois, c'est aux Grecs, à qui toutes les Muses ont ouvert tous leurs trésors, & auxquels il a été donné de sçavoir & bien écrire, & bien parler; parce qu'ils mêloient (comme nous venons de dire qu'il faut le faire) l'étude de la vertu à l'étude des belles Lettres, & que la réputation & la gloire étoient les seuls objets de tous leurs désirs.

Au lieu de ces nobles sentimens, qui peuvent seuls élever l'esprit à de belles productions, à quoi est-ce, je vous prie, qu'on exerce les jeunes gens de Rome? on les éleve à amasser des richesses: on leur apprend avec soin les régles de l'Arithmétique, à diviser une somme en cent parties: on les instruit à ce qu'on appelle l'addition, & la soustraction. Prenez la peine d'interroger sur toutes ces belles questions le fils de l'usurier Albinus, il ne manquera pas de vous satisfaire, & répondant doctement à tout ce que vous lui demanderez, vous le jugerez assurément capable de conserver les richesses que son pere lui a acquises.

Après cela peut-on prétendre que des esprits possédés de ces soins, & que le désir de devenir riche dévore incessamment; peut-on bien

prétendre, dis-je, qu'étant une fois gâtés de cette maudite rouille, ils ſoient jamais capables de faire des vers qui méritent qu'on les enduiſe avec du ſuc de Cédre, ou qu'on les enferme dans des caſſettes faites avec du bois de Cyprez, pour les empêcher de périr? Il y auroit ſans doute de l'injuſtice de le prétendre; ces gens-là, qui ne ſçavent que compter leur argent, ſont incapables de remplir les devoirs que ſe propoſent les Auteurs, dont les Ouvrages ne périſſent jamais; parce que ceux-ci (au lieu d'être rongés des déſirs ſordides de ces eſprits avares qui ne ſongent qu'à eux-mêmes) négligent au contraire leurs propres intérêts, pour s'appliquer à la ſatisfaction des autres: & tout leur but eſt, ou d'inſtruire, ou de plaire, ou de faire tous les deux enſemble en faveur du public.

Au reſte, ſi vous voulez inſtruire, expliquez en peu de mots les préceptes que vous aurez à donner, afin qu'on les conçoive promptement, & que vous rencontriez des eſprits dociles à s'y ſoumettre, & fidéles à les retenir; tout ce qu'on dit de trop en matiére d'inſtruction eſt rebutant, & l'eſprit raſſaſié, le rejette avec dégoût.

Si vous avez deſſein de plaire, ſouvenez-vous ſur-tout de n'avancer rien dans vos fictions qui ne ſoit vraiſemblable, & n'abuſez jamais de la complaiſance que l'on a d'ajouter foi à tout ce qu'on vous permet de feindre, en voulant faire croire à vos Auditeurs des choſes qui choquent le ſens commun, comme le feroient, par exemple, ces ſornettes, qu'on nous conte de ces ſorciéres, qui après avoir, dit-on, dévoré les beaux enfans dont elles ſont avides, les tirent enſuite tous vivans de leurs entrailles.

Enfin, un Auteur doit prendre garde qu'il a des gens de différent goût à contenter, & que par conſéquent il faut que ſes Ouvrages ſoient aſſaiſonnés d'une telle maniére, qu'ils plaiſent à tout le monde. Les gens de robe, par exemple, qui ſont ordinairement graves & avancés en âge, comme les Sénateurs, ne peuvent ſouffrir les Poëmes dont on ne ſçauroit recueillir aucun fruit ſolide, & aucune bonne inſtruction: les Gens d'épée, & les Galans de la Cour, comme les Chevaliers Romains, mépriſent au contraire les Ouvrages qui n'ont rien de recommandable que l'auſtérité des préceptes, & qui ſont dénués d'agrémens. Ainſi vous voyez que pour plaire en général à tout le monde:

& rendre un ouvrage achevé de tout point, il faut mêler l'agréable à l'utile; en un mot, il faut plaire & inſtruire en même temps, afin que chacun y puiſſe trouver ſon compte.

Voilà le véritable caractere des Livres qui enrichiſſent les Libraires, & qui bien loin d'être enſevelis comme les méchans ouvrages dans la pouſſiere d'une boutique, ſont portés par toute la Terre, & au-delà des Mers. Voilà les livres qui rendent les noms de leurs Auteurs célébres par tout le monde, & dans la poſtérité la plus éloignée, en les faiſant revivre long-temps après leur mort dans la mémoire des hommes.

Bien qu'il y ait tant de choſes à pratiquer pour acquérir à juſte titre le réputation de bien écrire, la difficulté ne doit pas vous rebuter, & vous faire perdre courage. On n'exige pas des Auteurs une perfection entiere: il y a certaines fautes qui ſont ſi légeres, qu'on veut bien les laiſſer paſſer à ceux qui écrivent, parce qu'en effet ils n'en ſont pas abſolument les maîtres. L'on pardonne à un habile Joueur de Luth de ne pincer pas toujours les cordes avec le même ſuccès. On ſçait bien que ces cordes rendent quelquefois des ſons qui ne répondent pas à ſa main & à ſon intention: Il peut arriver qu'il le demandera grave, & que

la corde le rendra aigu. On ſupporte auſſi qu'un Archer, ſi adroit qu'il ſoit à tirer de l'arc, ne donne pas toujours où il viſe ; il ſuffit à l'un & à l'autre, pour être eſtimés, que celui-là touche bien le luth, & que celui-ci tire juſte.

Il en eſt de même d'un Auteur : pourvû que ſes Ouvrages ſoint remplis de grandes beautés, on ne ſera pas ſcandaliſé qu'il y ait laiſſé gliſſer quelques fautes de peu de conſéquence, ſoit par ſa propre faute, ſoit à cauſe que nous ne ſommes pas parfaits, & que nous ne pouvons pas éviter (quelque précaution que nous prenions) que tout ce que nous faiſons ne ſe ſente un peu de la foibleſſe de notre nature.

Ce n'eſt pas qu'il faille étendre trop loin cette tolérance : On ne ſeroit pas d'humeur de ſouffrir toujours ce qu'on ſupporte quelquefois par complaiſance : & comme un Copiſte de Livres ne ſeroit pas pardonnable s'il retomboit toujours dans la même faute dont il auroit été repris, & que l'on ſe mocqueroit avec raiſon d'un Joueur de Luth qui reviendroit toujours à faillir ſur la même corde, l'on traiteroit auſſi tout de même un Auteur qui négligeroit de ſe corriger avec trop de nonchalance : & tout ce que l'on pourroit faire à ſon égard ſeroit de rendre à ſes

ouvrages la même juſtice que l'on rend à ceux du Poëte Cherile : On l'admire avec plaiſir dans les endroits de ſon Livre, qui ſont dignes d'être admirés, mais en même-temps auſſi on a du mépris pour les endroits qui le méritent.

Vous me direz ſans doute qu'Homére lui-même, tout grand Poëte qu'il étoit, s'eſt bien oublié quelquefois : je l'avoue ; mais enfin dans un Ouvrage auſſi long que le ſien, il n'eſt pas poſſible que l'eſprit veille ſans ceſſe, & ſoit toujours également tendu : d'ailleurs, comme nous avons déja dit, il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture ; il y a certains endroits dans les Poëmes, qui, plus on les examine de près, plus ils paroiſſent beaux ; il y en a d'autres, qu'il ne faut pas regarder de ſi près : les uns ne ſont pas faits pour être expoſés au grand jour, & pour être examinés avec la derniere exactitude ; les autres peuvent ſoutenir la plus vive lumiére, & la critique la plus rigoureuſe : enfin les uns ont été faits pour plaire à la premiere vûe ; mais les autres ont été travaillés pour être vûs & revûs avec plaiſir.

Celui qui ne connoît pas toutes ces délicateſſes, ne doit pas ſe mêler d'écrire ; & trouvez bon

ſur cela, (vous-même, cher Piſon, qui êtes l'aîné de votre maiſon, vous qui êtes déja très-judicieux par vos propres lumiéres, & que les inſtructions de votre illuſtre pere perfectionnent tous les jours) trouvez bon, je vous prie, que je vous diſe ici une choſe ſur laquelle je vous conſeille de faire ſérieuſement réfléxion, c'eſt, en un mot, qu'il y a certaines profeſſions dans leſquelles la médiocrité de mérite peut être ſouffer-te en quelque maniére: on ſupporte, par exemple, un Orateur, bien qu'il n'ait pas toute l'éloquence de Meſſala Corninus: on ſupporte un Juriſconſulte, bien qu'il n'ait pas un ſi profond ſçavoir qu'Aulus Caſſelius; & quoique l'un & l'autre n'excellent pas dans leur Art, ils ne laiſſent pas d'être eſtimés, & d'avoir leur prix; mais pour la Poëſie, il n'en va pas de même: il y faut exceller, ou ne s'en mêler point du tout. Les Poëtes médiocres ne peuvent prétendre à aucune ſorte d'eſtime, il n'y en a point pour eux; les Dieux ni les hommes n'ont pas encore trouvé bon, & n'approuveront jamais qu'on leur éléve des colonnes, pour y graver leurs noms, ou pour y étaler les affiches de leurs ouvrages.

La raiſon de cela eſt que tout ce qui a été inventé pour le divertiſſement, doit être d'une excel-

lence parfaite, ou n'eſt pas ſupportable : & tout de même que l'on trouble plutôt la joie d'un repas, que l'on n'y contribue au plaiſir, ſi l'on y mêle une ſymphonie diſcordante, ſi l'on parfume la tête des conviés avec des odeurs déſagréables, & ſi à cauſe de la rareté ſeulement on s'aviſe d'y ſervir des mets rebutans, comme ſont les vieux pavots blancs aſſaiſonnés avec du miel de Sardaigne, que les herbes & les fleurs de cette Iſle rendent amer & de mauvais goût ; tout de même, dis-je, que toutes ces choſes ne ſervent qu'à troubler la joie de la table, ſi elles ne ſont exquiſes, parce qu'on s'en peut paſſer, & que c'eſt ſeulement pour le plaiſir qu'elles ſont introduites ; il en eſt de même de la Poëſie, (comme elle n'a été inventée que pour plaire, & que l'on s'en pourroit facilement paſſer, ſi on vouloit) ſi elle n'eſt exquiſe & du premier ordre ; ſi comme la Muſique, elle n'a de la mélodie ; ſi comme les parfums, elle n'eſt agréable ; ſi comme le miel, elle n'a une douceur naturelle, elle eſt dégoûtante & ennuyeuſe, & l'on n'en fait aucun compte.

Cependant c'eſt une choſe étrange que la manie de la plûpart des gens ſur ce chapitre-là. Ceux qui n'excellent point à jouer de la flûte,

du chalumeau, ou des autres inſtrumens champêtres, ſe donnent bien de garde d'en jouer en public; ceux qui n'excellent point à jetter le palet, ou à faire tourner la toupie, ne ſe commettent point aux yeux de tout le monde parce que les uns & les autres craindroient de s'expoſer à la riſée des ſpectateurs, qu'ils s'attireroient juſtement par leur imprudence: cependant il n'eſt que trop vrai que ceux qui n'entendent rien en Poëſie, ne laiſſent pas d'avoir la démangeaiſon de faire des vers, & de les produire; & pourquoi (me dira quelqu'un de ces gens là) n'en ferois-je pas? Ne ſuis-je pas né libre, n'ai-je pas du bien? ne ſuis-je pas honnête-homme? Pourquoi ne me fera-t-il pas permis comme aux autres de faire des vers, & de les montrer? Voilà comme certaines gens raiſonnent.

Je ſçai, mes chers Piſons, que vous êtes bien éloignés de ces ſentimens; je ſçai que vous êtes perſuadés que l'on ne doit pas faire violence à ſon naturel, & que vous n'entreprendrez jamais d'écrire (comme l'on dit) en dépit des Muſes: mais pourtant comme vous pourriez vous flatter ſur les ouvrages que vous avez faits en votre jeuneſſe par la complaiſance que nous avons tous pour nos productions; je vous conſeille avant

que de les produire, de les ſoumettre au jugement du ſçavant Critique Métius Tarpeïus, & de bien conſulter le ſentiment de votre pere ou le mien propre, ſi vous m'en jugez capable.

N'ayez pas ſur-tout cette impatience que l'on remarque dans la plupart des Auteurs, de vouloir produire leurs ouvrages auſſi-tôt qu'ils ſont faits; il vaut beaucoup mieux les garder long-tems dans le cabinet, que de les publier avec trop de précipitation; parce que tandis qu'on les tient en ſon pouvoir, on eſt toujours en état de corriger ce qu'on veut, au lieu qu'il n'y a plus de retour quand on les a une fois donnés au Public.

Penſez-vous que ſi les premiers Poëtes n'avoient pas obſervé tous ces préceptes, & n'avoient pas gardé toutes ces précautions, la Poëſie eût jamais produit ces fruits & ces grands avantages que le monde en a recueilli? Non ſans doute; car lorſque les Dieux voulurent bannir de la Terre la férocité & la barbarie qui y regnoient autrefois, ils inſpirerent cette ſage conduite au divin Orphée, pour être l'interpréte de leur volonté: ce fut en pratiquant ces enſeignemens que cet homme extraordinaire (mettant la derniere main à ſes Ouvrages, & leur donnant ce charme ſecret, qui eut le pouvoir d'hu-

manifer les hommes ſauvages qui vivoient de ſon temps) il les détourna des meurtres auxquels ils étoient adonnés, & leur fit perdre la brutale coutume qui étoit parmi eux de ſe nourrir de chair humaine.

C'eſt à cauſe de cela que l'on a dit de lui, qu'il avoit ſçû, par les charmes de ſes Vers, & par la mélodie de ſes Chanſons, adoucir la cruauté des Tigres & la rage des Lions; c'eſt à cauſe de cela même, qu'on a dit du Poëte Amphion, qu'il avoit bâti les murailles de Thébes au ſon de ſa Lire, & que les pierres venoient d'elles-mêmes ſe placer où il vouloit, attirées par les enchantemens de l'harmonie : voulant ſignifier par-là, que ce Poëte par les charmes de la Poëſie avoit perſuadé aux hommes de ſon temps de quitter les bois, où ils vivoient parmi les bêtes, pour ſe retirer dans l'enceinte des villes.

C'eſt ainſi que les premiers Poëtes, en donnant à leurs Vers la derniere perfection, trouvérent le ſecret d'apprendre aux hommes pluſieurs choſes, qu'ils ne ſe ſeroient jamais donné la peine d'examiner; c'eſt ainſi qu'ils leur apprirent à diſtinguer le droit des gens, qui regarde ce que tous les hommes de la terre ſont obligés de

garder les uns envers les autres, d'avec le droit particulier, qui n'eſt autre choſe que les Loix Civiles, le Droit Ecrit, & les Coûtumes ſous leſquelles certains peuples ſont aſſujettis: c'eſt ainſi qu'ils leur apprirent à ſéparer les choſes ſaintes d'avec les prophanes, & les loix de la Réligion, d'avec les ordonnances politiques; c'eſt ainſi qu'ils leur enſeignérent à bâtir des villes pour y vivre dans une douce ſociété, à condamner le concubinage, & à fixer l'amour vague & licencieux, en le ſoumettant aux loix du mariage. Enfin ils les obligérent par ce moyen à graver les premiéres loix ſur des tables de bois, pour être expoſées aux yeux de tout le monde, afin que chacun ſe maintint dans ſon devoir.

Voilà le fruit des premiers beaux vers qui ont paru dans le monde; voilà ce qui a rendu célébres les noms des premiers Poëtes, & qui les a fait eſtimer des hommes divins & extraordinaires; voilà en un mot ce qui a donné à la Poëſie cette haute réputation qu'elle s'eſt acquiſe.

Ce ne ſont pas là les ſeuls avantages qu'on a tirés de la perfection de ce bel Art. Après ces premiers Poëtes dont nous venons de parler, l'illuſtre Homére & le pathétique Tirthée ſe ſer-

virent du ſecours de la Poëſie pour aiguiſer le courage des gens de guerre, & pour allumer dans leurs ames cette ardeur martiale, qui les anime dans les combats. Ce n'eſt pas encore tout, les Dieux mêmes, pour faire honneur à la Poëſie, voulurent que leurs Oracles s'expliquaſſent par le miniſtére des vers, & choiſirent ce langage pour prédire aux hommes les divers accidens de leur vie: les Rois de la terre, qui après les Dieux tiennent le premier rang dans le monde, voulurent bien permettre auſſi qu'on ſe ſervît du ſecours & de l'entremiſe des Muſes pour mériter leurs faveurs & acquérir leurs bonnes graces: enfin c'eſt à la Poëſie que nous devons (parmi tant d'autres plaiſirs qu'elle nous donne) les divertiſſemens du théatre, ces jeux charmans, qui nous délaſſent ſi agréablement de nos plus pénibles travaux & de nos plus longues fatigues.

J'ai bien voulu, mes chers Piſons, vous porter à faire réfléxion à toutes ces choſes, afin que le nom de Poëte Lirique, qui ſemble aujourd'hui odieux, ne vous ſcandaliſe pas, à cauſe que la plûpart des gens (qui ne connoiſſent pas le mérite des vers) traitent Apollon de Chantre & de Violon.

Après

Après cela peut-être feriez-vous bien aise de ſçavoir, ſi c'eſt à l'Art ou à la Nature, que l'on doit l'excellence de la Poëſie. A vous dire ce que j'en penſe, comme je ne vois pas ce qu'on peut attendre de toutes les régles de l'Art ſans une heureuſe naiſſance, je ne vois pas auſſi ce qu'on peut eſpérer du plus beau génie, s'il n'eſt cultivé par les régles de l'Art: & pour moi je ſuis perſuadé qu'il ne faut point ſéparer ces deux choſes, puiſqu'elles ſe prêtent du ſecours l'une à l'autre, & qu'elles concourent mutuellement à former un excellent Poëte.

Ce n'eſt, après tout, qu'à force de travail & d'application, qu'on excelle en toutes choſes: vous n'ignorez pas les peines que ſe donnent en leur enfance, ceux qui ſe propoſent d'être un jour couronnés dans les jeux Olympiques, & de remporter l'honneur de la courſe: vous ſçavez pour en venir là, combien ils ont ſué, combien il leur a fallu endurer & du froid & du chaud, & avec quelle exactitude ils ſe ſont privés & du vin & des femmes: & vous n'ignorez pas auſſi que ceux qui dans les jeux Pithiques chantent ſur la flûte la victoire qu'Apollon remporta ſur le ſerpent Pithon, avant que de prétendre d'être couronnés en public, ſe ſont

ſouvent exercés en particulier, & ne ſont parvenus à s'attirer l'admiration des ſpectateurs, qu'après avoir long-temps tremblé ſous la cenſure des maîtres.

Si nous étions nous-mêmes les diſpenſateurs des louanges que nous voulons qu'on nous donne, il ne ſeroit pas beſoin de prendre tant de peine pour acquérir de la réputation; mais par malheur il n'en va pas ainſi, & il faut mériter l'encens, ſi nous voulons qu'on nous en donne.

Je ſçai pourtant que les méchans Poëtes ne font pas difficulté de ſe vanter eux-mêmes, voyant que perſonne n'a la charité de le faire, je ſçai qu'ils ont accoûtumé de tenir ce préſomptueux langage : *Je viens de faire un Poëme admirable, me ſuive qui pourra, maudit ſoit le dernier à bien écrire, pour moi ce me ſeroit un affront inſupportable, ſi quelqu'un me gagnoit le devant; je ne ſuis point*, ajoûte-t'il, *comme certaines gens, qui au lieu de dire franchement du bien de leurs Ouvrages, ſont les premiers au contraire à les critiquer; pour moi je tiendrois à honte d'avouer mes défauts; que les autres y prennent garde s'ils veulent;* voilà juſtement comme parlent ces ignorans préſomptueux.

Il y a une autre confrairie de méchans Poë-

tes, qui véritablement ne ſe donnent pas des louanges eux-mêmes, mais qui ne cherchent à réciter leurs Ouvrages qu'à des gens qui ne leur en puiſſent pas refuſer: il n'eſt pas difficile, par exemple, à un Poëte, qui a de belles terres, & beaucoup d'argent à intérêt, d'amaſſer une troupe de flateurs, que l'eſpérance du profit attire de tous côtés auprès de lui, à peu-près comme la foule qui s'aſſemble autour d'un Crieur public, dans la vûe de gagner quelque choſe ſur les marchandiſes qu'il expoſe en vente.

Mais après tout, celui qui eſt en état de traiter magnifiquement ceux dont il veut conſulter le ſentiment ſur ſes Ouvrages; celui qui les récite à ceux pour leſquels il offre de cautionner, ou qui leur promet de les retirer de quelque méchand procès où ils ſont engagés; celui-là, dis-je, ne ſera-t-il pas bienheureux, ſi parmi cette foule de gens intéreſſés il peut diſtinguer un véritable & ſincére ami d'avec un fourbe & un diſſimulé?

Si vous voulez qu'on vous conſeille avec ſincérité ſur vos Ouvrages, donnez-vous bien de garde de conſulter de telles gens: au contraire, ſi vous avez obligé quelqu'un, ou que vous ſoyez prêt à le faire, ne prenez point ce temps-

là pour lui réciter vos vers ; vous jugez bien qu'ayant le cœur encore tout plein du bienfait, qu'il auroit reçu, ou qu'il ſeroit prêt à recevoir, il ne manqueroit pas de s'écrier à chaque mot : O ! que cela eſt beau ! que cela eſt fin ! que cela eſt juſte ! vous le verriez, ſans doute, pâlir & s'extaſier à chaque vers, comme s'il n'avoit jamais rien vû de pareil ; vous verriez couler de ſes yeux des larmes de joye qu'il ne pourroit pas vous refuſer ; il ſauteroit, il frapperoit du pied en terre, & toutes ſes actions vous feroient croire qu'il ſeroit charmé ; mais au fond ſeriez-vous ſatisfait de lui voir ainſi jouer la Comédie, vous qui ſçavez que ceux qu'on prend à louage pour pleurer aux enterremens, & qui ne s'affligent que par art pour gagner de l'argent, font cent fois plus de poſture, que ceux qui ſont affligés tout de bon ? Il en eſt de même d'un flateur impudent, qui nous donne de fauſſes louanges : il ſe démene bien davantage qu'un ami ſincére, qui nous loue à propos ſans faſte & ſans affectation.

Ne ſoyez pas ſurpris ſi je vous dis, que le ſentiment des gens qui ont reçu de vous quelque bienfait, vous doit être ſuſpect, il n'eſt rien de plus véritable : ne voyez-vous pas que

les Rois ſont expoſés plus que les autres hommes à la diſſimulation des flateurs, parce qu'ils peuvent faire du bien à tout le monde? & que c'eſt pour cela que l'on dit, que quand ils veulent connoître le fond du cœur de ceux qui les approchent, (pour s'aſſurer s'ils ſont dignes de leurs faveurs) ils ſont obligés de les faire bien boire, & de ſe ſervir de l'uſage du vin, comme d'une douce torture pour leur arracher la vérité qu'ils ont de la peine à découvrir autrement?

C'eſt pour vous dire qu'il ne faut pas ſe fier à tout le monde, & que l'on ne doit jamais ſoumettre ſes Ouvrages au jugement de ceux, qui ſous un beau dehors, & ſous une franchiſe apparente, cachent un eſprit trompeur & diſſimulé: on doit plutôt jetter les yeux ſur un juge ſincére, éclairé, & incorruptible, tel qu'étoit autrefois Quintilius Varus, ce Poëte de Crémone, qui, lorſqu'on le conſultoit ſur quelque Ouvrage, prioit franchement ceux qui le lui préſentoient, de corriger, ou de retrancher les endroits qu'il ne trouvoit pas à ſon gré; & lorſque quelqu'un avoit inutilement eſſayé par deux ou trois fois de le contenter, & qu'il lui venoit dire qu'il ne pouvoit pas mieux faire, il lui

conſeilloit encore avec la même franchiſe de retoucher pour la derniere fois les vers rudes & mal-tournés, ou de les ſupprimer plutôt que de les laiſſer imparfaits ; mais ſi après cette ingénue déclaration : il rencontroit des eſprits opiniâtres, qui aimaſſent mieux ſoutenir leurs fautes que de prendre la peine de les corriger, il ne leur diſoit plus un ſeul mot, & ſans ſe tourmenter inutilement, il ne conteſtoit pas davantage avec eux, & les laiſſoit ſeuls s'applaudir de leurs Ouvrages par l'amour propre, que chacun a pour ſoi-même, & pour tout ce qu'il fait.

C'eſt ainſi qu'en doit uſer un ami ſincére & intelligent : il ne vous laiſſera point paſſer des vers négligés, il vous fera prendre garde à ceux qui ſont durs & rudes à l'oreille, il vous marquera ceux qui ne ſont pas travaillés avec aſſez de ſoin ; il fera ſauter les ornemens trop faſtueux & trop affectés, il vous obligera d'éclaircir les endroits obſcurs, d'ôter les équivoques & les ambiguités ; il vous montrera les choſes qui ne ſont pas en leur place ; en un mot, il fera de l'Ouvrage que vous lui préſenterez, comme Ariſtarque a fait de celui d'Homére, ſur lequel il a fait de ſi belles obſervations.

Un tel ami ne doit pas avoir ſur-tout cette

dangéreuſe complaiſance de certaines gens, qui diſent ſottement, qu'ils ne veulent pas choquer un ami pour peu de choſe, & pour quelques bagatelles qu'ils pourroient critiquer dans ſes Ouvrages.

Il arrive que ces bagatelles (qu'on ſouffre par un excès de complaiſance) portent inſenſiblement celui en qui on les ſouffre, dans des fautes eſſentielles, qui ont des ſuites très-fâcheuſes. Eſt-il rien, par exemple, de plus dangéreux dans le monde, que d'être tourné en ridicule du côté de la Poëſie? & cela ne manque pas d'arriver, lorſqu'on a une fois donné mauvaiſe opinion de ſoi: ne vaudroit-il pas mieux alors à un tel homme qu'il fût infecté de quelque maladie contagieuſe, que de cette maudite tache: puiſque les honnêtes gens évitent l'abord d'un méchant Poëte, comme l'on évite celui d'un furieux & d'un lunatique; & que les enfans (qui ne connoiſſent pas le péril qu'il y a de l'aborder, parce qu'ils ne craignent pas qu'il leur récite ſes Vers) courent après lui dans les rues, comme ils courent après les fous.

Ce n'eſt pas le ſeul danger où ces miſérables ſont expoſés; on n'a point de compaſſion de leur folie; vous ſçavez que ſi par haſard quel-

qu'un d'eux (en rêvant après les chimères qu'ils ont ordinairement dans la tête, & errant de côté & d'autre en crachant, comme on dit, des vers empoullés) vient à tomber dans quelque puits, ou dans quelque cloaque, (ainſi qu'il arrive quelquefois à ceux qui chaſſent aux merles, pour regarder en haut avec trop d'attachement) vous ſçavez, dis-je, qu'un tel Poëte a beau crier & hurler, afin qu'on le vienne tirer de-là : perſonne n'oſe l'entreprendre ; car enfin, que ſçavent ceux qui le pourroient ſecourir en lui jettant une corde, ſi un homme ſi extravagant ne s'eſt point précipité lui-même de deſſein prémédité ?

On ſçait que le Poëte Empedocles de l'Iſle de Sicile, dans les accès de ſa mélancolie, ſe précipita dans les fournaiſes du Mont-Ethna, s'imaginant follement que ſi les hommes ne trouvoient pas ſon corps, ils ſe perſuaderoient qu'il avoit été enlevé au rang des Dieux, & lui rendroient des honneurs divins.

Ainſi vous voyez que perſonne n'oſeroit s'oppoſer à leur deſſein ; puiſque l'on a quelque raiſon de croire, que de donner la vie à un homme qui demande à mourir, c'eſt à peu-près commettre la même violence que de donner

la

la mort à un homme qui demande à vivre.

Après-tout, qu'avanceroit-on de garantir une fois du péril un Poëte poſſédé de la folle envie de mourir pour acquérir de la gloire, puiſqu'il n'en ſeroit pas plus ſage une autrefois, & ne perdroit pas, pour cela, ſa fureur & ſa manie?

Ne ſemble-t-il pas que les Dieux ont permis que ces gens-là ſoient poſſédés de l'enthouſiaſme Poëtique, pour leur faire expier quelque grand crime? Ne ſemble-t-il pas qu'ils ont violé les ſépulcres, foulé aux pieds les cendres de ceux qui leur ont donné la vie, ou commis quelque ſacrilége?

Conſidérez un peu dans les rues un de ces furieux: à voir comme tout le monde évite ſa rencontre, vous ne le prendriez pas pour un homme, mais pour une bête féroce: les ſçavans & les ignorans prennent la fuite dès qu'il paroît, de crainte qu'il ne les accable par le récit de ſes vers: on a plus de frayeur de lui, qu'on n'en auroit d'un ours, qui auroit échappé à ceux qui le gardent; & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on craint: car lorſqu'un tel Poëte a une fois ſaiſi quelqu'un, il l'aſſaſſine ſans miſéricorde par la lecture de ſes vers extravagans, il n'y a point de quartier à attendre; c'eſt une

ſangſue ; il ne quitte point priſe, qu'il ne ſe ſoit ſoulé lui-même, & qu'il n'ait épuiſé toute la patience de celui qui l'écoute.

Vous voyez donc, mes chers Piſons, que la Poëſie eſt un métier délicat, qui dégénere quelquefois en folie, & qu'il y a du danger de s'en mêler, quand on n'a pas reçu du Ciel une heureuſe diſpoſition ; enfin vous voyez combien il eſt important de ſe ſoumettre à tous les préceptes de l'Art, & de pratiquer exactement tous les avis que je viens de vous donner.

FIN.

ŒUVRES
DE
MR. DE PALAPRAT.

LE
CONCERT
RIDICULE,
COMEDIE.
EN UN ACTE,

Repréſentée pour la premiere fois le 14 de Septembre 1689.

DISCOURS

SUR LE

CONCERT RIDICULE.

VOICI une bagatelle qui eut une réuſſite bien au-deſſus de mes eſpérances. Après quelques repréſentations qui avoient toujours de plus en plus le bonheur de plaire, elle eut cela de particulier qu'on la joua ſept jours de ſuite, & ſans alternative, pour profiter de l'engouement du Public, parce que Meſſieurs les Comédiens étoient obligés d'aller à Fontainebleau. Elle fut repriſe à leur retour, & on y couroit avec tant de fureur, qu'elle fut jouée bien au-delà du tems marqué pour jouer des petites Piéces nouvelles, lequel finit ordinairement à la S. Martin.

Je crois qu'outre la mode & la nouveauté du badinage ſur l'abſence des Officiers, ſa ſimplicité ſur-tout fit ſon ſuccès. Ce n'eſt qu'un rien. La premiere idée m'en vint dans une compagnie fort enjouée,

avec laquelle je vis le Feu de la S. Jean devant l'Hôtel de Ville. Voilà où j'établis dès-lors le lieu de ma Scéne qui me fourniſſoit quelques traits, & pourquoi il eſt parlé de Feu d'artifice, & d'autres choſes, qui devinrent preſque hors d'œuvre par les changemens qui furent faits à mon premier deſſein.

Il arriva même une circonſtance à la derniere répétition de cette Piéce, promiſe & affichée pour l'après-dinée, qui nous obligea d'en retrancher, adoucir & changer beaucoup de traits. Nos armes étoient victorieuſes en Allemagne, comme elles l'étoient par-tout; on admiroit l'opiniâtre défenſe de Mayence; la plûpart des fanfaronades, ou ſi l'on veut, des gaſconades de l'*Epine* faiſoient des alluſions à cette courageuſe défenſe: nous apprîmes pendant cette derniere répétition la reddition de cette Place, quelque bien qu'elle eût été défendue. La ſenſibilité Françoiſe étoit vive ſur les pertes, nous étions bien loin d'y être accoutumés, & le Public auroit mal reçu l'après-dinée des plaiſanteries à contre-temps. Il fallut prendre le parti de couper, changer, raturer; cela ne ſe put faire ſans que la Piéce y perdît des agrémens. Il eſt bien dangéreux de faire tort à la beauté d'un

arbre, quand on eſt contraint de l'élaguer avec précipitation.

Ce fut auſſi dans cette compagnie dont je viens de parler, avec laquelle j'étois au Feu d'artifice, que je fis la Parodie de

La Diſette des Chapeaux, &c.

& cette Parodie fut ſi bien goûtée, qu'elle acheva de me faire ſuccomber à la tentation de bâtir une petite Comédie ſur un auſſi leger fondement. Nous n'eûmes d'abord, mon Aſſocié * & moi, d'autre objet que l'entrée du théatre, choſe très-commode à des gens qui l'aiment & qui y vont auſſi ſouvent que nous y allions en ce tems-là; en effet nous n'y étions guéres moins aſſidus que les Acteurs mêmes, & le ſpectacle fini, nous paſſions une bonne partie de nos jours avec quelques-uns de ces Meſſieurs, qui étoient d'une très-bonne & très-enjouée compagnie, & dont les maiſons avoient des agrémens que je regrette encore tous les jours.

A l'égard des Piéces de ce Recueil **, je ne ſçaurois qu'être fort éloigné de ſouf-

* V. la Vie de M. de Brueys & ſes œuvres.
** Edition de Palaprat 1712.

frir jamais qu'on me les donne entieres, après avoir vû ma vanité à la plus violente épreuve où elle pouvoit être exposée là-deſſus, ſans y avoir ſuccombé. Ce fut en 1696. au Siége de Valence, où *le Grand Prince*, ſous les ordres duquel Monſieur le Maréchal de Catinat commandoit notre armée, *m'ayant fait l'honneur de me dire des choſes fort gracieuſes ſur le Grondeur, je répondis à S. A. R.* avec une modeſtie juſte & vraie, mais dont peu d'Auteurs peut-être ſe ſeroient piqués à ma place, *qu'un de mes amis avoit beaucoup de part à cet Ouvrage.*

On a mis ſous mon nom tant de Piéces de théatre, que ſi par cette nouvelle édition je ne faiſois pas une déclaration publique de celles que nous avouons mon Ami & moi, un plus long ſilence de ma part ſeroit criminel; & quelque horreur que j'aye toujours eue pour l'ombre la plus éloignée de tout ce qui peut ſeulement avoir l'air de plagiat, on pourroit m'accuſer avec raiſon de quelque choſe encore pire, qui ſeroit de vouloir impoſer au Public ſur pluſieurs ouvrages, dont il y en a de très-bons, & que je ſouhaiterois fort d'avoir faits; & c'eſt ce qui doit me rendre encore plus circonſpect ſur la vérité, par l'expoſition ſincére que j'en fais dans

cette édition nouvelle, qui eſt la premiere dont je me ſois mêlé. Toutes les précédentes ſont allées comme il a plû à la fantaiſie & à la négligence d'un Libraire. Quant à celle-ci, je n'ai pas épargné mes ſoins pour la rendre correcte.

ACTEURS.

Madame DE PONTERAN, Veu

MARIANE, Fille de Madame Ponteran.

CLITANDRE, Amant de Mariane

Mr. COURTINET, Procureur.

Mr. COURTINET, Fils, Avocat accordé à Mariane.

JAVOTE, Servante de Madame d Ponteran.

JONQUILLE, Laquais.

L'EPINE, Valet de Clitandre.

LA MOTTE, Sergent.

Mr. MARTINET, Muſicien.

UN NOTAIRE.

La Scéne eſt à Paris dans la Maiſon de Madame de Ponteran.

LE CONCERT RIDICULE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

Mde. DE PONTERAN, JAVOTE, JONQUILLE.

Mde. DE PONTERAN.

JONQUILLE, il y a long-temps que mes gens ont dîné, qu'on mette les chevaux au caroſſe. Javote.

JAVOTE.

Madame.

Mde. DE PONTERAN.

Ma fille eſt dans ſa chambre, faites-la venir.

JAVOTE.

Eſt-ce pour ſortir avec vous, Madame?

Mde. DE PONTERAN.

Non, je veux lui parler.

JAVOTE.

La voici.

SCENE II.

Mde. DE PONTERAN, MARIANE, JAVOTE.

Mde. DE PONTERAN.

MAriane, je ſors, pour n'être point importunée par je ne ſçai combien de gens qui viendroient encore nous demander nos fenêtres pour voir le feu d'artifice. Vous ſçavez pour qui je les garde, & que ce que nous devons ſigner ce ſoir ne demande point d'importuns. Qu'en mon abſence on n'ouvre à qui que ce ſoit: ſi Monſieur Courtinet & ſon fils viennent ici avant moi, faites bien les honneurs du logis.

MARIANE.

Je ferai, Madame, tout ce que vous m'ordonnez.

Mde. DE PONTERAN.

Ah ma fille, ma fille! de l'air dont vous le dites, je vois bien que vous n'entrez pas comme il faut dans mes deſſeins, & que Clitandre vous tient toujours au cœur.

MARIANE.

Mais, Madame, n'eſt-ce pas aſſez que je faſſe ce que vous ſouhaitez de moi.

Mde. DE PONTERAN.

Non, ma fille, ce n'eſt pas aſſez, & je voudrois que vous le fiſſiez ſans répugnance.

MARIANE.

C'eſt beaucoup demander, Madame, pour des gens comme Meſſieurs Courtinet; vous ſçavez qu'un rien les ſcandaliſe, qu'ils prennent toujours de travers toutes les honnêtetés que l'on a pour eux, & vous avez été brouillés je ne ſçai combien de fois pour des bagatelles.

JAVOTE.

Il eſt vrai, Madame, que ce ſont de vilaines gens. Ils diſent par tout que vous les mépriſez parce qu'ils ſont de la robe, & que vous êtes la veuve d'un Colonel.

Mde. DE PONTERAN.

Javote, vous plairoit-il de vous taire?

JAVOTE.

Je ne puis ſouffrir, Madame, qu'on parle mal de vous.

Mde. DE PONTERAN.

Javote....

JAVOTE.

Qu'un Procureur, parce qu'il a trente mille écus à donner en mariage à ſon grand benêt de fils l'Avocat, oſe publier par-tout que Madame de Ponteran eſt la femme de Paris la plus glorieuſe & la plus vindicative.

Mde. DE PONTERAN.

Javote, encore une fois....

JAVOTE.

Ces diſcours peuvent-ils ſe ſupporter d'un Procureur & d'un Avocat?

Mde. DE PONTERAN.

Vous tairez-vous?

JAVOTE.

Un Avocat épouſer la fille d'un Colonel!

Mde. DE PONTERAN.

Apprenez, ſotte que vous êtes, qu'il faut commencer par ce titre pour parvenir aux plus hautes dignités de la Robe, & qu'avec trente mille écus....

JAVOTE.

Je ſçai tout cela : mais ſi le titre d'Avocat & les trente mille écus ne ſont accompagnés d'un mérite perſonnel, on ne parvient point à des Charges conſidérables, & je ſuis ſûre que votre Monſieur Courtinet, avec ſon titre d'Avocat & ſes trente mille écus, ſera toujours Avocat écoutant, & le plus grand benêt de Paris, c'eſt beaucoup dire.

Mde. DE PONTERAN.

Finiſſons ce diſcours, je vous prie. Il eſt vrai, ma fille, que nous avons été brouillés: mais c'eſt pour cela même qu'il faut ne rien oublier aujourd'hui pour les bien recevoir. Vous ſçavez en quel état ſont nos affaires, Clitandre, il eſt vrai, eſt un fort honnête homme, & je l'aurois préféré avec plaiſir au fils de Monſieur Courtinet: mais il n'eſt riche qu'en eſpérance, & le Comte d'Orſan, ſon oncle, dont il attend de grands biens, tout vieux qu'il eſt, vivra peut-être plus que lui; ce n'eſt pas ce qu'il nous faut. Vous ſçavez ce que je vous ai dit ce matin: en un mot j'ai donné ma parole, & je veux abſolument faire ce ſoir ce mariage; ſongez bien à ce que je vous recommande. J'entends mon caroſſe; adieu, je paſſerai chez le Notaire, je ſerai ici ſur les ſept heures.

SCENE

SCENE III.

MARIANE, JAVOTE.

MARIANE.

HElas!

JAVOTE.

Qu'avez-vous donc?

MARIANE.

Juſte Ciel!

JAVOTE.

Vous ne me dites rien, & vous pleurez.

MARIANE.

N'eſt-ce pas t'en dire aſſez?

JAVOTE.

J'entends à peu près ce langage: mais...

MARIANE.

Ah, me voilà perdue! je me verrai mariée aujourd'hui à un homme que je hais plus que la mort, & je perds Clitandre pour jamais.

JAVOTE.

Franchement votre mere vous joue là d'un mauvais tour.

MARIANE.

Il mourra de douleur quand il apprendra cette nouvelle.

JAVOTE.

Elle ſera fâcheuſe pour lui.

MARIANE.

Pourquoi partoit-il pour l'armée?

JAVOTE.

Son devoir l'y obligeoit. Croyez-vous être la ſeule à Paris qui ait un Amant en Allemagne ? Ah ! que j'en connois, & qui ne ſont peut être pas loin d'ici, à qui cette campagne coûte autre choſe que des ſoupirs & des larmes ! Combien y a-t-il de femmes qui, par zéle ſans doute pour le ſervice du Roi, ont eu la généroſité d'aider elles-mêmes à faire les équipages de jeunes Officiers, dont le départ les déſeſpéroit ? Il eſt vrai qu'il leur en revient une aſſez belle réputation, & qu'en récompenſe on appelle aujourd'hui ces femmes-là les troupes auxiliaires de l'armée.

MARIANE.

Ah ! Javote le malheur des autres ne me conſole point.

JAVOTE.

En vérité vous me faites pitié, & je commence à m'attendrir ; car outre votre intérêt, j'y ſi auſſi pour mon compte plus que vous ne penſe Clitandre m'avoit promis que s'il pouvoit être aſſ heureux pour devenir votre époux, il me mar roit à l'Epine, ſon valet de chambre ; & ſur ce eſpérance... Mais auſſi que ne diſiez-vous à tre mere que vous ne vouliez point de ce gr jocrice d'Avocat ? Qu'eſt devenue cette n averſion que vous avez toujours eue pour gens du Palais, & particulierement pour Meſſi les Avocats ?

MARIANE.

Doucement, Javote : cette averſion n'eſt pour Monſieur Courtinet ; & ce qui me le encore plus haïſſable, c'eſt que par un ſot tement il ſemble lui-même avoir du mépris es gens de ſa profeſſion.

JAVOTE.

Il n'eſt pas le ſeul qui a cet entêtement : j'en connois un, qui ces jours paſſés caſſa ſon Secretaire pour avoir un trompette, & quitta enfin une très-belle Charge de Magiſtrature pour ſe faire Capitaine de Cavalerie.... Mais on frape.

MARIANE.

Voi qui c'eſt.

JAVOTE.

Garre Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Que je ſuis malheureuſe ! Ah Clitandre, pourquoi partiez-vous ?

JAVOTE.

Jonquille, va promptement ouvrir, & referme la porte. Madame qui diriez-vous que c'eſt ?

MARIANE.

Je ne ſçai.

JAVOTE.

C'eſt l'Epine.

MARIANE.

L'Epine ?

JAVOTE.

Oui, le valet de Clitandre. Je l'ai d'abord reconnu. Je le croyois à cent lieues d'ici : notre bon deſtin nous l'envoye. Courage, Madame, voici du ſecours.

SCENE IV.

L'EPINE, MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

EH! bon jour, mon pauvre l'Epine.

MARIANE.

Quelles nouvelles m'apportes-tu de Clitandre?

L'EPINE.

Fort bonnes, Madame. Bon jour, Javote.

MARIANE.

Comment ſe porte-t-il?

JAVOTE.

Comment te va?

L'EPINE.

A ton ſervice. Fort bien, Madame. Maugi bleu de la poſte, je m'en ſentirai plus de qua jours.

JAVOTE.

Tu es donc venu en poſte?

L'EPINE.

Belle demande! Les amoureux vont-ils au ment? ce ſont eux qui l'ont inventée.

JAVOTE.

Le pauvre enfant! Eſt-ce pour voir le fe la Gréve que tu es venu ſi vîte?

L'EPINE.

Diable non. Depuis mon dernier ſéjou Châtelet les ſpectacles de la Gréve ne me d tiſſent plus.

MARIANE.

Ton Maître m'écrit-il?

JAVOTE.

As-tu penſé à moi?

L'EPINE.

Oui, Javote. Non, Madame.

MARIANE.

Non? qu'as-tu donc à me dire de ſa part?

L'EPINE.

Madame....

JAVOTE.

Que j'ai de joie de te revoir!

L'EPINE.

Je te ſuis obligé.

MARIANE.

Que fait-il donc?

JAVOTE.

Qu'as-tu fait en mon abſence?

MARIANE.

Où l'as-tu laiſſé?

JAVOTE.

M'as-tu toujours été fidéle?

MARIANE.

Tu ne me réponds point.

JAVOTE.

Tu ne me dis mot.

L'EPINE.

Oh! l'une après l'autre, s'il vous plaît; je ne puis pas vous contenter toutes deux a la fois. Allons, Javote, contenez-vous.

MARIANE.

Que fait ton Maître? où l'as-tu laiſſé?

L'EPINE.

Pas loin d'ici, Madame.

MARIANE.

Eſt-il en chemin?

L'EPINE.

Non, Madame.

MARIANE.

Non?

L'EPINE.

Non, il eſt venu avec moi.

MARIANE.

Avec toi?

L'EPINE.

Oui, & un de ſes Sergens.

MARIANE.

Et quel eſt le ſujet de ſon voyage?

L'EPINE.

Premierement le deſir violent de vous revoir; car l'amour marche devant tout. Secondement, quelques centaines de piſtoles dont il a beſoin: & troiſiémement, certain agrément qu'il veut obtenir de la Cour pour un Régiment qu'il achéte.

MARIANE.

Et où eſt-il à preſent?

L'EPINE.

A deux pas d'ici, chez cette Marchande, votre voiſine, qui vous faiſoit tenir nos lettres, & qui nous envoyoit les vôtres.

JAVOTE.

Pourquoi ne vient-il pas?

L'EPINE.

Nous ſommes convenus enſemble que ſi je ne l'allois retrouver dans un quart-d'heure, ce ſeroit une marque que Madame de Ponteran ſeroit ſortie, & qu'il pourroit venir ici en toute ſûreté & moi je me ſuis avancé pour reconnoitre la place.

JAVOTE.

Ma foi la place s'alloit rendre, ſi le ſecours n

fût venu : mais à préſent, oh ! nous tiendrons bon.

L'EPINE.

A ce que je vois, l'alarme eſt au quartier, & Meſſieurs Courtinet, ſans doute, s'aviſent de faire les drôles quand nous n'y ſommes pas.

JAVOTE.

Tu l'as deviné.

L'EPINE.

Non, mon enfant, je ne l'ai pas deviné. La voiſine chez qui j'ai laiſſé mon Maître nous a dit qu'on apprêtoit ici un Concert & un feſtin pour ce ſoir, & que ces préparatifs pourroient bien être pour les nôces de Monſieur Courtinet l'Avocat.

MARIANE.

De qui l'a-t-elle pû ſçavoir ?

L'EPINE.

Bon, y a-t-il rien de ſecret dans une maiſon où il y a des valets, & ſur-tout des ſervantes ? Tenez, Madame, ſoit dit en paſſant, les domeſtiques ſe peuvent auſſi peu empêcher de dire ce qu'ils ſçavent des affaires de leurs maîtres, que les maîtres de parler de leurs affaires devant leurs valets : &, ſi vous m'en exceptez, moi.... & Javote, les gens de notre façon ſont tout oreilles pour écouter ce qu'on dit, & tout langue pour aller redire ce qu'ils ont oui.

JAVOTE.

Oh ! laiſſe-là tes moralités, & ſonge que nous aurons bien de la peine à nous délivrer de Meſſieurs Courtinet.

L'EPINE.

Par la ſangbleu voilà de belles gens pour tenir devant nous. Il faut faire main-baſſe ſur ces canailles-là.

JAVOTE.

Tu crois être encore à l'armée avec ta main-baſſe : mais nous ſommes a Paris, où il faut être ſage.

L'EPINE.

Oh morbleu ! en ce temps ci point de quartier.

MARIANE.

Mais, l'Epine, il y a plus d'un quart d'heure que tu es ici, & Clitandre ne vient point.

L'EPINE.

Votre impatience eſt juſte, & je vais.... Mais on frape a la porte, & ce pourroit bien être lui.

MARIANE.

Cours, Javote, & ſi c'eſt Clitandre, que mon laquais ſe tienne dehors, & nous vienne avertir lorſqu'il verra venir de loin ma mere ou Meſſieurs Courtinet. Ton Maitre a-t-il été bien ſurpris des préparatifs qu'on fait ici pour ce ſoir ?

L'EPINE.

Ah, Madame cela n'eſt pas concevable. Sans moi il ſe ſeroit quaſi évanoui aux pieds de la voiſine : mais quand elle lui a dit que vous aviez été fort triſte toute la matinée, cela l'a un peu réjoui.

SCENE V.

CLITANDRE, MARIANE, JAVOTE, L'EPINE.

CLITANDRE.

AH ! Madame, que ce m'eſt une ſenſible joie que l'honneur de vous revoir !

MARIANE.

MARIANE.

Je ne vous céle point, Clitandre, que votre retour diminue de beaucoup les chagrins dont je ſuis accablée.

CLITANDRE.

Quoi, Madame, un ſeul jour plus tard je vous perdois pour jamais.

MARIANE.

Hélas ! je ne ſçai ſi votre préſence n'augmentera point encore ma peine.

JAVOTE.

Hé ! trêve à vos doléances ; il faut ſonger à prendre des meſures.

CLITANDRE.

Mon pauvre l'Epine, je ne ſuis occupé que de mon amour ; ſonge à nous ſervir, tu es fertile en inventions.

L'EPINE.

A vous parler franchement, Monſieur, depuis que j'ai tâté de la guerre j'ai laiſſé les fourberies aux gens de ville, & les voies de fait me ſemblent plus nobles & plus expéditives.

CLITANDRE.

Les voies de fait, comment l'entens-tu ?

L'EPINE.

J'entens, Monſieur, que ſans façon il faut venir ici quand Meſſieurs Courtinet y ſeront, leur faire une bonne querelle d'Allemand, & s'ils ne veulent pas enfiler l'eſcalier de bonne grace, les faire deſcendre doucement par la fenêtre.

CLITANDRE.

Tout doux, l'Epine.

L'EPINE.

Pourquoi ? votre Sergent la Motte eſt venu avec nous, il ne ſera pas difficile à trouver. Il a dîné

avec un Muſicien de ſes amis & des miens; qui ſans doute en applaudiſſant ſes vers, n'aura pas manqué de le faire boire. Le vin & les applaudiſſemens enflent le cœur de la plûpart des hommes. Ainſi ſans que vous y paroiſſiez, lui & moi nous nous chargerons de l'expédition.

JAVOTE.

Songes-tu bien que nous ſommes à la Gréve?

L'EPINE.

En effet cela eſt de mauvais augure.

CLITANDRE.

Point de violence. Nous ſommes dans un temps où il ſied bien aux gens d'épée d'être plus modérés que les autres. Garde ta bravoure pour l'armée.

JAVOTE.

Hé, Monſieur, il eſt poltron comme un liévre.

L'EPINE.

Oh! mon enfant, ſi tu m'avois vû faire... Mais baſte, il faut être modeſte.

JAVOTE.

Hé! ne perds point de temps en paroles inutiles.

L'EPINE.

Prenons donc des voies moins périlleuſes, & revenons aux fourberies. Çà, de quoi s'agit-il?

JAVOTE.

De rompre ou différer ce mariage, qui ſe doit conclure ce ſoir.

L'EPINE.

Attendez. Si nous ſuppoſions une lettre, par laquelle vous manderiez à Madame de Ponteran que le vieux Comte d'Orſan, votre oncle, eſt mort, auſſi-bien ne vaut-il guéres mieux; comme elle ne vous préfére Monſieur l'Avocat qu'à cauſe de votre peu de bien, peut-être qu'elle pourroit rompre ou différer.

CLITANDRE.

Non, mon oncle n'eſt qu'à quatre lieues d'ici, on pourroit s'en informer, j'en perdrois les bonnes graces du Comte; d'ailleurs je ne puis me réſoudre à me ſervir d'un menſonge.

L'EPINE.

Cependant le mariage ſe fait ce ſoir.

JAVOTE.

Oui vraiment: le feſtin eſt tout prêt, on prépare un Concert, qui doit ſervir de prélude aux articles du contrat.

L'EPINE.

Et qui eſt le fat de Muſicien qui fait un Concert pour les nôces de Monſieur Courtinet?

JAVOTE,

C'eſt Madame de Ponteran qui le donne, & ce fat de Muſicien, eſt Monſieur Martinet, qui loge là-haut.

L'EPINE.

Quoi Monſieur Martinet loge là-haut? c'eſt le Muſicien dont je parlois tout-à-l'heure, avec qui la Motte s'enyvre. C'eſt le meilleur de mes amis Nous avons couché trois ans dans la même chambre, & nous nous aimions ſi parfaitement, que nous étions toujours vêtus de la même maniére.

JAVOTE.

Quelle livrée portiez-vous?

L'EPINE.

Livrée! parle mieux. Nous avions de fort beaux juſte-au-corps rouges, que nous voulions faire chamarer de galons d'or ou d'argent: mais par malheur pour nous l'or & l'argent furent défendus, ainſi nous prîmes un galon de ſoye.

CLITANDRE.

Hé! tréve à toutes tes digreſſions, & ſonge à nous ſervir.

L'EPINE.

J'y ſonge plus que vous ne penſez, & il me vient une idée qui pourroit bien nous réuſſir. Attendez.... oui.... non.... ſi.... point du tout.... pardonnez-moi.... la Muſique de Monſieur Martinet... la Poëſie de notre Sergent la Motte.... ouidà, ouidà.... nos Avocats prennent la chévre facilement.

JAVOTE.

Que prétends-tu faire ?

L'EPINE.

Il n'eſt queſtion que de brouiller Madame de Ponteran avec Meſſieurs Courtinet ?

MARIANE.

Aſſurement.

L'EPINE.

Sont-ils auſſi ridicules que quand nous ſommes partis ?

JAVOTE.

Pour le moins.

L'EPINE.

Hé bien, je vous les garantis brouillés dans deux heures.

MARIANE.

Si tu peux en venir à bout....

L'EPINE.

Tenez, Madame, pour récompenſe je ne vous demande que cette folle. C'eſt faire les choſes à bon marché.

JAVOTE.

Ce maraud, comme il parle.

MARIANE.

Je te la promets.

CLITANDRE.

Mais dis-nous donc au moins....

L'EPINE.

Il faut avant toute choſe m'aſſurer de notre Sergent; il doit être là-haut chez Monſieur Martinet. C'eſt un Acteur qui m'eſt abſolument néceſſaire, ſa Poëſie me ſera d'un grand ſecours. Attendez-moi un moment, je vais le faire deſcendre. Il faut que vous l'engagiez à faire ce que je lui dirai. Mais je crois que je l'entens.

LA MOTTE *derriere le Théatre.*

Adieu, Chevalier du Bemol.

L'EPINE.

C'eſt lui-même. Hé! mon camarade, un mot.

SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANE, LA MOTTE, L'EPINE, JAVOTE.

LA MOTTE.

TE voilà donc, mon brave? que fais-tu ici?... Ah! mon Capitaine, je ne croyois pas avoir l'honneur... Ah! vertubleu, voilà une Déeſſe qui doit faire plus d'incendie à Paris, que la belle Héléne n'en fit autrefois à Troye. Je ne m'étonne pas vraiment ſi vous étiez ſi preſſé en chemin.

JAVOTE.

Monſieur de la Motte a de l'eſprit.

L'EPINE.

Comment, de l'eſprit? C'eſt le plus grand Poëte de toute l'armée; c'eſt lui qui a fait les Zon, zon, les Griſelidy, les Souvenez-vous-en, & cent autres piéces de cette force qui le rendront immortel,

LA MOTTE.

Tu penſes te railler: mais demande à Monſieu Martinet, ſi ce que j'ai fait de nouveau ſur le départ des gens de guerre ne vaut pas la peine....

L'EPINE.

Je ne raille point.

CLITANDRE.

Monſieur de la Motte, ſeriez-vous homme à rendre ſervice à cette belle perſonne?

LA MOTTE.

Ah! mon Capitaine, elle peut diſpoſer de ma plume & de mon épée.

L'EPINE.

L'une nous ſera plus utile que l'autre.

CLITANDRE.

Il me ſemble qu'il a un peu....

L'EPINE.

Oh! cela ne fait rien; c'eſt ainſi que je le demande.

JAVOTE.

Comme les yvrognes s'excuſent.

LA MOTTE.

Mon Capitaine croit que j'ai.... Ah! Monſieur, foi de Sergent, ce n'eſt pas par débauche: mais vous ſçavez que j'eus la fiévre à Philisbourg, & pour l'empêcher de revenir, je prens....

CLITANDRE.

Quoi?

LA MOTTE.

Le reméde du Médecin Anglois; j'en avale par jour vingt ou trente doſes, il eſt vrai que j'en retranche le Quinquina.

L'EPINE.

Auſſi, tu t'en portes mieux. Or çà, nous n'avons point de temps à perdre. Mais j'ai encore beſoin de quelque choſe; & ſi Madame Martinet n'eſt chez elle, il faudra que Javote me donne ce qui nous eſt néceſſaire.

LA MOTTE.

Madame Martinet? Oh! elle eſt là-haut avec pluſieurs Demoiſelles de ſes amies.

L'EPINE.

Voilà ce que je demande.

LA MOTTE.

Mais à quoi bon, je te prie....

L'EPINE.

Ne te mets pas en peine, je t'inſtruirai de tout.

JONQUILLE.

Voici Madame votre mere avec Meſſieurs Courtinet.

MARIANE.

Retirez-vous, Clitandre.

L'EPINE.

Montons tous chez Monſieur Martinet, vous ſerez notre corps de réſerve, en cas que nous en ayions beſoin.

CLITANDRE.

En quelles mains ſuis-je obligé de remettre la plus importante affaire que j'aye au monde; un Valet, un Muſicien, & un Sergent Poëte!

L'EPINE.

Oh! Monſieur, n'offenſons perſonne.

MARIANE.

Sortez donc, Clitandre, que ma mere ne vous trouve point ici.

L'EPINE.

Sortons. Vous, Madame, ne témoignez aucun chagrin, & répoſez-vous ſur mes ſoins.

MARIANE.

Il me ſemble, Javote, que ma mere revient bien-tôt.

JAVOTE.

Cela n'eſt pas difficile à comprendre. Clitandre vous quitte, & fait place à Monſieur Courtinet. Les gens qui s'oppoſent à nos déſirs ne viennent jamais trop tard. Mais les voici.

SCENE VII.

Mrs. COURTINET *pere & fils*, Mde. DE PONTERAN, JAVOTE, MARIANE, JONQUILLE.

Mr. COURTINET *pere*.

EN vérité, Madame, nous avons eu bien de la peine à gagner votre logis.

Mr. COURTINET *fils*.

Il eſt vrai, Madame, que pour nous approcher de vous, il a fallu paſſer ſur le ventre à la canaille qui eſt dans la place.

MARIANE.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur.

Mde. DE PONTERAN.

Enfin, nous y voici. Qu'on avertiſſe Monſieur

Martinet. Si Monſieur n'avoit pris la peine de deſcendre, nous ſerions encore à deux cent pas d'ici.

Mr. COURTINET *fils.*

L'impatience où j'étois, Madame, de comparoître devant une ſi charmante perſonne, m'a fait ſauter du caroſſe pour faire ouvrir le paſſage à nos chevaux. Quelques coups de canne ont été délivrés par mon bras ſur les épaules de pluſieurs inſolens, qui ne connoiſſent pas les gens de qualité ſous le manteau.

JAVOTE.

Que ne preniez-vous votre habit de Cavalier? vous leur auriez imprimé plus de reſpect.

Mr. COURTINET *fils.*

Je le voulois bien auſſi, mais mon pere n'a pas voulu.

Mr. COURTINET *pere.*

Quand il eſt queſtion de ſigner un contrat de mariage, on ne ſçauroit être trop modeſtement vêtu.

Mr. COURTINET *fils.*

Je me moque de la modeſtie, pourvû que j'aye le bon air.

Mr. COURTINET *pere.*

Il eſt vrai, Madame, que mon fils eſt encore mieux fait en habit d'épée. Je voudrois que vous le viſſiez à notre campagne, vous le prendriez pour un petit Général d'armée.

JAVOTE *bas.*

Ou pour un déſerteur de Milice.

Mr. COURTINET *fils.*

Franchement, cet équipage-ci ne me plaît guéres.

JAVOTE.

Et comment faites-vous donc quand vous avez votre robe ſur le corps.

Mr. COURTINET *fils*.

Ho! je ne la porte que pour aller au Palais; & ſi, quand je marche par la ville, on ne me prend pas pour un Avocat, non. Je paſſe par des rues où je ne ſuis pas beaucoup connu, & je me fais porter ma robe; il n'y a qui que ce ſoit qui ne me prenne tout au moins pour un Conſeiller.

JAVOTE.

On appelle cela ſe faire porter la queue *incognito*.

Mr. COURTINET *fils*.

Mais, Madame me paroit bien rêveuſe.

MARIANE.

Point du tout.

Mr. COURTINET *fils*.

Ho, je vois bien que ſi: mais quand vous aurez entendu lire les clauſes de notre contrat de mariage, comme nous venons de faire avec Madame votre mere, & que vous y verrez en quels termes ſont ſtipulés les avantages matrimoniaux dont on y fait mention, peut-être que vous perdrez cette taciturnité qui ſe dénote ſur votre front, & que vous remarquerez par le ſtile élégant du Conſeiller Garde-note, que le feu, dont je me ſens brûler pour vous ne peut être plus violent.

JAVOTE.

Voilà une déclaration d'amour ſur du papier timbré.

MARIANE.

Je ſuis redevable à toutes vos bontés.

Mr. COURTINET *fils*.

Ho, cela n'eſt rien encore. Vous en verrez bien d'autres quand nous ſerons mariés.

Mde. DE PONTERAN.

Voici Monſieur Martinet.

SCENE VIII.

Mr. MARTINET, Mrs. COURTINET, Mde. DE PONTERAN, MARIANE, JAVOTE.

Mr. MARTINET.

ON vient de m'avertir, Madame, que vous n'attendiez plus perſonne ; quand il vous plaira je ferai entendre à ces Meſſieurs le Concert que vous m'avez dit de leur préparer.

Mr. COURTINET *pere.*

En vérité, Madame, voilà qui eſt trop galant. Un Concert ! c'eſt ſurprendre les gens de la maniére du monde la plus agréable.

Mde. DE PONTERAN.

Ne vous attendez, je vous prie, à rien d'extraordinaire ; quelque habile que ſoit Monſieur Martinet, ce n'eſt que pour vous déſennuyer en attendant le feu d'artifice & le Notaire.

Mr. MARTINET.

Mon habileté, Madame, n'entre ici pour rien. Vous ſçavez que ce que je fais chanter ordinairement n'eſt pas de ma compoſition.

Mr. COURTINET *pere.*

Comment, Monſieur, vous approuvez celle des autres ?

Mr. MARTINET.

Oui, Monſieur, quand elle eſt bonne, & vous

en jugerez par le choix que j'ai fait de quelques airs des fêtes de l'Amour & de Bacchus.

Mr. COURTINET *pere.*

Voilà qui eſt extraordinaire.

Mr. MARTINET.

Extraordinaire tant qu'il vous plaira, c'eſt ma méthode. Il eſt vrai que pour donner quelque eſpéce de nouveauté à mes Concerts, je fais changer aſſez ſouvent les paroles, comme vous allez entendre: mais ſans altérer la muſique de cet illuſtre Maître que nous avons trop tôt perdu, ſûr comme je le ſuis, que ſes chants ſeront toujours admirés, & que les Vers que je fais faire ne peuvent être guéres plus mauvais que ceux de certains Opéra.

Mr. COURTINET *pere.*

Vous êtes le ſeul à Paris de votre eſpéce.

Mr. MARTINET.

Voici tout mon monde. Qu'on apporte ici le Clavecin.

SCENE IX.

Mde. DE PONTERAN, Mrs. COURTINET, Mr. MARTINET, MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, & L'EPINE, *en filles.*

Mr. MARTINET.

MAdame, voilà deux Demoiſelles qui viennent pour ſe préſenter à l'Opéra. Elles n'ont pas la voix extrêmément belle, mais elles connoiſſent le chant, & je ne doute pas qu'elles ne ſoient reçûes.

Mde. DE PONTERAN.

Il me ſemble qu'elles ne ſont pas aſſez bien faites pour s'y expoſer.

Mr. COURTINET *fils.*

Les roſſignols ne ſont pas beaux, Madame, & d'ailleurs, leur réception ne dépend que du protecteur qu'elles choiſiront.

Mde. DE PONTERAN.

Des ſiéges.

Mr. COURTINET *fils.*

Ne ſerez-vous point bien ſurpriſes, Meſdemoiſelles, quand il vous faudra chanter devant tant de monde? pour moi je tremble quand je ſuis obligé de parler à l'Audience.

L'EPINE.

Ce n'eſt pas la premiere fois, Monſieur, que j'ai paru en public. Je ſors de l'Opéra de Lyon, où je puis dire ſans vanité que j'étois adorée.

Mr. COURTINET *fils*.

Pourquoi l'avez-vous quitté ?

L'EPINE.

Monſieur, je ſuis bien aiſe de me faire connoître à Paris.

Mr. COURTINET *fils*.

Mais êtes-vous ſûre d'y être autant adorée ?

L'EPINE.

Vous attaquez ma modeſtie.

Mr. COURTINET *fils*.

Il y a un certain manége à ſçavoir pour s'attirer des partiſans.

L'EPINE.

Ha ! pour cela, Monſieur, je n'ai que faire de leçons. Je ferai ici ce que j'ai fait à Lyon. Je tâcherai de mettre le Théatre dans mes intérêts. En entrant ſur la Scéne, je marcherai ſur le pied à l'un, je pincerai l'autre, je prendrai des airs innocens & enjoués. Je flaterai celui-là. Je ſerai, en un mot, un vrai petit lutin dans les couliſſes. Je ferai par mes regards la revûe des Loges & de l'Amphithéatre, & par de tendres œillades j'irai relancer juſqu'au Paradis & dans le fond du Parterre tous ceux que je jugerai ne me pouvoir refuſer le brou haha. Ce brou haha me fera rougir. Alors j'affecterai une maniére de pudeur qui me

fiéra fort bien ; je me détournerai avec un air panché, & je mettrai négligemment ma main ou mon évantail ſur mon viſage.

Mr. COURTINET *fils.*

Elle a toute la mine de le faire comme elle le dit.

Mr. COURTINET *pere.*

Et vous, Mademoiſelle, aurez-vous auſſi le courage....

LA MOTTE.

Du courage, Monſieur ? Par la ſangbleu, il faut bien que nous en ayons.

L'EPINE.

Es-tu fou ?

Mde. DE PONTERAN.

Comme cette fille parle !

LA MOTTE.

Monſieur, je ne chante que dans le corps.

L'EPINE.

Elle veut dire dans le chœur.

LA MOTTE.

Et je ſerai toujours bien eſcortée, quand on me détachera.

L'EPINE.

Elle entend par-là qu'elle chantera quelquefois en trio.

Mde. DE PONTERAN.

Allons, Monſieur Martinet, faites commencer, s'il vous plaît.

On joue une ouverture, après laquelle

LA MOTTE * chante.

La diſette des chapeaux
Donne un teint pâle aux Coquettes.
Officiers vieux & nouveaux
Négligeant leurs amourettes,
Se rangent à leurs drapeaux.

Prenez, Philis, vos cornettes,
Remettez vos vieux manteaux,
Vous n'aurez que les fleurettes
Des Abbés & des Courtauts.

Mr. COURTINET *pere.*

Madame.

Mde. DE PONTERAN.

Monſieur Martinet.

Mr. COURTINET *fils.*

Allons, Mademoiſelle, à vous.

L'EPINE.

Je vais chanter épouvantablement mal, car je n'ai point de corps.

Il chante.

Certains Avocats nigauts
Fatiguent par leurs ſornettes;

* Sur la Scéne de l'Opéra des fêtes de l'Amour & de Bacchus.

Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes.

Ils

Ils ſont riches, mais ſi ſots,
Que les plus minces Griſettes
Se moquent de ces badauts.

Prenez, Philis, vos cornettes, &c.

Mr. COURTINET *pere.*

Que veut dire ceci ?

LA MOTTE.

Paris n'eſt qu'un Village.
Voici le temps,
Que la guerre a chaſſé la fleur de nos galans ;
Que nous reſte-t-il en partage ?

L'EPINE.

Procureurs, Avocats, l'ennuyeux aſſemblage !

Mr. COURTINET *pere.*

Quoi, les Procureurs auſſi, Madame ?

Mde. DE PONTERAN.

Monſieur Martinet.

LA MOTTE.

Pour moi je n'y ſçaurois ſonger
Sans m'affliger,
Et comment faire ?
Ah ! c'eſt, ma chere,
Pour enrager.

L'EPINE.

Ce malheur nous doit rendre ſages ;
Laiſſe venir un autre temps.

LA MOTTE.

Pour nous vanger de ces viſages,
A cet hiver je les attends.

Mr. COURTINET *pere.*

Mon fils, on nous joue.

Mr. COURTINET *fils.*

Je crois que vous avez raiſon. On ſe moque ici de nous.

L'EPINE.

Hé! Monſieur, ne vous chagrinez point, cette raillerie n'eſt faite que pour certains Avocats & certains Procureurs.

Mr. COURTINET *pere.*

Ah! c'en eſt trop.

Mde. DE PONTERAN.

Monſieur Martinet, finiſſez votre Concert, je vous prie.... Meſſieurs je vous demande mille pardons....

Mr COURTINET *pere.*

Chez vous, Madame, chez vous?

Mde. DE PONTERAN.

Soyez perſuadés, je vous prie....

Mr. COURTINET *fils.*

Nous traiter de viſages!

Mde. DE PONTERAN.

C'eſt une piéce qu'on me fait aſſurément.

Mr. COURTINET *pere.*

Hé, Madame! encore une fois, nous avons des yeux des oreilles.

Mde. DE PONTERAN.

Vous m'en pouvez croire, puiſque je vous le dis. Je ſuis au déſeſpoir.

Mr. COURTINET *pere.*

Nous n'avons que faire de vos excuſes.

L'EPINE.

Vous plaît-il qu'on recommence!

Mr. COURTINET *fils.*

Monſieur, allons-nous-en; elles nous vont encore chanter pouille.

Mr. COURTINET *pere.*

Allons, je mérite bien le tour qu'on me joue, puiſque j'ai été aſſez fou pour remettre le pied chez vous.

Mde. DE PONTERAN.

Si vous voulez m'écouter, vous verrez que je n'ai aucune part....

Mr. COURTINET *pere.*

Hé! nous vous connoiſſons il y a long-temps. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on nous traite mal chez vous.

JAVOTE.

Dieu veuille que ce ſoit la derniere.

Mde. DE PONTERAN.

Ho bien, Meſſieurs, croyez tout ce qui vous plaira.

Mr. COURTINET *pere.*

Oui, Madame, nous croirons ce qu'il faut croire. Allons, ſortons, & renonçons pour jamais à l'alliance de gens qui ſe moquent de nous.

Mde. DE PONTERAN.

Oh! pour cela vous me faites plaiſir.

JAVOTE *à Mr. Martinet qui ſort.*

Bon, allez avertir Clitandre.

Mr. COURTINET *fils*.

Par la ſangbleu, Madame, vous irez chercher vos viſages où bon vous ſemblera.

JAVOTE.

Ils s'en vont, Madame.

Mde. DE PONTERAN.

Qu'ils faſſent tout ce qu'ils voudront: mais je veux ſçavoir abſolument d'où ceci peut venir. Je ne ſuis pas dupe, & ces Demoiſelles ne ſortiront point d'ici que je ne ſçache la vérité.

L'EPINE.

Madame, on nous attend pour une répétition.

Mde. DE PONTERAN.

Je me moque de vos répétitions: hola, quelqu'un. Où donc eſt allé Monſieur Martinet?

LA MOTTE.

Vous ſerez cauſe, Madame, qu'on me mettra en arrêt.

Mde. DE PONTERAN.

Laquais, ne laiſſez point ſortir ces femmes.

SCENE X.

Mde. DE PONTERAN, LE NOTAIRE, MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, L'EPINE, LES LAQUAIS.

LE NOTAIRE.

VOici, Madame, le contrat prêt à ſigner. Où ſont donc Meſſieurs Courtinet?

Mde. DE PONTERAN.

Ah, Monſieur, ils ſortent d'ici dans une colére

horrible, & moi-même je ne me connois pas : mais je veux être éclaircie. Javote, allez querir un Commiſſaire.

SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, Mde. DE PONTERAN, LE NOTAIRE, MARIANE, JAVOTE, LA MOTTE, L'EPINE, LES LAQUAIS.

CLITANDRE.

NOn, Madame, il n'eſt pas néceſſaire, & je vous livre le coupable.

Mde. DE PONTERAN.

Que vois-je! Clitandre en ces lieux.

LE NOTAIRE.

Clitandre!

CLITANDRE.

Vous ſçavez mon amour, Madame, faut-il vous en dire davantage?

Mde. DE PONTERAN.

Que je ſuis ſurpriſe!

LE NOTAIRE.

Quoi, vous êtes Monſieur Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Monſieur. En arrivant ce matin, j'ai appris que vous donniez ce ſoir votre fille à Monſieur Courtinet.

LE NOTAIRE.

Clitandre, neveu du Comte d'Orſan ?

CLITANDRE.

Oui, Monſieur. Cette nouvelle m'a mis dans un déſeſpoir ſi terrible....

LE NOTAIRE.

Vous n'avez donc pas reçu certain paquet...

CLITANDRE.

Hé non, Monſieur. Enfin, Madame, je me ſuis crû tout permis pour me conſerver l'objet de mon amour.

LE NOTAIRE.

Ce paquet eſt pourtant de grande conſéquence pour vous.

CLITANDRE.

Soit, Monſieur. Mais ſi mes gens ont été aſſez malheureux pour outrer la choſe....

LE NOTAIRE.

Le Comte d'Orſan en mourant me l'avoit bien recommandé.

CLITANDRE.

Que dites-vous ?

Mde. DE PONTERAN.

Qu'entends-je ?

LE NOTAIRE.

Je vous envoyois par ſon ordre l'extrait de ſon teſtament.

CLITANDRE.

Mon Oncle eſt mort !

LE NOTAIRE.

Oui, depuis quatre jours.

CLITANDRE.

Oh Ciel !

LE NOTAIRE.

Ne vous affligez point, il vous laiſſe dix mille livres de rente pour vous conſoler.

L'EPINE.

Bonne conſolation.

CLITANDRE.

Si quelque choſe peut adoucir le chagrin de cette perte, c'eſt de vous ſeule, Madame, que je dois l'attendre.

Mde. DE PONTERAN.

Oui, Clitandre, je vous donne ma fille; Meſſieurs Courtinet s'en ſont rendus indignes par le peu d'égards qu'ils ont eus pour toutes les honnêtetés que je viens de leur faire: mais ſur tout n'ayez plus de commerce avec ces Demoiſelles.

L'EPINE.

Plus de commerce, Madame? qui voulez-vous donc qui l'habille & qui lui peigne ſa perruque?

LA MOTTE.

Qui lui fera ſes recrues, ſi ce n'eſt moi?

JAVOTE.

Madame, il faut tout pardonner. Cette Demoiſelle eſt ſon valet de chambre, & l'autre eſt ſon Sergent.

LA MOTTE.

Allons, Madame, une amniſtie générale.

L'EPINE.

N'êtes-vous pas bien heureuſe que nous vous ayons délivrée de ce vilain Avocat?

Mde. DE PONTERAN.

J'oublie tout ce qui s'eſt paſſé.

L'EPINE.

Ce n'eſt pas aſſez, il me faut une recompenſe. Javote m'adore, je crois que je ne la hais pas: donnez-la-moi, s'il vous plaît.

Mde. DE PONTERAN.

Il y a trop d'intelligence entre vous, pour te la refuſer.

L'EPINE.

Grand-merci.

Mde. DE PONTERAN.

Montons dans mon cabinet pour dreſſer un autre contrat.

LA MOTTE.

Et moi, n'aurai-je rien?

JAVOTE.

Viens manger ta part du ſouper préparé pour Meſſieurs Courtinet, & nous verrons enſuite enſemble le Feu d'artifice.

LA MOTTE.

Je ne ferai pas le plus mal partagé.

FIN.

BIBLI

Sc

PLU

N.º